

Léo Lévy-Guégan

**Dimensions plurinationales de la
révolution mexicaine : solidarité,
coopération et influences réciproques
entre le groupe de Ricardo Flores Magón,
les peuples indigènes du nord du Mexique
et les gauches étatsuniennes**

Sous la direction d'Emmanuelle Perez-Tisserant

Soutenance le 22 septembre 2025

Mémoire de Master 2 : Histoire et
civilisations modernes et contemporaines

Parcours Histoire des mondes ibériques et
ibéro-américains

UFR Histoire, Arts et Archéologie

2024-2025



Sommaire

Introduction	3
Premier tableau – La révolution mexicaine et le Porfiriat	4
Deuxième tableau – L’anarchisme de la fin du XIX ^e siècle au début du XX ^e . Ricardo Flores Magón et ses partisans	8
Troisième tableau – Les peuples indigènes du nord du Mexique, les Yaquis et les Mayos .	15
Partie I – Recherche historiographique et confrontation des sources	18
Chapitre 1 – Au croisement de différentes histoires	19
Chapitre 2 – Abondance des sources	38
Partie 2 – Solidarité, coopération et influences réciproques entre le groupe de Ricardo Flores Magón, les peuples indigènes du nord du Mexique et les gauches étatsuniennes	43
Chapitre 1 – <i>Barbarous Mexico</i> et Haymarket : dans l’émergence d’une constellation de soutiens, aux États-Unis, avec la révolution mexicaine	44
Chapitre 2 – Lutter ensemble : peuples indigènes et Parti libéral mexicain.....	58
Chapitre 3 – Les migrations dans les <i>Borderlands</i> , un facteur de politisation ?	97
Chapitre 4 – Le Parti libéral mexicain : une organisation binationale et internationaliste.	105
Chapitre 5 – Pratiques, conceptions et évolutions d’un courant libertaire, le magonisme.	119
Conclusion.....	133
Bibliographie	138
Corpus de sources.....	144

INTRODUCTION

Au Mexique, Ricardo Flores Magón est une figure populaire de la révolution. Des rues, des écoles, une station de métro à Mexico et bien d'autres lieux portent son nom. En France, Ricardo Flores Magón ainsi que le parti qu'il a créé, le Parti libéral mexicain, sont méconnus. Lors de notre séjour au Mexique, cette popularité a piqué notre curiosité. En outre, la lecture de *Une utopie libertaire* d'Americo Nunes a ouvert la voie aux recherches qui ont permis de constituer ce mémoire : la révolution mexicaine et l'anarchisme nous ont conduit sur les traces du magonisme dans ses mouvements transnationaux en suivant le groupe de Flores Magón qui a un pied de chaque côté du Río Grande.

Un aperçu des luttes qui ont jalonné la révolution mexicaine permet d'asseoir la place singulière du mouvement magoniste engagé contre la politique de Porfirio Díaz. À ce tableau succède une présentation de la naissance de l'anarchisme au Mexique, ce qui conduit à un portrait rapide de Flores Magón et de ses amis au commencement de la révolution. Exilés aux États-Unis, ils y infiltreront les mouvements ouvriers et tisseront des liens politiques avec des anarchistes étatsunien·nes. Un dernier tableau contextuel rapporte comment le Parti libéral mexicain soutient les révoltes des peuples indigènes, Yaquis et Mayos, qui vivent au nord-ouest du Mexique,

Ainsi l'introduction pose l'ensemble des champs qui seront questionnés grâce à des recherches historiographiques puis analysés pour rendre compte de l'impact des coopérations et influences réciproques entre les luttes des peuples du nord du Mexique, les syndicats et partis de gauche étatsuniens et le mouvement magoniste.

L'historiographie de la révolution mexicaine est un véritable océan et au-delà d'une collecte d'informations, il s'agit d'établir des critères qui permettent de sélectionner les sources et d'en tirer des connaissances susceptibles d'être confrontées et analysées. Une partie de ce mémoire rend compte de ce travail.

La seconde partie est constituée de cinq chapitres qui chacun affine les solidarités, les influences réciproques et les coopérations que le Parti libéral mexicain a pu exercer dans les territoires frontaliers du nord du Mexique et du sud des États-Unis.

Ainsi, cette étude pourrait fournir des éléments susceptibles de contribuer à évaluer dans quelle mesure l'extériorité géographique du Parti libéral mexicain a constitué à la fois sa force et sa faiblesse, un éloignement et une dimension internationale de la révolution mexicaine.

Au-delà du rôle du Parti libéral mexicain dans le déroulement de la révolution mexicaine, notre mémoire de master est centré sur la création d'une constellation de soutiens, aux États-Unis, avec les révolutionnaires mexicains et sur le positionnement idéologique de la gauche étatsunienne sur la question de la révolution mexicaine. L'internationalisme du magonisme s'est également concrétisé par la défense d'une plurinationalité au Mexique, dans les luttes aux côtés des peuples yaquis et mayos, de part et d'autre de la frontière. Il s'agit aussi d'étudier, dans le même temps, l'impact des magonistes sur le développement du mouvement ouvrier aux États-Unis et leur influence dans les luttes antiracistes.

Premier tableau – La révolution mexicaine et le Porfiriat

La révolution mexicaine

Indépendant depuis 1821, le Mexique, lorsqu'éclate la révolution mexicaine en 1910, est un pays fondamentalement agricole caractérisé par une très forte concentration de la terre entre les mains de grands propriétaires. Sa structure agraire est très largement héritée de la période coloniale. Du XVI^e au XVIII^e siècle, la couronne espagnole avait mis en place un système juridique colonial, la *encomienda*, qui consistait à distribuer à des colons (*encomenderos*) des territoires conquis (*repartimiento*) et à regrouper sous leurs ordres des indigènes pour une exploitation forcée des terres.

Au XIX^e siècle, dans le Mexique indépendant, si les terres agricoles ne sont plus assujetties au royaume d'Espagne, elles restent toutefois concentrées sous forme de grandes propriétés foncières, connues comme *haciendas*. Les *haciendas* fonctionnent sur la base du système du *peonaje* : de très riches propriétaires terriens, les *hacendados*, font travailler des paysans sans terre, majoritairement indigènes, les *peones*. Contrairement au système colonial, dans le cadre de l'*hacienda*, les *peones* ne sont en théorie pas astreints au travail forcé. Ils sont toutefois attachés aux *hacendados* par l'obligation d'acheter dans les *tiendas de raya*, magasins de ventes des produits de première nécessité faisant partie des *haciendas*. Le système des *encomiendas*, puis des *haciendas* post-coloniales, s'est construit au détriment des Indiens et des formes de propriétés collectives précoloniales. La lutte pour la possession de la terre a été un des enjeux majeurs de la révolution mexicaine.

La dimension sociale et paysanne des événements révolutionnaires du début du XX^e siècle est incarnée par Pancho Villa et ses partisans au nord du Mexique et par Emiliano Zapata au centre et au sud du pays, qui portent chacun, en particulier Zapata, un projet de révolution agraire, ou

de réforme agraire radicale, par la défense de la propriété communautaire de la terre des Indiens en opposition à l'accaparement des terres par l'Église ou les grands propriétaires terriens (*latifundistas*) mais également contre les lois inscrites dans la Constitution libérale de 1857 visant à la création d'une classe de propriétaires individuels, par le « désamortissement » (soit la mise aux enchères publiques) des terres détenues par l'Église, mais aussi des terres des communautés civiles. Il faudrait encore, sans doute, différencier ici une paysannerie du nord, plutôt composée de paysans-ouvriers ou de paysans-mineurs, moins attachée aux formes traditionnelles de propriété de la terre, au sein de laquelle Pancho Villa a recruté la plupart de ses partisans et a constitué son armée, la célèbre *División del Norte*, et une paysannerie communautaire traditionnelle (au centre et au sud du pays) dont Emiliano Zapata a été le porte-parole et le chef militaire.

Motivée par une opposition à la réélection du dictateur Porfirio Díaz, au pouvoir depuis 1876, la révolution mexicaine est aussi une lutte des classes moyennes, plutôt urbaines, pour la défense d'une démocratie et d'un partage de l'accès aux responsabilités politiques. Cette bataille politique, qui prendra la forme d'un affrontement armé, notamment lors de la prise de la ville de Ciudad Juárez, au nord du pays, par une armée révolutionnaire, a essentiellement été dirigée par Francisco Madero, qui provenait lui-même d'une famille riche appartenant à l'élite mexicaine. Formé aux États-Unis et en France, Madero incarne la bataille contre la dictature porfiriste et en faveur d'une démocratisation du pays. Son projet et son combat visent essentiellement à transformer ou à réformer les institutions politiques du pays, dans le sens d'une démocratisation du régime, mais Madero ne répond pas aux aspirations du peuple, en attente de transformations sociales et, en particulier, d'un programme de redistribution des terres.

Si Francisco Madero, Pancho Villa et Emiliano Zapata sont généralement considérés comme les principales figures de la révolution mexicaine, c'est au groupe minoritaire dirigé par Ricardo Flores Magón que nous avons choisi de nous intéresser.

Le Porfiriat

L'indépendance du Mexique initie une période d'instabilité politique forte due principalement au clivage idéologique entre les conservateurs et les libéraux ; cette rivalité sous-tend l'ensemble de l'histoire politique du Mexique de l'indépendance jusqu'à la révolution. Les conservateurs veulent restaurer l'organisation et l'administration coloniales, en maintenir les principales pratiques et s'appuyer sur un pouvoir central fort, à l'image d'un pouvoir impérial,

tandis que les seconds incarnent le « progrès » au sens de la modernisation, l'industrialisation et un affranchissement plus net du système colonial. Cela passe notamment par des lois anticléricales pour limiter l'influence du clergé dans la sphère politique, confisquer ses grandes propriétés foncières et des politiques fédéralistes républicaines pour apporter de l'autonomie politique à une échelle plus locale. Le conflit entre libéraux et conservateurs est source d'une forte instabilité gouvernementale : environ cinquante gouvernements différents se succèdent entre 1821 et 1850.

La Constitution de 1857, rédigée par les libéraux, promeut les droits humains fondamentaux, interdit l'esclavage et acte le « désamortissement des biens de mainmorte » et la suppression de la juridiction ecclésiastique¹. Elle suscite un vif rejet de l'Église et l'hostilité d'une partie de la population, sous influence des conservateurs, et est ainsi à l'origine de la guerre civile dite de « la Réforme » (1858-1861). Lors de cette guerre, Benito Juárez, président reconnu par le camp libéral et un des principaux auteurs de la Constitution, proclame les Lois de la Réforme – qui comprennent la nationalisation des biens ecclésiastiques notamment – dans la continuité du texte constitutionnel. L'intervention française de 1862, fomentée par les conservateurs mexicains en alliance avec la noblesse européenne et la dynastie des Habsbourg, instaure au Mexique un protectorat français ce qui suspend la Constitution. Benito Juárez rétablit la République en 1867 et devient président du Mexique pour la deuxième fois ; Lerdo de Tejada lui succède en 1872.

Porfirio Díaz accède au pouvoir en 1876 à la suite du *Plan de Tuxtepec*, un appel au soulèvement armé contre le président Lerdo de Tejada qui cherche à se faire réélire. Díaz est un général qui a participé à la révolution d'Ayutla dans le camp libéral (1855), à la guerre de la Réforme (1858-1861) aux côtés de Benito Juárez et s'est illustré dans la résistance contre l'envahissement du Mexique par l'armée française. Porfirio Díaz, en dépit de divergences avec Juárez et Lerdo de Tejada et de deux soulèvements armés, fait initialement partie de la famille politique mexicaine des libéraux. L'année 1876 marque, pour l'historiographie, la fin de la République restaurée (1867-1876) et le début du Porfiriato.

Si Porfirio Díaz accède au pouvoir sur la base d'un programme libéral, son régime est considéré comme une dictature de nature conservatrice par ses opposants. En effet, bien que Díaz contribue largement à la modernisation du Mexique, il supprime progressivement toute forme

¹ La Constitution « trouve son origine dans le soulèvement libéral et fédéraliste d'Ayutla, le 1^{er} mars 1854, contre le gouvernement centraliste et dictatorial du général Santa Anna ». François-Xavier Guerra, *Le Mexique – De l'Ancien Régime à la Révolution*, Éditions L'Harmattan, Paris, 1985.

de liberté d'opposition et de contre-pouvoirs, autorise la réélection pour se maintenir à la tête du pays et massacre les indigènes insurgés de Tomóchic, en 1892. En outre, Díaz parvient à subordonner les *caciques* et les dirigeants locaux pour concentrer entre ses mains un pouvoir politique dispersé depuis la guerre d'indépendance. Il s'attelle à centraliser le pouvoir autour de sa seule personne et devient rapidement le représentant de toutes les fonctions de l'État. À rebours de Juárez et des libéraux, il négocie et établit des compromis avec le clergé catholique et les couches les plus aisées. Pour l'historien François-Xavier Guerra, il y a une « contradiction essentielle du régime avec ses propres principes », au sens où Porfirio Díaz se revendique héritier de la tradition politique libérale².

Porfirio Díaz se donne pour principal objectif la croissance économique ainsi que l'industrialisation et l'urbanisation du Mexique. Dans cette perspective, il encourage et stimule largement les investissements étrangers en provenance des États-Unis et d'Europe de l'Ouest. Durant ses différents mandats, Díaz développe des infrastructures dans tout le pays : électricité, télégraphes et surtout un vaste réseau de chemin de fer. Le train, initialement conçu pour faciliter l'essor du commerce au sein du Mexique, sera ironiquement crucial pour les déplacements des révolutionnaires, notamment entre la frontière nord et la zone centrale du pays (*Valle de México*). Plusieurs écoles et académies ont également été fondées dans le cadre de la création d'un système éducatif national, initiative du gouvernement de Díaz visant à moderniser le pays, comme par exemple l'Université nationale du Mexique (UNM)³. La modernité est le concept idéologique clé du Porfiriat et comprend une croissance économique soutenue, la diffusion d'un modèle positiviste de la rationalité scientifique, fondé sur l'application de la connaissance empirique, et une stabilité gouvernementale sans précédent dans l'histoire du Mexique indépendant. Díaz gouverne en effet pendant trente-trois ans avant que se déclenche la révolution mexicaine et la période du Porfiriat est d'ailleurs également appelée *pax porfiriana* par une partie de l'historiographie. Porfirio Díaz emploie des méthodes efficaces de contrôle de la population pour maintenir cette « paix », au détriment de la nouvelle génération intellectuelle libérale, et réprime violemment les peuples indigènes dont il combat le mode d'exploitation communal de la terre (travail agricole collectif à l'échelle d'un village) qui fait obstacle au projet de modernisation⁴.

² François-Xavier Guerra, *op. cit.*, p. 11.

³ L'UNM devient plus tard l'Université Nationale Autonome du Mexique (UNAM).

⁴ Les peuples indigènes sont perçus comme des « ennemis du progrès » pour reprendre la formule de l'historienne Elisa Servín. Bien qu'Elisa Servín s'intéresse au Mexique postrévolutionnaire, il ne semble pas incohérent de transposer ici son expression.

Les Lois de la Réforme, par la mise en vente sur le marché des biens de l'Église et des villages, permettent à de riches investisseurs étrangers d'acheter des terres ce qui favorise l'essor des *haciendas* et la concentration de la terre entre quelques mains. Les *hacendados* font travailler des *peones acasillados*, c'est à dire une main d'œuvre perpétuelle, corvéable à merci, liée au travail par une transmission héréditaire de dettes, voire réduite en esclavage. Au-delà des conditions de travail déplorables, le système d'exploitation intensive de la terre va à l'encontre de la cosmogonie indienne : « Arraché à sa terre, l'Indien se trouvait comme jeté dans un Non-Être, dans une sorte d'inexistence concrète. Sa vie perdait sa dimension symbolique »⁵.

Deuxième tableau – L'anarchisme de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e. Ricardo Flores Magón et ses partisans

Les idées politiques radicales, essentiellement marxistes et anarchistes, pénètrent au Mexique dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, avec l'arrivée de migrants européens et étatsuniens. Ces idéologies radicales entrent en résonance avec les traditions indigènes de résistance à l'impérialisme et sont à leur tour modifiées par ces dernières.

Les premières organisations qui se créent sont les coopératives ou les *mutualistas* qui naissent comme des groupes d'aides mutuelles et acquièrent une dimension plus radicale et politique au contact des idées anarchistes ou socialistes et évoluent vers des organisations de type syndical. En 1871 se crée la première organisation ouvrière d'envergure nationale, le *Gran Círculo de Obreros de México*, inspirée de la Commune de Paris, qui est principalement un regroupement d'artisans (tailleurs, vendeurs, menuisiers, professeurs et travailleurs du textile ou du tabac) dont l'objectif est de coordonner les négociations avec les employeurs, notamment durant les grèves.

Mais, à côté d'une classe d'artisans, se développe une classe ouvrière industrielle dans les mines, le chemin de fer, le textile et les industries du pétrole. Les *mutualistas* laissent progressivement la place aux syndicats, créés sur les lieux de production, en vue d'organiser des grèves. Il y a une nette recrudescence de grèves dans les années 1906-1907. C'est dans ces années qu'apparaît une nouvelle vague d'anarchistes, plus éloignée des socialistes utopiques (Proudhon, Fourier, ...) et plus proche du marxisme ou de l'anarcho-communisme. Ces

Elisa Servín, « Los enemigos del progreso : crítica y resistencia al desarrollismo del medio siglo » dans *Del nacionalismo al neoliberalismo, 1940-1994*, México, Fondo de Cultura Económica, 2010, pp. 79-127

⁵ Américo Nunes, *Ricardo Flores Magón – Une utopie libertaire dans les Révolutions du Mexique*, Paris, Éditions Ab. Irato, 2019, p. 175.

militants sont influencés par une nouvelle vague d'immigration d'anarchistes ou de marxistes européens qui fuient la répression dans leurs différents pays d'origine. Les anarchistes critiquent l'absence de remise en cause du système capitaliste par les *mutualistas*.

Dans ce contexte de montée de la conflictualité sociale, les travailleurs urbains ou ruraux sont perméables aux idées radicales et, en particulier aux idées anarchistes. Selon l'historien de la classe ouvrière mexicaine, John Mason Hart, l'anarchisme est le courant idéologique dominant au sein de la classe ouvrière mexicaine entre 1865 et 1910⁶. Les idées anarchistes pénètrent au Mexique dans la deuxième moitié du XIX^e siècle avec l'arrivée d'immigrants européens, notamment le grec Plotino Rhodakanaty, attiré au Mexique par les pratiques paysannes mexicaines de culture collective de la terre dans certaines régions. La Commune de Paris en tant qu'expérience d'autogestion ouvrière incite Rhodakanaty et ses camarades à tourner leur regard vers le prolétariat, en même temps qu'elle contribue à l'enthousiasme des anarchistes mexicains. En 1863, Rhodakanaty fonde une École libre anarchiste dans le village de Chalco, près de Mexico. Un de ses camarades, Julio Chávez López, estime insuffisante la diffusion d'idées anarchistes et préconise le passage à une action armée. En 1868, il dirige une guérilla paysanne contre les grands propriétaires à Chalco. La guérilla s'étend géographiquement dans différents États (México, Tlaxcala, Puebla, Veracruz) avant d'être écrasée par les troupes fédérales. Julio Chávez López est fusillé.

Dans les zones rurales, le développement de l'agriculture capitaliste réduit le nombre des paysans traditionnels, petits propriétaires de terres et crée une masse de paysans sans terre qui deviennent ouvriers agricoles dans les fermes capitalistes, orientées vers l'exportation, ou travailleurs des mines. Aux lois Lerdo de désamortissement succèdent en 1883 des lois qui font des terrains vagues (*terrenos baldíos*) des propriétés de l'État, privant les communautés indiennes et les petits villages de terres de pâturage ou de forêts. L'État distribue ces terres à des capitalistes et à des propriétaires d'*haciendas*. Les zones rurales mexicaines connaissent un double mouvement de concentration des terres et de déplacements forcés. Le prolétariat rural et précaire qui apparaît à la suite de ces transformations de la tenure de la terre est particulièrement perméable aux idées radicales et aux groupes qui professent la restitution des terres aux paysans. Cela est particulièrement vrai dans les régions marquées par des expériences

⁶ John Mason Hart, *Anarchism and the Mexican working class : 1860 – 1931*, Austin, University of Texas Press, 1978.

de luttes ou de résistances collectives, notamment dans les terres yaquis de l'État de Sonora où les magonistes réussissent à s'implanter.

La Constitution libérale de 1857 garantit le « travail libre » – par opposition au travail forcé – et la « liberté d'association », mais sous le Porfiriato ces principes généraux se trouvent très largement vidés de tout contenu par les exigences de la modernisation capitaliste du pays. Le gouvernement de Díaz interdit les syndicats et supprime le droit de grève. La collaboration initiale entre le libéralisme et les ouvriers, contre le conservatisme, se fracture sur la défense par Porfirio Díaz des intérêts des propriétaires capitalistes. Les « intérêts nationaux » dont les libéraux, et Díaz en particulier, se posent en défenseurs sont très difficiles à distinguer des intérêts des bourgeois et des investisseurs. La distinction entre le libéralisme dans sa version porfiriste et le conservatisme apparaît comme bien mince. C'est dans ce grand écart entre le libéralisme « pur », ou théorique, et la pratique autoritaire du pouvoir de Porfirio Díaz que naissent les clubs libéraux et le PLM lui-même à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle.

La trajectoire de Ricardo Flores Magón et de ses partisans couvre les vingt premières années du XX^e siècle. Ce courant libertaire a eu une influence dans le nord du Mexique, pendant la période que l'historien Américo Nunes préfère appeler « les révolutions mexicaines », une formule qui rendrait mieux compte de la pluralité des forces sociales, politiques et militaires qui sont entrées en action au cours d'une vingtaine d'années et des différents courants idéologiques qui ont traversé, et constitué, ces événements révolutionnaires, aujourd'hui appelés « la révolution mexicaine »⁷. Ricardo Flores Magón paraît être le premier révolutionnaire, parmi les plus connus, à s'opposer à Porfirio Díaz qui gouverne le Mexique de manière autoritaire et ininterrompue depuis 1876 – la présidence de Manuel González, un général appuyé par Díaz qui applique les politiques porfiristes entre 1880 et 1884, étant considérée comme anecdotique par les historiens.

La période du Porfiriato a été marquée par une rupture dans les classes intellectuelles et politiques du pays. D'une part, monte en puissance et se consolide l'influence d'un groupe de politiciens et intellectuels, conseillers ou ministres de Díaz partisans de « l'ordre et du progrès », connus sous l'appellation de « scientifiques » pour leur adhésion proclamée aux théories positivistes du sociologue français Auguste Comte⁸. D'autre part, apparaît une nouvelle génération de

⁷ Américo Nunes, *Les Révolutions du Mexique*, Paris, Ab Irato, 2009.

⁸ Les scientifiques ou « *científicos* » étaient le nom donné à une génération d'intellectuels, d'hommes d'affaires et de politiciens influencés par les positivistes français comme Auguste Comte, qui ont joué un rôle particulièrement important dans la direction et l'administration de l'État pendant le *Porfiriato* et de conseil « éclairé » auprès du dictateur.

jeunes intellectuels critiques qui considèrent que le régime de Porfirio Díaz ferme la porte à toute forme de progrès social ou politique vers des formes démocratiques de pouvoir et qui se mobilisent contre la troisième réélection de celui qui allait se transformer, de manière visible, en dictateur. Cette nouvelle génération d'intellectuels, d'instituteurs ou d'avocats est, paradoxalement, un produit de la politique scolaire et de modernisation du système scolaire à mettre au crédit du porfirisme. Ricardo Flores Magón et ses frères appartiennent à la « génération de 1892 » et font leurs premières armes politiques dans la mobilisation *antireeleccionista* de la jeunesse estudiantine⁹. Les manifestations de la jeunesse sont suffisamment fortes et massives pour que le régime de Díaz décide d'y mettre fin. La police disperse les manifestations et des dizaines d'étudiants sont arrêtés, dont Ricardo Flores Magón et son frère Jesús.

Lors de cette même année de 1892, les troupes fédérales répriment très violemment la révolte des paysans de Tomóchic dans l'État de Chihuahua. Si le régime de Porfirio Díaz a été très largement un régime antidémocratique, ou dictatorial, la répression s'est abattue de manière beaucoup plus dure sur les grèves ouvrières ou les révoltes rurales qui ont été féroce ment réprimées que sur les classes moyennes intellectuelles. Américo Nunes estime que « le Mexique n'a pas été barbare, ni totalitaire ; dictatorial, certes, mais éclairé et relativement "modéré" vis-à-vis des classes moyennes. »¹⁰. Dans le même ordre d'idées, François-Xavier Guerra considère qu'il ne s'agit pas pleinement d'une dictature mais plutôt d'une « démocratie fictive ».

Outre la mobilisation urbaine de la jeunesse scolarisée *antireeleccionista* et les révoltes rurales, la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle sont marqués par l'apparition et le développement des « clubs » libéraux à travers le pays et l'émergence d'une nouvelle presse libérale radicale. Jesús et Ricardo Flores Magón fondent le journal *Regeneración* en 1900. S'ils dénoncent au départ un système judiciaire à la merci de Díaz et la défaillance des tribunaux, leur critique s'étend rapidement aux autres aspects du régime. Le journal critique l'absolutisme et la tyrannie du régime de Díaz ainsi que les impôts excessifs sur les pauvres des villes et des campagnes ou les dépenses militaires exorbitantes pour entretenir notamment les *rurales* qui exercent la terreur dans les campagnes. La contestation libérale, de plus en plus sociale et politique du régime, exprimée dans *Regeneración* vaut à Ricardo et Jesús Flores Magón un emprisonnement dans la prison de Belén, accusés de diffamation. Il faut ici signaler que la vie militante et politique de Ricardo Flores Magón a été jalonnée de périodes d'emprisonnement. *Regeneración*

⁹ Claudio Lomnitz, *El regreso del camarada Ricardo Flores Magón*, Mexico, Ediciones Era, 2016.

¹⁰ Américo Nunes, *Les révolutions du Mexique*, op. cit., p. 168.

étant interdit, Ricardo décide de contribuer au journal d'opposition *El Hijo del Ahuizote*, fondé par Daniel Cabrera et Juan Sarabia. Ricardo est l'un des journalistes les plus opiniâtres et persécutés de la période. Lui et ses camarades fondent, ou participent, à un très grand nombre de journaux, en plus de *Regeneración*. À nouveau emprisonné en compagnie de la rédaction du journal pour avoir affiché une banderole disant « La Constitución ha muerto »¹¹ sur le balcon du journal en plein centre-ville de Mexico, Ricardo s'arrange pour publier depuis la prison, de façon provocatrice, *El padre del Ahuizote*, *El nieto del Ahuizote*, *El bisnieto del Ahuizote* qui sont interdits les uns après les autres.

François-Xavier Guerra explique qu'il n'y a pas une rupture totale entre la presse officielle et la presse d'opposition pendant le Porfiriat, mais plutôt un glissement. En effet, les journaux subventionnés par Díaz et qui tendent à légitimer le pouvoir en place sont également de tradition politique libérale. Cependant, il y a une différence majeure avec la nouvelle génération libérale radicale qui porte « non pas sur la conscience des problèmes mais sur l'attribution des responsabilités ». « La critique sociale des libéraux porte sur la société et non sur le gouvernement : sur une situation injuste que le parti libéral au pouvoir n'a pas su résoudre », attribuée à « la Colonie, à l'Église, au vieux Mexique ». « Pour les libéraux porfiristes, les coupables, ce sont les forces du passé, tandis que, pour les radicaux, le gouvernement, par sa politique de conciliation, s'est transformé lui-même en une force du passé. » « Les attaques ne sont plus contre la société mais contre le régime, [...] ce nouveau libéralisme, beaucoup plus gênant que l'ancien, fera vite l'objet de répressions.¹² »

François-Xavier Guerra donne l'exemple assez éloquent de *El Siglo XIX*, un journal porfiriste :

La description, peinte avec les plus sombres couleurs, de la situation des campagnes, des méfaits de la grande propriété foncière, de l'affairisme des étrangers, du semi-esclavage des péons du Sud indien ou de la péninsule du Yucatán, de la répression des révoltes locales, de la corruption de la justice, des élections fictives, du retard de l'éducation, etc. trouve une large place dans toute une presse aussi bien catholique que libérale, qui paraît au grand jour à Mexico, souvent subventionnée par le gouvernement. En février-mars 1985, *El Siglo XIX*, journal des libéraux orthodoxes porfiristes, subventionné par le gouvernement et dirigé par Luis Pombo, publie toute une série d'articles sur ces sujets, et ces reportages n'ont rien à envier, par leur caractère d'accusation indignée, aux descriptions passionnées de Flores Magón ou de Turner dix ans plus tard¹³.

Les opposants au régime s'organisent au sein de « clubs » libéraux à travers tout le pays, organisations anonymes qui regroupent la classe intellectuelle bourgeoise déçue par le régime de Díaz et des sympathisants d'idées plus radicales, qui se battent ensemble pour une refonte

¹¹ « La Constitution est morte ». Cette banderole constitue une critique ouverte au régime, accusé de rompre avec la Constitution établie par Juárez.

¹² François-Xavier Guerra, *op. cit.*, tome 2, p. 11.

¹³ *Ibid.*, p. 10.

globale du régime. En 1901, sur l'initiative de Camilo Arriaga, a lieu le premier Congrès libéral à San Luis Potosí - « Congrès Ponciano Arriaga » - où se rencontrent les membres des différents clubs et dans lequel s'illustre Ricardo Flores Magón pour son réquisitoire très radical prononcé à l'encontre de Díaz¹⁴. En 1902, le club Ponciano Arriaga de San Luis Potosí, qui avait coordonné le Congrès, est dissous.

En 1904, Ricardo Flores Magón décide de s'exiler aux États-Unis devant l'impossibilité de poursuivre l'opposition au Mexique : il a déjà été incarcéré quatre fois et tous ses journaux sont censurés. Il part avec son frère cadet Enrique, Santiago de la Hoz et les membres éminents du club Ponciano Arriaga (Camilo Arriaga, Juan Sarabia et Antonio Villarreal). Ils ne vont cependant obtenir guère plus de libertés aux États-Unis qu'au Mexique et continuent d'être persécutés, jugés, emprisonnés et contraints à l'exil et l'anonymat. En novembre 1904, la publication de *Regeneración* reprend après trois ans d'absence. Entre 1904 et 1905, les libéraux fondent le Parti libéral mexicain (PLM), à Saint-Louis (Missouri), dont la *Junta Organizadora* est présidée par Ricardo Flores Magón. Le groupe des exilés se fissure d'emblée, sur la base de désaccords doctrinaires croissants entre Ricardo Flores Magón et Camilo Arriaga : Arriaga promouvant les idées libérales classiques et Flores Magón défendant des idées de plus en plus radicales, d'une part en raison de la répression que le groupe subit et, d'autre part, des contacts qu'il noue aux États-Unis.

C'est après la scission avec le courant le plus modéré de Camilo Arriaga que le PLM établit son premier programme en 1906 et lance, au Mexique, des incursions armées, orchestrées par la *Junta* qui se trouve aux États-Unis.

Entre 1906 et 1908, le PLM mène une série d'actions armées dans le nord du Mexique destinées à déclencher la révolution qui sont à chaque fois des échecs, notamment en raison de l'infiltration d'agents provocateurs. En 1906, une grève des mineurs éclate à Cananea, dans l'État de Sonora, contre l'écart de salaires entre salariés mexicains et étatsuniens employés par l'*Anaconda Copper Company* qui exploite les mines de cuivre. La grève se durcit, se généralise et le gouverneur de l'État de Sonora arrive à Cananea à la tête de 250 *Rangers* étatsuniens et 100 soldats mexicains pour écraser la grève. Dans cette grève qui a eu un énorme retentissement

¹⁴ La famille Arriaga fait partie de la classe bourgeoise dominante. Ponciano Arriaga est un des membres du congrès constituant, aux côtés de Benito Juárez, en 1857. Deux générations plus tard, Camilo Arriaga organise un Congrès libéral en son hommage. Camilo Arriaga soutient dans un premier temps le groupe de Flores Magón : il appuie financièrement les journaux et donne accès à sa bibliothèque personnelle et en particulier aux ouvrages des philosophes des Lumières ou d'auteurs anarchistes tels que Proudhon, Kropotkine, Reclus, Malatesta... Il contribue ainsi à l'évolution idéologique des magonistes mais conteste cependant l'adoption et la mise en pratique de ces idées. Il cesse de les soutenir dès la première campagne madériste.

et peut être considérée comme le premier combat de la révolution mexicaine, le PLM a joué un rôle majeur. La grève a, en retour, fortement influencé l'évolution du PLM vers des conceptions politiques plus proches de l'anarchisme et du socialisme que du libéralisme radical proclamé initialement.

L'exil de Flores Magón a fortement influé sur ses conceptions et ses pratiques dans le sens d'un internationalisme militant, ce sur quoi nous avons porté notre attention au cours de notre travail de recherche. Aux États-Unis, dans les *Borderlands*, Flores Magón et ses camarades découvrent la classe ouvrière mexicaine des *braceros*, journaliers, manœuvres, mineurs qui travaillent aux États-Unis dans des conditions d'exploitation très dures, dans les plantations de coton, les mines ou dans l'entretien des lignes de chemins de fer, en subissant quotidiennement le racisme et les discriminations de la société étatsunienne. Il y noue des contacts avec les syndicalistes révolutionnaires des *Industrial Workers of the World* (IWW) ainsi qu'avec des anarchistes, comme Emma Goldman. C'est également dans les *Borderlands* que les dirigeants magonistes en exil nouent des contacts avec des Yaquis qui fuient les persécutions de Díaz.

Si le Mexique est au début du XX^e siècle un pays largement agraire, il comporte en son sein des secteurs, ou des îlots, industrialisés qui emploient une force de travail salariée et ouvrière dans les mines, la métallurgie, les chemins de fer et l'industrie pétrolière, essentiellement au nord du pays. D'un côté et de l'autre de la frontière avec le voisin du nord, des échanges se font notamment du fait des migrations des *braceros* aux États-Unis. Les dirigeants du PLM, qui ont longtemps séjourné aux États-Unis, favorisent ces échanges et promeuvent la solidarité internationaliste dans le journal *Regeneración*.

Les paysans du nord du Mexique, souvent nomades et moins attachés à la terre que les paysans du sud, migrent aux États-Unis, les travailleurs agricoles étant mieux payés de l'autre côté de la frontière et le *peonaje* y étant interdit. L'historien Friedrich Katz explique que ces migrations constituent un facteur de politisation des travailleurs agricoles et, en ce sens, une des causes de la révolution mexicaine. En effet, les paysans mexicains expulsés massivement des États-Unis retournent dans le nord du Mexique avec des exigences salariales plus importantes et un état d'esprit plus combatif¹⁵. Les paysans du nord vont réagir les premiers à l'appel à l'insurrection lancé par Francisco Madero le 20 novembre 1910 (*Plan de San Luis Potosí*). Madero, emprisonné par Díaz pendant les élections de 1910 parce que son parti (anti-réélectionniste) a

¹⁵ Friedrich Katz, *De Díaz a Madero, Orígenes y estallido de la revolución mexicana*, México, Ediciones Era, 2004.

acquis beaucoup d'importance pendant la campagne, appelle à prendre les armes et à se soulever contre la dictature. Le soulèvement est un échec parmi la classe moyenne et la nouvelle bourgeoisie sur qui comptait Madero. Toutefois, une insurrection paysanne de masse, insoupçonnée de Madero lui-même, a lieu dans l'état de Chihuahua. L'incapacité du gouvernement à mettre fin à la rébellion entraîne le début d'une vague de soulèvements. Le caractère radical de ces soulèvements oblige Madero à introduire des revendications paysannes dans son programme, pour rassembler les insurgés autour de lui. Madero, une fois au pouvoir, est en butte au mécontentement des paysans, d'un côté, dont il ne satisfait pas les revendications et, de l'autre, des partisans de Díaz. Il est renversé par le coup d'état militaire du général Huerta et assassiné. L'arrivée au pouvoir de Huerta en 1913 unit contre lui les révolutionnaires paysans et les tendances démocratiques bourgeoises qui faisaient confiance à Madero. C'est, pour Katz, le véritable début de la révolution mexicaine¹⁶.

En 1910, Ricardo Flores Magón publie une série d'articles annonçant l'imminence de la révolution. Cependant, pour lui et ses camarades la révolte dirigée par Francisco Madero n'est pas une véritable révolution parce que ses objectifs ne sont pas l'émancipation socio-économique des ouvriers et des paysans, mais la seule « liberté politique » en faveur de la bourgeoisie capitaliste. En ce sens, le magonisme se définit en opposition tranchée avec le madérisme. En revanche, les magonistes se retrouvent en proximité politique avec les communautés agraires rebelles armées qui apparaissent dans l'État de Morelos, là où opère l'armée zapatiste. Les communautés agraires et les occupations de terres correspondent aux conceptions anarcho-communistes qui sont celles de Ricardo Flores Magón. Il est intéressant de signaler ici que la formule de « ¡Tierra y Libertad! » généralement attribuée à Zapata a été utilisée d'abord par Práxedes G. Guerrero, un proche compagnon de Ricardo Flores Magón et est devenu un slogan des magonistes et du journal *Regeneración*¹⁷.

Troisième tableau – Les peuples indigènes du nord du Mexique, les Yaquis et les Mayos

L'internationalisme du PLM s'exprime également dans une compréhension plus profonde que les autres courants de la révolution mexicaine des situations d'oppression vécues par les

¹⁶ L'histoire officielle donne le 20 novembre 1910, la date du soulèvement madériste, comme date de début de la révolution.

¹⁷ « Terre et Liberté ! » est une formule qu'employaient les *narodniki*, un groupe révolutionnaire agraire russe qui apparaît dans les années 1860.

différentes populations censées constituer la « nation mexicaine » à partir de l'Indépendance du pays en 1821. Les populations indigènes qui représentent plus de la moitié de la population totale du pays et subissent tout particulièrement les effets dévastateurs pour leur mode de vie et leur organisation sociale de la politique de modernisation capitaliste menée au cours du Porfiriato sont non seulement des alliées privilégiées dans la lutte révolutionnaire mais, plus fondamentalement, une source d'inspiration politique et idéologique, pour le PLM. Le Mexique est pleinement reconnu par les magonistes, Ricardo Flores Magón en particulier, comme une société plurinationale. Les magonistes nouent des rapports étroits avec les Mayos et les Yaquis dans le nord du pays. Il ne s'agit pas seulement, pour eux, d'un soutien aux Yaquis dans leur combat contre l'armée mexicaine, pour la préservation de leurs terres et contre les déportations vers le Yucatán mais, plus largement, de l'élaboration d'un projet de société post-révolutionnaire anarcho-communiste appuyé sur le mode de vie communal et l'exploitation collective de la terre, en vigueur dans les communautés yaquis. C'est largement sur l'expérience historique des communautés indiennes, leur rapport à la propriété et à la terre que les magonistes conçoivent la reconstruction d'une nation après le triomphe révolutionnaire. Il y a un lien fort entre la vie communale et le magonisme et celle-ci contient un fort potentiel utopique dans une perspective de changement social¹⁸. L'existence des communautés indigènes, loin d'être un signe d'archaïsme ou d'arriération du Mexique est, au contraire, ce qui fonde la conviction de Ricardo Flores Magón que « le Mexique est apte au communisme »¹⁹.

Pour les populations indigènes, et singulièrement les Yaquis, la convergence de leurs luttes avec celle menée par le PLM est rendue possible, à la fois, par le positionnement politique des magonistes et l'hostilité commune au Porfiriato, mais aussi, comme nous le verrons, par une (non)insertion, très spécifique, dans la communauté nationale mexicaine qui remonte à la période coloniale et, notamment, à l'influence et aux traces historiques laissées par les missions jésuites dans les communautés yaquis. Nous verrons ainsi, par un retour sur une histoire plus longue, comment des mouvements millénaristes antérieurs au magonisme et à la période que nous étudions ont travaillé idéologiquement les communautés yaquis et ont ainsi contribué à créer un contexte propice à la réception des idées magonistes et à la participation de nombreux

¹⁸ Sur ce sujet, Benjamín Maldonado Alvarado, *Magonismo y vida comunal mesoamericana*, Oaxaca, UESA, 2012.

¹⁹ Ricardo Flores Magón, « México es apto para el comunismo », *Regeneración*, Los Angeles, Californie, 2 septembre 1911.

Yaquis aux luttes déclenchées par le PLM, voire à la prise de responsabilités de certains d'entre eux dans des tâches politiques, organisationnelles ou militaires dans le cadre du PLM. Pour le dire autrement, les formes spécifiques qu'a pris l'évangélisation des Yaquis par les jésuites, d'abord, et l'apparition de mouvements millénaristes à la fin du XIX^e siècle, ensuite, ont été des jalons, des imprégnations idéologiques successives qui ont, à notre sens, favorisé la participation de ces communautés aux combats des magonistes. Il ne s'agit bien sûr pas ici de filiations idéologiques directes ou de rapports simples de causalité mais bien plutôt de ce que le sociologue Max Weber appelait les « affinités électives ». Ce sont ces convergences, connivences, ou rapprochements possibles entre l'univers idéologique des Yaquis et celui des magonistes sur lesquels nous nous proposons de revenir dans notre travail.

Si les convergences – et les différences –, entre pratiques sociales (communalisme / communisme) et univers idéologique (millénarisme / communisme) entre les Yaquis et les magonistes ont favorisé leur solidarité et leurs luttes en commun, la singularité des magonistes a été la rupture avec le racisme dont ont toujours été l'objet, et les victimes, les populations indigènes du Mexique.

En ce sens, l'internationalisme du PLM ne peut être réduit aux liens internationaux noués avec des syndicalistes ou des militants politiques, socialistes ou anarchistes, à l'extérieur du Mexique. Il se manifeste également dans les conceptions politiques des magonistes et dans le projet de société et l'utopie sociale pour lesquels ils combattent.

Par ces trois tableaux, se dessine l'identité du magonisme dans son contexte historique ainsi que s'ouvrent les pistes à explorer concernant son internationalisme.

PARTIE I – RECHERCHE HISTORIOGRAPHIQUE ET CONFRONTATION DES SOURCES

Chapitre 1 – Au croisement de différentes histoires

Notre étude sur les dimensions plurinationales des luttes et du combat menés par le PLM à l'extérieur et à l'intérieur du Mexique, avec les gauches politiques et syndicales des États-Unis et avec les peuples indigènes du nord du Mexique se situe au croisement de différentes histoires.

1. Aperçu historiographique de la révolution mexicaine

Tout d'abord, l'étude des magonistes du PLM est un sujet qui s'inscrit dans l'historiographie de la révolution mexicaine (1910 – 1920). Le PLM est un parti révolutionnaire dont le but, dès sa création en 1905, est de renverser Porfirio Díaz et d'appliquer au Mexique un programme révolutionnaire. Les magonistes participent à la révolution de manière effective, par des actions de mobilisation, d'organisation et des incursions militaires. Ils représentent le courant le plus radical de la révolution mexicaine, avec celui de Zapata, et s'opposent aux mouvements plus modérés dirigés par Madero puis par Carranza et Obregón.

Bien que notre mémoire constitue une recherche focalisée sur un groupe minoritaire de la révolution mexicaine, ce travail s'inscrit plus largement dans le champ historiographique de la révolution et n'est possible que grâce aux ouvrages de synthèse qui donnent accès à une vue d'ensemble des événements révolutionnaires et permettent ainsi de contextualiser notre recherche. Nous pouvons mentionner, entre autres, *Breve historia de la Revolución mexicana* de Jesús Silva Herzog et *The Mexican Revolution* de Alan Knight. Ces historiens contribuent à établir l'histoire de la révolution dans son ensemble : les causes et le contexte historique, la lutte armée, les enjeux politiques et oppositions idéologiques entre les camps, l'établissement de nouvelles lois et nouveaux gouvernements. Dans ces ouvrages les frères Flores Magón et le Parti libéral mexicain sont souvent décrits comme des précurseurs, des opposants de la première heure au régime de Díaz et davantage comme des idéologues que des combattants. S'ils ont joué un rôle mineur dans l'affrontement armé en comparaison avec le Parti anti-réélectionniste de Madero, l'Armée de libération du Sud de Zapata, la *División del Norte* de Villa ou l'Armée constitutionnaliste de Carranza, ils ont cependant influencé les revendications zapatistes ou les textes de la Constitution révolutionnaire de 1917.

La *revolución interrumpida* d'Adolfo Gilly est une référence importante pour situer les différentes tendances révolutionnaires. Au-delà du récit détaillé des grandes batailles et des événements révolutionnaires, Gilly présente les divergences idéologiques entre les différents groupes armés ainsi que leurs aspirations distinctes, liées à des bases sociales différentes.

L'Armée de libération du sud, dirigée par Emiliano Zapata et la *División del Norte* de Pancho Villa sont des armées essentiellement paysannes qui se battent surtout pour la restitution des terres agricoles aux paysans et pour un retour à une forme d'exploitation traditionnelle de la terre. Le zapatisme est la force politique paysanne la plus importante avec des revendications clairement exposées dans le Plan d'Ayala. En revanche, la *División del Norte* est la principale force militaire, qui provoque soulèvements et adhésions de masse sur son passage, mais est relativement dépourvue de programme politique. Les groupes représentés par Madero, Carranza et Obregón, s'ils luttent contre la dictature et l'oligarchie de Porfirio Díaz (puis contre Huerta), c'est pour davantage de libertés politiques, mais sans intention de transformer radicalement le système social, ni de distribuer des terres. Gilly montre, à la fois, la nécessité pour les paysans de s'allier avec la bourgeoisie, en dépit de ses trahisons répétées, et le besoin du « jacobinisme petit-bourgeois » de s'appuyer sur les masses paysannes pour faire triompher leur propre projet.

L'enseignant-chercheur Luis Barrón montre que la révolution est un sujet suffisamment récent et influent sur le Mexique actuel pour que les historiens de la révolution mexicaine, qu'ils écrivent dès la fin des événements ou de nos jours, en défendent des visions différentes, liées à leur interprétation propre des conséquences de celle-ci sur l'histoire du XX^e siècle et au contexte dans lequel ils écrivent²⁰. La révolution mexicaine est en effet souvent considérée dans l'historiographie comme un point de départ de l'histoire contemporaine mexicaine, voire latino-américaine, dans la mesure où il s'agit de la première grande révolution sociale du sous-continent, porteuse d'importantes transformations, dont les contenus et les problématiques semblent, dans une certaine mesure, toujours actuels. La Constitution révolutionnaire de 1917 est, par exemple, toujours en vigueur aujourd'hui et l'histoire politique du Mexique, entre 1920 et 2 000, est étudiée dans la continuité de la révolution, à savoir « l'institutionnalisation » de la révolution qui passe par les *caudillismos* des chefs révolutionnaires Obregón et Calles, les réformes populaires de Lázaro Cárdenas puis l'hégémonie présidentielle du PRI (Parti révolutionnaire institutionnel), parti qui se revendique comme héritier de l'idéologie et de la légitimité révolutionnaires²¹.

Dans *Historias de la Revolución mexicana*, Luis Barrón établit un vaste bilan de l'historiographie de la révolution mexicaine où il montre justement que la révolution est un

²⁰ Luis Barrón, *Historias de la Revolución mexicana*, México, Herramientas para la historia, 2004.

²¹ Le *caudillismo* est un type de régime politique latino-américain de nature autoritaire dans lequel un chef militaire concentre la plupart des pouvoirs entre ses mains et mène des politiques de masse.

thème à la fois très étudié et souvent remis d'actualité tant il conditionne l'histoire politique du Mexique au XX^e siècle. L'historiographie qui se crée autour de la révolution, « aussi vieille que la révolution elle-même »²², ne concerne pas seulement son histoire mais aussi sa « mémoire », c'est-à-dire la place occupée par la révolution dans « la tradition, la manière de penser de millions de personnes »²³, son « mythe », celui d'une épopée populaire pleine d'exploits, et son « idéologie »²⁴ ou autrement dit « la bataille pour définir la Révolution mexicaine comme concept » et se l'approprier pour légitimer le gouvernement²⁵. Ainsi, Luis Barrón explique que l'historiographie de la révolution mexicaine est étroitement liée au contexte politique du XX^e siècle et, qu'en ce sens, l'historiographie n'est pas seulement une étude des faits historiques mais traduit aussi des intentions de légitimation du pouvoir postrévolutionnaire et de construction d'un mythe fondateur d'identité nationale ou au contraire de décrédibilisation ou démystification. Il présente ce qu'il considère être les principales vagues historiographiques.

La première vague est celle de ceux qui ont vécu « la révolution » et tentent de donner une vue d'ensemble des événements survenus après la chute de Porfirio Díaz et de les rassembler. Luis Barrón explique que ces observateurs mènent un travail de généralisation à partir de leur expérience propre, ce qui les conduit parfois à masquer des singularités à l'échelle régionale ou à englober des phénomènes de natures différentes. Pour Barrón, l'œuvre de Frank Tannenbaum, sympathisant du mouvement révolutionnaire et, entre autres, de l'idéologie zapatiste, est représentative de cette première vague dans la mesure où il homogénéise et idéalise une révolution complètement populaire, paysanne et indigène qui porte une nouvelle classe sociale au pouvoir²⁶. Or la prise des *haciendas* et la mise en place d'une Commune dans l'état du Morelos par les révolutionnaires reflète une situation bien différente de celle des luttes dans les états frontaliers de Sonora et Chihuahua, davantage industrialisés, par exemple. En outre, la révolution n'éclate pas partout en même temps et elle est même quasi inexistante dans certains territoires comme le Yucatán. Barrón inscrit Jesús Silva Herzog dans la continuité de

²² « La historiografía de la Revolución es casi tan vieja como la Revolución misma, *Ibid.*, p. 17.

²³ « Como memoria la Revolución vive en la tradición, en la forma de pensar de millones de personas. », *Ibid.*, p. 19.

²⁴ Luis Barrón cite l'expression de Enrique Semo : « La Revolución mexicana tiene varios sentidos. Es historia, memoria e ideología. » Selon Luis Barrón, « la historiografía de la Revolución refleja, por lo tanto, esta misma complejidad. Del gran universo de escritos sobre la Revolución, unos intentan referirse exclusivamente a los hechos, es decir, a la Revolución como historia (1910 – 1939); otros estudian cómo esa historia se convirtió en memoria y cómo se ha transformado esa historia con el tiempo (incluso hasta hoy mismo); y otros estudian cómo se ha utilizado esa memoria para sustentar ciertas ideologías (en particular la del PRI, entre 1940 y 1982). », *Ibid.*, p. 19-20.

²⁵ « La disputa por apropiarse de la Revolución como concepto empezó relativamente temprano », *Ibid.*, p. 20.

²⁶ *Ibid.*, p. 28.

Tannenbaum, même s'il considère que Herzog écrit avec moins « d'enthousiasme personnel »²⁷ et avec plus de détachement en raison d'un recours à davantage de sources. Barrón explique qu'à ce travail historiographique de présentation de façon globale de la révolution vient s'ajouter l'unification et la conceptualisation de la révolution par les chefs révolutionnaires qui ont triomphé et veulent asseoir leur pouvoir. D'après lui, dès la fin de la guerre civile avec l'assassinat de Carranza et l'arrivée au pouvoir de Obregón, en 1920, les intellectuels de l'élite mexicaine, José Vasconcelos notamment, s'efforcent de « construire et diffuser l'idée d'une "Révolution" avec majuscule » qui serait « démocratique, nationaliste et populaire » et « vivante » : incarnée par le régime²⁸. Carranza lui-même, déjà auparavant, établissait la première « version officielle » de la révolution, « avec une lecture de l'histoire qui pour la première fois se basait sur l'idée qu'il y avait seulement une Révolution [...] en traçant une ligne claire d'union entre lui et Madero ». Carranza justifiait ainsi par « une raison légale », Madero étant mort assassiné, son régime et occultait les divergences avec les factions villistes et zapatistes. La construction d'un monument en hommage à la révolution dans les années suivantes participe à cet effort de faire de la révolution un mythe qui légitime le pouvoir postrévolutionnaire. Le processus d'institutionnalisation de la révolution se poursuit tout au long du XX^e siècle avec notamment l'usage des noms des héros de la révolution pour désigner de nombreux lieux, rues, villages ou stations de métro.

Jesús Silva Herzog est un économiste et historien mexicain qui a joué un rôle politique important sous la présidence de Lázaro Cárdenas (1934-1940) en contribuant à la nationalisation des entreprises pétrolières. Né en 1892 pendant le Porfiriato, il a vécu les événements révolutionnaires à partir de 1910 et a participé activement à la vie politique du Mexique postrévolutionnaire. Il fait partie, à ce titre, pour Luis Barrón, de la première vague historiographique. La *Breve historia de la Revolución mexicana* est une synthèse de la révolution mexicaine dans laquelle Herzog combine un examen historique de la révolution fondé sur un travail de recherche et des sources primaires avec des éléments de témoignage. Il montre par exemple que la Convention d'Aguascalientes constitue un tournant dans l'histoire de la révolution en même temps qu'il donne son point de vue d'observateur, ayant assisté à la Convention comme secrétaire d'Eulalio Gutiérrez²⁹. L'auteur mêle alors des extraits de notes

²⁷ « entusiasmo personal », *Ibid.*, p. 28.

²⁸ « construir y socializar la idea de una "Revolución" con mayúscula. », « democrática, nacionalista y popular », et « se basaban en la idea que la Revolución era una y que estaba viva », *Ibid.*, p. 21.

²⁹ La Convention de Aguascalientes (1914) acte la fin de l'union entre les armées populaires après la chute de Victoriano Huerta, c'est-à-dire la rupture définitive entre Zapata, Villa d'un côté et Obregón, Carranza de l'autre. En effet, si ces armées ont fait front commun pour vaincre l'armée fédérale et la contre-révolution oligarchique de

prises lors de l'événement et son analyse postérieure d'historien. Herzog est arrêté et emprisonné par des partisans de Carranza qui refusent les décrets de la Convention et s'opposent à Eulalio Gutiérrez. Il devra attendre la mort de Carranza, en 1920, pour finir ses études et commencer sa carrière à México. Lorsqu'il écrit la *Breve historia de la Revolución mexicana*, en 1960, Herzog est un professeur, historien et homme d'État renommé qui appartient à une génération d'intellectuels et d'hommes politiques qui ont pris part à la révolution : « l'intelligentsia mexicaine », comme l'explique la traductrice et historienne Raquel Thiercelin³⁰. Jesús Silva Herzog semble adhérer au manifeste magoniste de 1906 et considère que ses principaux apports sont repris dans le programme du parti madériste et figurent ensuite dans la Constitution de 1917. Il mentionne aussi les écrits anarchistes de Ricardo Flores Magón et la Commune de Basse-Californie en 1911. Selon Herzog, l'insurrection magoniste en Basse-Californie « n'avait aucune relation avec les mouvements madéristes de Chihuahua et [...] obéissait à des idéaux de profonde transformation sociale »³¹. Herzog explique aussi que la lutte des frères Flores Magón est motivée par « les principes de l'anarchisme international dont ils voulaient faire la base de la réorganisation économique, sociale et politique du Mexique »³². Ainsi, Herzog reconnaît le caractère inédit et radical de la révolution prônée par Magón et, bien qu'il ne s'y intéresse pas en profondeur, il ne la cantonne pas au statut d'une révolution pionnière de la révolution nationale, tronquée de ses idées internationalistes.

En second lieu, le « révisionnisme » de la révolution mexicaine est une relecture ou réinterprétation de la révolution mexicaine avec de nouvelles méthodes, dans les années 1960 et 1970 essentiellement, qui constitue, selon Luis Barrón, l'autre vague historiographique majeure et une remise en question de l'histoire officielle. En effet, le problème de l'inégale répartition des terres agricoles qui perdure au Mexique, malgré les réformes de Lázaro Cárdenas, et les injustices sociales qui s'exacerbent avec l'alignement des présidents du PRI Ávila Camacho, Miguel Alemán et Ruiz Cortines sur le modèle économique capitaliste des États-Unis, au début de la guerre froide, mettent à rude épreuve la thèse selon laquelle le pouvoir symbolise le triomphe d'une révolution du peuple mexicain, paysanne, égalitaire et anti-

Huerta, l'incompatibilité de leur projet politique et leurs divergences idéologiques ressurgissent néanmoins lors de la Convention. Devant l'impossibilité de conclure un accord, le président conventionniste Eulalio Gutiérrez appuie finalement Pancho Villa et destitue Carranza.

³⁰ Raquel Thiercelin Mejías, « Histoire de la révolution mexicaine », *La clé des langues [en ligne]*, Lyon, ENS/DGESCO, 2010.

³¹ Jesús Silva Herzog, *La révolution mexicaine*, Paris, Maspero, 1968 (1^{ère} éd. 1960), p. 91.

³² *Ibid.*, p. 91.

impérialiste³³. De plus, le développement d'un présidentielisme autoritaire, au sein du parti dit « révolutionnaire », aux méthodes extrêmement répressives telles que la *guerra sucia*, les *desapariciones forzadas* ou encore le massacre étudiant de Tlatelolco en 1968³⁴, semble réfuter l'hypothèse d'une révolution démocratique, qui aurait détruit durablement l'Ancien régime et le mode de gouvernement autoritaire de Porfirio Díaz au profit de la diffusion des libertés et de la pluralité politique. Ce contexte nourrit les interrogations et le scepticisme des historiens vis-à-vis de la crédibilité de l'histoire élaborée par des témoins et des vainqueurs de la révolution et les conduit à étudier avec une démarche nouvelle la révolution mexicaine. Il s'agit pour ces historiens de montrer que la victoire de la révolution constitutionnaliste, matérialisée par la Constitution de 1917 et la prise du pouvoir par Venustiano Carranza, ne constitue pas le terme d'un processus révolutionnaire uni et populaire mais plutôt une victoire de l'élite. Autrement dit c'est « une pulvérisation de la Révolution (avec majuscule) » et l'adoption d'un modèle qui inclut des révolutions (avec minuscule)³⁵. Luis Barrón explique que l'historiographie révisionniste est alimentée par l'essor des idées marxistes au Mexique dans les années 1960 et que des historiens comme Adolfo Gilly font une relecture de la révolution, à l'aide du prisme du matérialisme historique et du paradigme de la lutte des classes. Gilly est un historien et militant politique de la gauche latino-américaine : d'abord trotskiste, puis proche du maire de Mexico, Cuauhtémoc Cárdenas, et des zapatistes. Docteur en histoire, il a enseigné à la Universidad Nacional Autónoma de México (UNAM).

Il a écrit la première version de son livre, *La révolution interrompue*, en 1971, alors qu'il était incarcéré à la prison de Lecumberri, à Mexico, en raison de ses activités politiques et de liens supposés avec la guérilla guatémaltèque. Il s'agit d'un livre à la fois théorique, historique et militant, dans lequel l'auteur raconte et interprète la révolution mexicaine. Étant en prison, Gilly n'a pas eu accès à des sources primaires. Son ouvrage est plus un travail de synthèse que de recherche dans lequel il formule son point de vue sur la révolution mexicaine et son parti pris en faveur du zapatisme historique. Gilly ne conteste pas l'idée d'un soulèvement de masse de la classe paysanne, ni l'existence de programmes révolutionnaires aux contenus politiques et

³³ Soledad Loaeza, *A la sombra de la superpotencia. Tres presidentes mexicanos en la Guerra Fría, 1945-1958*, México, Colegio de México, 2022.

Michel Gutelman, « De Ávila Camacho a Ruiz Cortines (1940-1958). Se refuerza el capitalismo en la agricultura » dans *Capitalismo y reforma agraria en México*, México, Era., 1971, pp. 112-124.

³⁴ Le 2 octobre 1968 à lieu, place Tlatelolco à Mexico, un massacre par l'armée mexicaine (orchestré par le président du PRI Gustavo Díaz Ordaz) de plusieurs centaines d'étudiants, dans un contexte de mobilisation mondiale de la jeunesse.

³⁵ « A partir de los años setenta comenzó una pulverización [...] de la Revolución (con mayúscula) », Luis Barrón, *op. cit.*, p. 23.

sociaux très radicaux, mais pense qu'il y a eu une manipulation et une trahison des masses de la part de la classe moyenne et bourgeoise, qui si elle prétend être l'incarnation de la révolution, perpétue et renforce dans la pratique le modèle précapitaliste de Díaz. Gilly fait allusion au groupe de Ricardo Flores Magón qu'il décrit comme une tendance minoritaire. Il considère que le mouvement ouvrier et les armées paysannes n'ont jamais réellement convergé, mais mentionne une lettre d'Enrique Flores Magón dans laquelle il appelle à soutenir « sans réserve » la cause zapatiste, la plus proche idéologiquement des magonistes. Entre Magón et Zapata, il s'agit d'un *desencuentro* que l'auteur semble regretter.

D'après Barrón, l'apport de l'histoire régionale permet de « confirmer irréversiblement la thèse révisionniste à partir des années soixante-dix » dans la mesure où l'histoire régionale permet de mettre en lumière les contradictions, les singularités et les divergences masquées par l'histoire nationale³⁶. Elle permet également, grâce aux archives municipales dont la portée était sous-estimée jusqu'alors, de redonner la voix aux vaincus et aux « personnages noirs de l'histoire officielle » quitte à délaissier « l'histoire commémorative »³⁷. Ainsi le courant historiographique révisionniste s'emploie à défaire les mythes de la révolution mexicaine et à réévaluer ses conséquences et sa portée. À cet égard, Barrón indique que l'historien François-Xavier Guerra « a conclu qu'il y avait davantage de continuités entre l'Ancien régime et la révolution madériste que de ruptures, enlevant ainsi beaucoup de crédit à l'interprétation "classique" de Tannenbaum »³⁸.

Enfin, selon Barrón, il y a un troisième courant historiographique « anti-révisionniste », celui des grandes synthèses académiques, dans les années 1980. Alan Knight qui se revendique lui-même anti-révisionniste serait, d'après Meyer et Barrón, l'historien le plus éminent de ce mouvement. Contrairement à la vision « classique » ou à la vision « révisionniste » de la révolution mexicaine, il ne s'agit plus de chercher à déterminer l'essence ou la signification de la révolution, mais de l'étudier d'une manière qui se veut objective ou phénoménologique. « Dans *The Mexican Revolution*, Knight expose avec vigueur et clarté la thèse d'une Révolution authentiquement populaire, dans laquelle la masse exerce une profonde influence sur les

³⁶ « La historia regional empezó a confirmar irreversiblemente la tesis revisionista a partir de los setenta. », *Ibid.*, p. 31.

³⁷ « Además el revisionismo implicó también un uso distinto de las fuentes, el rescate de muchos de los personajes negros de la historia oficial, el estudio de los grupos revolucionarios – y ya no de sus caudillos – y un cierto abandono de la historia conmemorativa », *Ibid.*, p. 33.

³⁸ *Ibid.*, p. 36. Barrón cite François-Xavier Guerra, *Le Mexique – De l'Ancien Régime à la Révolution*, Paris, L'Harmattan, 1985, 2 tomes.

événements »³⁹. Knight reprend la thèse de Tannenbaum mais cherche à la démontrer à l'aide de l'histoire régionale, soit en réponse aux historiens « révisionnistes », c'est-à-dire montrer où et quand la révolution a bel et bien été populaire. Pour lui, la révolution constitue un véritable changement social et son dévoiement est dû aux événements postérieurs à 1920.

The Mexican Revolution, publiée en 1986, est une synthèse qui se veut complète, c'est-à-dire qui aborde la révolution dans sa globalité tout en détaillant avec précision les événements, les circonstances et les phénomènes révolutionnaires, sur la période 1910-1920. Cet ouvrage long et dense, qui cumule plusieurs prix académiques, est considéré par Jean Meyer comme le plus complet et abouti⁴⁰. Alan Knight s'attelle à raconter la révolution en suivant la guerre et le déroulé des batailles militaires comme fil conducteur. Pour lui, l'histoire régionale constitue un outil d'étude indispensable pour l'analyse de la révolution mexicaine et il réunit un vaste ensemble de sources primaires qu'il examine géographiquement. L'historien Jean Meyer explique que Knight se méfie de la construction de « modèles théoriques » et critique la volonté des historiens « d'inscrire [la révolution] dans une histoire nationale simplificatrice » comme si les affrontements étaient dépendants de « clivages fondamentaux »⁴¹. Knight pense au contraire que la « guerre a été bien souvent une insémination artificielle de violence dans les communautés locales, d'où la richesse de l'histoire locale »⁴². Jean Meyer explique également que Knight « pense, contre F. Katz, que les facteurs internationaux n'ont que très peu affecté le cours de la révolution » et remet en cause la thèse selon laquelle la révolution mexicaine serait une révolution essentiellement nationaliste et anti-impérialiste, en réaction à l'expansion du capital étatsunien⁴³. Alan Knight conteste d'ailleurs aussi l'impact de la lutte menée par les frères Flores Magón et le PLM, depuis les États-Unis, sur laquelle nous travaillons. Selon lui, l'influence déjà marginale du groupe libéral radical pendant le Porfiriat sur la scène politique mexicaine devient complètement résiduelle après 1908. Il conteste la thèse selon laquelle les revendications du manifeste magoniste de 1906 seraient à l'origine d'un certain nombre d'articles de la Constitution de 1917, notamment l'article 123 qui établit un salaire minimum et fixe une durée maximum de huit heures pour la journée de travail. Il considère qu'il s'agit d'une

³⁹ « En *The Mexican Revolution*, Knight expose con contundencia y claridad la tesis de una Revolución auténticamente popular, en donde la masa de la gente ejerce una profunda influencia sobre los acontecimientos. », *Ibid.*, p. 38.

⁴⁰ Jean Meyer, « Alan Knight, *The Mexican Revolution*, vol. 1 : *Porfirians, Liberals and Peasants* ; vol. 2 : *Counter Revolution and Reconstruction* », dans *Annales, Économies, sociétés et civilisations*, 44^e année, N. 3, 1989, pp. 644 – 647.

⁴¹ *Ibid.*, p. 645.

⁴² *Ibid.*, p. 645.

⁴³ *Ibid.*, p. 645.

erreur de raisonnement dans l'historiographie liée au fait que les historiens cherchent, a posteriori, des corrélations entre des événements qui seraient, en fait, indépendants.

In the light of later developments – notably the Constitution of 1917 – the PLM, their programme and their activity have been retrospectively invested with great historical significance. [...]

When an *ancien régime* falls amid social upheaval, historians are soon busy amongst the rubble, digging up the roots of revolution. The tendency is to look for and find ideological statements (these being easily recoverable) which match with later revolutionary thinking [...].

But there is an obvious fallacy here : ideological similarity does not imply a causal connection; *post hoc* does not mean *propter hoc*.⁴⁴

Dans le même ordre d'idées, il pense que les historiens ont, à tort, considéré le nombre de lecteurs du journal magoniste *Regeneración* comme équivalent au nombre d'activistes ou sympathisants du PLM⁴⁵.

Les travaux de Herzog, Gilly et Knight offrent un aperçu de la grande diversité et complexité de l'historiographie de la révolution mexicaine. Il apparaît qu'il s'agit d'un thème étudié tout au long du XX^e siècle, avec différentes approches et méthodes, et des points de désaccord entre historiens. Dans la mesure où il s'agit d'un thème d'histoire politique contemporaine, les convictions politiques des auteurs et leurs affinités idéologiques avec les différentes tendances révolutionnaires peuvent également entrer en jeu dans la lecture qu'ils font de la révolution. Néanmoins, si nous avons tenté de faire apparaître certains désaccords dans l'historiographie, il convient de dire que les historiens que nous avons mentionnés se complètent plus qu'ils ne s'opposent et que les catégories historiographiques sont pour partie arbitraires et en aucun cas hermétiques ou étanches les unes aux autres.

Les débats sur la nature de la révolution mexicaine ainsi que la question de la relation entre le pouvoir et une historiographie « officielle » légitimatrice nous amènent à nous interroger sur le cas plus précis du magonisme. Les exemples de Herzog, Gilly et Knight montrent quelques points de désaccord entre les historiens de la révolution mexicaine sur l'importance et l'impact notamment de la révolution magoniste et sa dimension internationaliste. Nous verrons que le

⁴⁴ « À la lumière d'événements ultérieurs – notamment la Constitution de 1917 – le PLM, son programme et ses activités ont été rétrospectivement investis d'une grande importance historique. [...]

Lorsqu'un *ancien régime* s'effondre dans un contexte de bouleversements sociaux, les historiens s'empressent de fouiller les décombres à la recherche des racines de la révolution. Ils ont tendance à rechercher et à trouver des déclarations idéologiques (faciles à retrouver) qui correspondent à la pensée révolutionnaire ultérieure [...].

Mais il y a là une erreur manifeste : la similitude idéologique n'implique pas un lien de causalité ; *post hoc* ne signifie pas *propter hoc*. »

Alan Knight, *The Mexican Revolution*, vol. 1 : *Porfirians, Liberals and Peasants*, New York, Cambridge University Press, 1986 : p. 46.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 47.

magonisme a, d'une certaine façon, fait l'objet d'une histoire officielle puis d'une remise en question de celle-ci par des historiens spécialistes.

2. Les magonistes : “avant” ou “en-dehors”, un courant souvent cantonné aux marges de la révolution mexicaine

Dans l'historiographie de la révolution mexicaine, les magonistes occupent une place très particulière, souvent cantonnée aux marges. Les magonistes sont ainsi souvent présentés comme des « précurseurs » de la révolution. Cette présentation soulève plusieurs objections et pose le problème plus large des frontières temporelles du processus révolutionnaire. Il n'est en effet pas facile de dire quand une révolution – et singulièrement la mexicaine – commence et quand elle finit. Les révolutions ne sont pas toujours très ponctuelles : elles commencent souvent avant l'heure et se prolongent parfois au-delà de leur fin. Pour ce qui concerne la révolution mexicaine, il est légitime de s'interroger sur les critères qui permettraient d'exclure de la révolution mexicaine, les tentatives insurrectionnelles de 1906 à 1908, menées par le PLM dans le nord du Mexique, tentatives qui ont certes été des échecs cinglants, mais qui ont contribué à l'affaiblissement du régime porfiriste et à la création d'un climat d'instabilité propice au surgissement de nouvelles actions politiques ou militaires contre le régime.

Dans le même ordre d'idées, les grèves des mineurs de Cananea dans l'État de Sonora ou des travailleurs de l'industrie textile à Río Blanco (Veracruz), dans lesquelles les militants du PLM ont joué un rôle central et qui – surtout - ont eu un retentissement et une influence sur le cours des événements révolutionnaires, devraient-elles être placées en dehors de la révolution elle-même ? De même, la mobilisation *antireeleccionista* de la jeunesse estudiantine en 1892 et le développement des clubs libéraux à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle et l'apparition d'une presse critique du régime qui contribuent grandement à fragiliser le régime de Porfirio Díaz, toutes ces initiatives et mobilisations politiques dans lesquelles Ricardo Flores Magón et ses partisans ont eu une place, si ce n'est prépondérante, en tout cas très importante, n'ont-elles pas contribué à modifier profondément les subjectivités et les consciences, à ouvrir des perspectives de changement de régime et de transformations sociales radicales ainsi qu'à créer dans le pays une atmosphère révolutionnaire ?

Si le début, ou l'acte fondateur, d'une révolution n'est pas facile à déterminer, de la même manière son terme, ou sa fin, est également difficile à dater. Si beaucoup d'historiens estiment, à l'instar de Knight, que la révolution mexicaine débute en 1910-1911, à la chute de Porfirio Díaz, et se termine en 1920 avec l'assassinat de Carranza et la prise du pouvoir par Álvaro

Obregón, d'autres historiens, Adolfo Gilly entre autres, considèrent que les événements de la décennie 1910-1920 trouvent leur prolongement dans les réformes entreprises pendant le sexennat de Lázaro Cárdenas entre 1934 et 1940, notamment la nationalisation de l'industrie pétrolière et la distribution de millions d'hectares de terres aux paysans. Le cardénisme serait, en quelque sorte, le dernier chapitre d'une révolution mexicaine, elle-même inachevée ou interrompue⁴⁶. Pour Herzog, la révolution prend fin en 1917 avec la promulgation de la Constitution de Querétaro et pour Friedrich Katz elle ne commence véritablement qu'en 1913 avec l'assassinat de Francisco Madero⁴⁷.

Il y a assurément un problème et une difficulté historiographiques : une ligne de crête à trouver entre une possible dilution de l'événement lui-même dans une période historique plus large, d'une part, et une volonté de fixer – arbitrairement ? – les bornes temporelles de la mise en mouvement de millions de personnes appartenant à des catégories sociales distinctes, à des peuples différents, ayant des cultures et des intérêts distincts, divergents ou parfois antagoniques, dans un pays immense marqué par de fortes inégalités et des formations sociales disparates, d'autre part. En tout cas, la mise en dehors (l'expulsion ?) du PLM de la révolution nous semble hautement questionnable. Ajoutons à cela qu'elle ne rend pas justice au fait que l'activité politique, organisatrice et même militaire des supposés « précurseurs de la révolution » ne s'arrête pas à la veille de la chute de Porfirio Díaz. Le PLM contribue avec ses armées, dans une alliance tactique et conflictuelle avec les armées de Francisco Madero, à la chute du dictateur. De plus, l'activité des magonistes se poursuit au cours de la deuxième décennie du XX^e siècle, même s'il est vrai que le mouvement sort très affaibli des divisions qui éclatent en son sein en 1911, beaucoup de ses dirigeants faisant le choix de se rallier à Madero, au Mexique, tandis que beaucoup de ses soutiens, aux États-Unis, s'éloignent des magonistes, estimant que le combat pour la démocratie a pris fin avec la chute du dictateur et l'arrivée de Madero à la présidence.

Si les premières marges dans lesquelles sont cantonnés généralement les magonistes dans l'historiographie sont les marges temporelles de la révolution – soit avant son début (« précurseurs »), – la direction du PLM est aussi renvoyée à son extériorité physique et géographique au processus révolutionnaire en raison de ses très longues périodes d'exil ou d'emprisonnement aux États-Unis. Pour le dire très simplement, les magonistes ne sont pas là

⁴⁶ Pour reprendre le titre de l'ouvrage d'Adolfo Gilly, *La revolución interrumpida*, México, Era., 1971.

⁴⁷ Friedrich Katz, *De Díaz a Madero, Orígenes y estallido de la revolución mexicana*, México, Era., 2004.

où les choses se passent et leur contribution à la révolution serait, de ce fait, mineure ou marginale. En effet, tandis que les armées de Zapata, Villa ou Madero se déploient sur le territoire mexicain, la *Junta Organizadora del PLM* est en exil ou en prison aux États-Unis et ne participe pas, ou peu, aux combats qui se déroulent au Mexique. Claudio Lomnitz, anthropologue spécialiste du Mexique, rapporte, à titre d'exemple, le fort scepticisme de Knight sur l'importance de la contribution du PLM dans la révolution mexicaine et son insistance à ne pas exagérer le rôle de ce courant dans le processus révolutionnaire⁴⁸.

Au-delà des appréciations des uns ou des autres sur l'importance du courant magoniste, l'extériorité géographique des dirigeants du PLM au cours des années révolutionnaires est une réalité. Mais, et nous y reviendrons, il s'agit d'une réalité contradictoire dans la mesure où la présence des dirigeants magonistes aux États-Unis, donc hors du Mexique, a été un point faible en même temps qu'une position privilégiée, à la fois pour contribuer de l'autre côté de la frontière à la formation d'une constellation internationaliste aux États-Unis, en soutien à la *cause* mexicaine, et pour participer à la création et au développement du mouvement ouvrier, aux États-Unis même⁴⁹. Plusieurs historiens évoquent dans leurs travaux les traces et la mémoire laissées par les magonistes dans le mouvement ouvrier étatsunien et dans les communautés mexicaines aux États-Unis et certains font du PLM et de ses dirigeants, les lointains « précurseurs ! », ou inspirateurs du mouvement *chicano* qui apparaît plusieurs décennies plus tard, dans les années 1960⁵⁰.

Des historiens comme Américo Nunes ou Felipe Alejandro de la Torre formulent une objection plus fondamentale encore à la caractérisation des magonistes comme « précurseurs de la révolution »⁵¹. Pour Nunes ce type de caractérisation obéirait à une forme d'illusion rétroactive, une tentative d'homogénéisation ou d'unification d'un processus multiforme, une fois celui-ci achevé. Les historiens auraient ainsi tendance à voir « un processus dialectique ouvert [...]

⁴⁸ Claudio Lomnitz, *El regreso del camarada Ricardo Flores Magón*, México, Era., 2016, p. 30.

⁴⁹ Anne Devra Weber, Javier Torres Parés et Justin Chacón s'intéressent à cette constellation internationaliste et aux contributions à la *cause* mexicaine et aux luttes ouvrières étatsuniennes.

Anne Devra Weber, « Wobblies of the Partido Liberal Mexicano: reenvisioning internationalist and transnational movements through mexican lenses », *Pacific Historical Review*, volume 85, number 2, 2016, pp. 188-226

Javier Torres Parés, *La revolución sin frontera, El Partido Liberal Mexicano y las relaciones entre el movimiento de México y el de Estados Unidos. 1900-1923*, México, UNAM Ediciones Hispánicas, 1990

Justin Akers Chacón, *Radicals in the barrio. Magonistas, Socialists, Wobblies, and Communists in the Mexican-American Working Class*, Chicago, Haymarket Books, 2018.

⁵⁰ Juan Gómez Quiñones, *Sembradores: Ricardo Flores Magón y el Partido Liberal Mexicano, A Eulogy and Critique*, Publications Chicano Studies Center, UCLA, 1973.

⁵¹ Felipe Alejandro de la Torre, « El Magonismo, movimiento precursor de la Revolución mexicana », conférence [en ligne], chaîne youtube de l'INEHRM, 2018.

comme une séquence positiviste de cause à effet prévue d'avance »⁵². Parler de La révolution mexicaine au singulier effacerait, ou aplatirait, les potentialités multiples de l'événement, portées par les différentes forces sociales ou courants politiques. Si nous comprenons bien Nunes, ce serait d'une certaine manière écrire l'histoire du point de vue des vainqueurs et éliminer au passage celles et ceux qui n'ont pas pu faire aboutir leurs revendications ou leur projet historique.

Nunes explique que si « toute Révolution comporte un moment inaugural contre un système politique-culturel et socio-économique antérieur » – ici le Porfiriat – et que ce « moment historique est un moment unanimiste » les contradictions éclatent au cours du processus lui-même et « plusieurs projets révolutionnaires s'opposent violemment ». Selon Nunes, dans ces oppositions, le magonisme serait le « *moment proprement communiste* de la révolution mexicaine », le « seul mouvement révolutionnaire, avec le zapatisme,... à poser la question de *l'internationalisme prolétarien* et à penser une *révolution vraiment révolutionnaire* au sein de la Révolution mexicaine en tant que prémice d'une révolution mondiale anticapitaliste et anti-impérialiste et à une confluence entre révolution paysanne et révolution ouvrière »⁵³. Dans le même ordre d'idées, De la Torre rejette la notion de « précurseurs » de la révolution dans la mesure où elle ferait des magonistes les « précurseurs » de ce à quoi le processus révolutionnaire a finalement abouti et qui, selon De la Torre, ne correspond en rien au projet ou au combat politiques des magonistes⁵⁴.

Il apparaît, en examinant les débats historiographiques, que la discussion sur la formule de « précurseurs de la révolution » rejoint le débat sur LA révolution mexicaine, au singulier. Ceux qui discutent ces notions expriment leur refus, ou leur réticence, à considérer le processus révolutionnaire comme homogène, unifié et comme exclusivement porteur de ce qui est finalement advenu. Selon eux, LA révolution mexicaine a été éminemment plurielle (courants idéologiques, forces sociales, peuples, régions) et faire des magonistes les « précurseurs » du Parti Révolutionnaire Institutionnel (PRI) ne rendrait justice ni à leurs idées ni à leurs activités.

Américo Nunes écrit ainsi :

Le magonisme – et sa révolution “communiste” - tout comme les autres révolutions sociales, au sens propre du terme, dans LA révolution, furent écrasés d'abord par le *Porfiriato* et ensuite par la révolution démocratique-libérale de Francisco I. Madero, tout comme la révolution plébéienne “sauvage” de Pancho

⁵² Américo Nunes, *Ricardo Flores Magón – Une utopie libertaire dans les Révolutions du Mexique*, Paris, Éditions Ab. Irato, 2019, p. 7.

⁵³ Américo Nunes, *op. cit.*, p. 8. Les italiques sont dans le texte.

⁵⁴ Felipe Alejandro de la Torre, *op. cit.*

Villa le fut par la révolution plébéienne petite-bourgeoise constitutionnaliste de Venustiano Carranza et Alvaro Obregon. La révolution zapatiste communaliste fut défaite par le constitutionnalisme carranziste en 1919⁵⁵.

Dans *El regreso del camarada Ricardo Flores Magón*, Claudio Lomnitz explique qu'une historiographie officielle, gouvernementale ou même étatique, s'est employée à débarrasser le PLM - et Ricardo Flores Magón lui-même - de sa « composition binationale dans le but de pouvoir en donner une lecture patriotique qui permette au Congrès de célébrer le héros national en mentionnant à peine ses collaborateurs étrangers »⁵⁶. Toujours selon Lomnitz, Ricardo Flores Magón aurait été consacré dans l'histoire nationale, « mais seulement après avoir été précautionneusement isolé – “avant” et “au-dessus” de l'histoire même de la Révolution, et en plus seulement après avoir été “bronzé”, c'est-à-dire “mexicanisé” et expurgé de ses liens étrangers. »⁵⁷.

3. Une histoire étroitement liée aux migrations Mexique–États-Unis

L'histoire du mouvement magoniste fait aussi partie de l'histoire des migrations États-Unis–Mexique, de l'histoire de la zone frontalière, appelée aussi *Borderlands*. En effet, suite à plusieurs incarcérations, à l'interdiction de sa presse et à un harcèlement dont ils sont l'objet de la part de Porfirio Díaz, Flores Magón, ses frères et d'autres proches, comme Librado Rivera, Práxedes Guerrero ou Juan Sarabia, qui formeront en 1905 la *Junta Organizadora* du PLM, s'exilent à Saint Louis, Missouri, en 1904. Loin d'échapper aux persécutions policières, Magón et ses camarades vont faire l'objet d'une surveillance et d'un espionnage constant de leurs activités, menés conjointement par les polices et les informateurs mexicains et états-uniens. À partir de 1904, c'est depuis les États-Unis, en exil ou en prison, que les principaux dirigeants du PLM vont éditer leur presse, principalement *Regeneración*, et conduire les activités politiques, organisatrices ou militaires du PLM. Il s'agit d'une situation très spécifique par rapport aux autres courants, d'un parti dédié au lancement d'une révolution au Mexique, dont les dirigeants les plus importants – et un très grand nombre de ses membres – ne se trouvent pas sur le territoire national. Rappelons, à cet égard, que le mouvement armé dirigé par Emiliano

⁵⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁵⁶ « se le restó importancia a la composición binacional del grupo radical con el fin de poderle dar una lectura patriótica que le permitiera al Congreso celebrar al héroe nacional con apenas alguna breve mención de sus colaboradores extranjeros. », Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 19.

⁵⁷ « pero sólo después de haberlo precavidamente aislado – “antes de” y “por encima” – de la historia misma de la Revolución, y eso, además sólo después de haberlo “bronceado”, es decir, de haberlo mexicanizado, expurgado de sus lazos extranjeros. », *Ibid.*, p. 19.

Zapata a ses bases dans le centre du Mexique, principalement dans l'État de Morelos, celui de Pancho Villa dans le nord du pays (Chihuahua) et Francisco Madero au nord-est (Coahuila).

Si la direction du PLM « migre » aux États-Unis pour échapper à la répression porfiriste, c'est toute l'histoire du magonisme qui est très liée aux migrations. En effet, la fin du XIX^e siècle et les premières décennies du XX^e siècle sont marquées par une recrudescence des mouvements migratoires dans les *Borderlands*. La modernisation capitaliste dans laquelle est engagée le Mexique, principalement depuis l'ascension de Porfirio Díaz en 1876, largement portée par du capital étatsunien, entraîne des migrations vers le nord. Anne Devra Weber décrit ce processus dans lequel les communautés indigènes, notamment yaquis, qui se battent contre les empiétements de leurs terres communales, attaqués d'abord par les lois libérales, puis par la modernisation capitaliste de l'agriculture, se mobilisent contre la dépossession de leurs terres, en même temps qu'ils sont contraints de chercher des moyens de subsistance aux États-Unis dans l'industrie, les mines de cuivre ou comme salariés agricoles dans la plaine agricole de Californie, ou comme travailleurs des chemins de fer. Au-delà des communautés indigènes, des milliers de laissés-pour-compte de l'expansion économique et de l'ouverture du Mexique au marché mondial favorisé par le développement des chemins de fer, paysans sans terre, petits artisans ou commerçants, victimes de la concurrence, chômeurs, ... sont contraints à adopter des vies nomades, faites d'allers et retours de part et d'autre de la frontière, pour chercher la subsistance⁵⁸. À ces mouvements migratoires, il faut ajouter ceux de la frontière elle-même, avec la guerre de 1846-48 qui se traduit par l'annexion de près de la moitié du territoire mexicain par les États-Unis.

C'est dans les *Borderlands* que le PLM va faire l'essentiel de son travail d'organisation et de recrutement pour des expéditions militaires à l'intérieur du Mexique. Ricardo Flores Magón cherche à privilégier et entretenir des contacts avec les migrants mexicains qui continuent d'arriver aux États-Unis tout au long de la révolution. C'est en effet un moyen pour lui de se tenir informé de l'état du rapport de force révolutionnaire et des derniers événements. L'exil de la direction du PLM et les migrations de masse de Mexicains aux États-Unis confèrent au PLM une place singulière pour tisser des liens avec des militants de la gauche étatsunienne, socialistes ou anarchistes, et avec des militants syndicaux notamment de l'IWW.

⁵⁸ Anne Devra Weber, « Wobblies of the Partido Liberal Mexicano: reenvisioning internationalist and transnational movements through mexican lenses », *Pacific Historical Review*, volume 85, number 2, 2016, pp. 188-226.

Anne Devra Weber met en exergue la participation active des militants du PLM à la construction des *Industrial Workers of the World* (IWW), notamment dans la création de branches et sections locales des IWW de langue espagnole et dans l'animation de nombreuses grèves dans les mines, l'agriculture ou l'industrie. Elle montre comment la présence des militants du PLM contribue, non seulement à renforcer les IWW par le recrutement de nombreux travailleurs mexicains, mais aussi à les enrichir d'une culture, de pratiques et d'idées puisées dans l'expérience de la lutte des travailleurs mexicains ou indigènes contre l'impérialisme, la dépossession et le racisme. Elle remet en cause l'idée, souvent reprise dans l'historiographie concernant le magonisme, de militants du PLM qui se seraient « radicalisés » au contact des IWW. Selon elle, c'est le contraire qui est vrai : en apportant leur expérience et leur histoire propres, les magonistes contribuent plutôt à faire évoluer les IWW dans le sens d'une plus grande radicalité.

L'importance des phénomènes migratoires dans l'activité des magonistes, d'une part, et dans le développement de certains secteurs du mouvement ouvrier étatsunien, d'autre part, conduit à s'interroger sur l'histoire de la frontière entre le Mexique et les États-Unis. La frontière, aujourd'hui si difficile à franchir pour les Mexicains ou Centro-Américains, apparaît dans la littérature concernant la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle comme une zone apparemment libre de contrôle. Des auteures ont montré l'évolutivité et l'historicité de la frontière, qui ne devient « une ligne à surveiller » qu'à partir de la révolution mexicaine et de l'entrée en guerre des États-Unis en 1917⁵⁹. Dans *Migra ! A history of the US Border Patrol*, Kelly Lytle Hernández montre les évolutions des politiques de contrôle des migrants mexicains ou d'origine asiatique, à partir de la création de la *Migra*, en 1924.

4. Les Mexicains du PLM, une composante de l'histoire du mouvement ouvrier aux États-Unis

Plusieurs historiens font apparaître dans leurs travaux le rôle longtemps sous-estimé des Mexicains du PLM comme composante du mouvement ouvrier étatsunien. L'action des magonistes aux États-Unis ne se réduit pas à la recherche dans le pays voisin d'un appui ou d'un soutien pour la révolution mexicaine. Les Mexicains du PLM jouent un rôle important dans la construction et le développement du mouvement ouvrier aux États-Unis. Ils participent aux activités de différents groupes ou partis politiques et fournissent un nombre très significatif d'adhérents, militants et organisateurs, notamment de l'organisation syndicale *Industrial Workers of the World* (IWW) créée en 1905, spécialement dans la zone frontalière (Texas,

⁵⁹ Emmanuelle Perez-Tisserant, « Une histoire de la frontière États-Unis/Mexique », *Zorro* [en ligne], 2017.

Californie, Arizona, Nouveau Mexique). Selon l'historien Javier Torres Parés, le PLM doit être considéré comme un parti binational dont la base sociale ouvrière est elle-même binationale, au sud et au nord du Río Grande. La relation solidaire entre les deux mouvements ouvriers est rendue possible par la présence d'immigrés mexicains aux États-Unis, le nord du Mexique étant une région privilégiée du développement de l'industrialisation pendant le Porfiriato (mines, métallurgie, chemins de fer, pétrole...).

Dans *Radicals in the barrio*, Justin Akers Chacón montre l'impact de la présence – et des luttes – d'une classe ouvrière, mexicaine et transnationale, dans la « formation de la classe ouvrière étatsunienne », dans la première moitié du XX^e siècle⁶⁰. L'auteur décrit et analyse comment des participants à la révolution mexicaine ont apporté leurs expériences et leurs idées à un mouvement ouvrier naissant aux États-Unis et à la lutte pour les droits civils et au combat antiraciste. Pour l'auteur, le *barrio* signifie la formation de communautés ouvrières mexicaines, issues de l'immigration, qui se sont formées tout au long de la frontière à proximité d'usines, de mines (cuivre ou charbon), nœuds ferroviaires, industries agricoles (betteraves sucrières) ou textiles, conserveries de poissons... en Californie, Arizona, Nouveau Mexique et Texas, en particulier. Le *barrio* est un produit de l'histoire de l'impérialisme et du colonialisme étatsunien au Mexique, d'abord sous la forme d'une invasion militaire de presque la moitié du territoire mexicain, en 1846, et d'une domination qui se poursuit sous une forme économique par la prise de contrôle de larges secteurs de l'économie mexicaine par du capital états-unien et entraîne des vagues massives de migration de mexicains et mexicaines vers le nord.

Chacón rejoint Torres Parés sur le caractère d'emblée binational du groupe de Ricardo Flores Magón, en raison à la fois des longues périodes d'exil aux États-Unis de plusieurs de ses membres, des migrations massives et de ses conceptions internationalistes de la révolution. Le PLM joue un rôle notable dans l'organisation et la politisation du *barrio* et l'apport de nouvelles idées et pratiques politiques. La place centrale des peuples indigènes et de leurs luttes pour la terre, les traditions mutualistes, certaines pratiques de réciprocité et d'entraide, notamment au sein des relations de parenté, sont mobilisées dans des actions grévistes ou de résistance, face au racisme notamment. Luttes contre le racisme et les discriminations salariales (« *the Mexican wage* ») qui sont quasi systématiquement ignorées par la très conservatrice *American Federation of Labor* (AFL), dirigée par le très modéré Samuel Gompers. Si le magonisme inspire les mouvements radicaux des deux côtés de la frontière et joue un rôle central dans le

⁶⁰ Pour reprendre le titre du livre de l'historien anglais E.P. Thompson, *The Making of the English Working Class*, Londres, Gollancz, 1965.

développement d'une gauche étatsunienne (IWW « les *Wobblies*⁶¹ », Parti socialiste, puis Parti communiste), la « découverte » d'une classe ouvrière mexicaine largement ségréguée, discriminée et reléguée aux marges de la société et d'une classe ouvrière étatsunienne influencée par des courants radicaux, socialistes ou anarchistes, contribue à son évolution politique vers l'anticapitalisme et l'internationalisme.

5. Modernité révolutionnaire et mythologies indiennes

Notre travail de mémoire ne porte pas prioritairement sur les conceptions et élaborations théoriques de Ricardo Flores Magón et ses camarades, ni sur leur place dans l'histoire des pensées anarchistes. Cependant, l'histoire des activités politiques, organisatrices et militaires du PLM dans les *Borderlands* conduit à poser la question de la conception de la révolution défendue par le PLM. En effet, il apparaît que les magonistes, et Ricardo Flores Magón en particulier, élaborent une synthèse propre à ce courant dans la révolution mexicaine. Dans leurs activités révolutionnaires, les magonistes cherchent à organiser et à mettre en mouvement, à la fois la paysannerie frappée par le développement de l'agriculture capitaliste et un prolétariat naissant au nord du Mexique et au sud des États-Unis dans les mines, les chemins de fer ou en tant qu'ouvriers agricoles en Californie notamment, souvent surexploité et en butte à des lois et des discriminations racistes. S'il s'agissait pour eux de mener à bien une révolution ouvrière et paysanne, et donc d'unir ces forces sociales autour d'un projet révolutionnaire, il s'agissait également de reconnaître la pluralité des peuples qui constituent le Mexique.

En effet, les communautés indiennes jouent un rôle majeur dans l'itinéraire politique magoniste. Au cours de l'année 1906, le PLM entre en contact avec les communautés indigènes yaquis dans l'État de Sonora en vue d'une tentative de soulèvement armé. Issus de la classe moyenne urbaine Flores Magón et ses compagnons ont conscience que dans un pays à dominante paysanne, il est important de s'implanter en milieu paysan et indigène tout en poursuivant l'activité militante dans les secteurs ouvriers industrialisés. Les Yaquis luttent depuis plusieurs générations contre l'expropriation de leurs terres dans la vallée du Yaqui. Il s'agit de terres riches en eau convoitées par les capitalistes étrangers et nationaux. L'État porfiriste mène une véritable guerre contre les Yaquis et les autres groupes indigènes dans le but de détruire la propriété communale qui constitue un obstacle dans le développement capitaliste fondé sur la propriété privée. Pour les Yaquis et les autres peuples indigènes, la propriété communale est plus qu'une forme particulière de tenure de la terre : elle représente une vision de l'homme en

⁶¹ *Wobblies* est le nom populaire donné aux membres de l'organisation *Industrial Workers of the World*.

symbiose ouverte avec la nature et de la Terre comme matrice de leur être social. Flores Magón et ses camarades sont sensibles à cette vision du monde qui fait écho à leurs propres évolutions vers le socialisme, l'anarchisme ou l'anarcho-communisme.

Les rapports entre les conceptions politiques anarcho-communistes des magonistes et l'idéologie (ou la cosmogonie) des communautés indigènes traditionnelles organisées sur la base d'une propriété communautaire de la terre et un rapport spécifique à la nature ouvrent le champ des études entre révolution et tradition, entre modernité révolutionnaire et mythologies indiennes. Les conceptions de Flores Magón sur « l'aptitude du peuple mexicain au communisme » font écho à celles de José Carlos Mariátegui sur le « communisme inca » et à cette idée d'un détour nécessaire par le passé et par la tradition, non pour y revenir, mais pour imaginer un avenir différent : une forme de « romantisme révolutionnaire » pour reprendre les termes du sociologue Michaël Löwy⁶².

6. Une histoire « en-deçà » et « au-delà » de l'histoire nationale

Notre travail sur les liens tissés entre le groupe de Ricardo Flores Magón et ses camarades du PLM, des indigènes en lutte contre le Porfiriato et des militants et organisations de la gauche syndicale et politique étatsunienne se veut un travail d'histoire locale. En effet, comme mouvement de la révolution mexicaine, le PLM a joué un rôle principalement dans le nord du Mexique, dans les États de Basse-Californie, Sonora et Chihuahua plus particulièrement, et a eu en revanche une influence beaucoup plus limitée dans le centre ou le sud du pays. L'étude de l'historiographie des mouvements révolutionnaires du début du XX^e siècle au Mexique nous apprend qu'ils n'ont été ni homogènes ni uniformes. En même temps, et c'est une de ses grandes spécificités par rapport aux autres courants révolutionnaires, le PLM s'est construit et a mené ses actions sur les *Borderlands*, soit un espace plurinationnel, de part et d'autre du Río Grande. Histoire locale, donc, mais aussi histoire internationale, du Mexique, des peuples indigènes du Sonora, des États-Unis, de la révolution mexicaine et de la construction du mouvement ouvrier aux États-Unis : en-deçà et au-delà des histoires nationales.

⁶² José Carlos Mariátegui, *Ni calque ni copie, Le marxisme hétérodoxe de JC Mariátegui*, Anthologie présentée par Michaël Löwy, Editions Delga, 2020.

Chapitre 2 – Abondance des sources

Dans la perspective de mener un travail de recherche qui s'affranchit des historiographies nationales, il est nécessaire de consulter des sources à la fois considérées comme « mexicaines » et comme « étatsuniennes », voire des sources qui échappent plus franchement à tout type de caractérisation relatif aux frontières nationales. C'est le cas par exemple, et nous y reviendrons, d'un livre comme *Barbarous Mexico*, publié aux États-Unis, écrit par un journaliste étatsunien en voyage au Mexique et accompagné par un Mexicain du PLM qui lui sert d'interprète. C'est le cas aussi de certains journaux comme *Regeneración*, diffusé et lu dans les deux pays, et contenant trois pages en espagnol et une anglaise, au sein d'une même édition. Dans le même ordre d'idées, les correspondances entre Ricardo Flores Magón et des militants ou dirigeants de partis politiques et syndicats étatsuniens peuvent également être considérées comme des sources « binationales ».

Les sources à disposition aujourd'hui pour étudier le magonisme abondent et sont très faciles d'accès. En France, des sources sont consultables sur place ou en ligne dans des bibliothèques : des anthologies regroupent une grande quantité de documents. En outre, un site mexicain, « *Archivo Magón* », regroupe de manière exhaustive les écrits de Ricardo Flores Magón coordonné par Jacinto Barrera Bassols et financé par la Direction des études historiques de l'Institut national d'anthropologie et d'histoire (Dirección de Estudios Históricos del Instituto Nacional de Antropología e Historia – INAH). On y trouve les transcriptions des lettres, des documents iconographiques ainsi que l'ensemble des parutions de *Regeneración*, entre autres. Au Mexique, nous avons pu consulter sur place les Archives générales de la nation (Archivo General de la Nación – AGN) et en particulier deux fonds : « Magonistas revoltosos » et le fonds Manuel González Ramírez où sont copiées des documents provenant des archives du Sonora (Archivo Histórico General del Estado de Sonora – AHGES)⁶³. Les archives de la police se trouvent dans le fonds Manuel González Ramírez et s'y trouvent des copies des lettres qu'échangeaient les magonistes. Les archives concernant la guerre du Yaqui y occupent une grande place. Nous avons également consulté les archives du Ministère des affaires étrangères (Archivo Histórico "Genaro Estrada" de la Secretaría de Relaciones Exteriores) et son fonds Flores Magonismo. Il s'y trouve les échanges épistolaires entre les consulats. Nous nous sommes également rendu dans les locaux de l'Hemeroteca Nacional de México dans la *Ciudad*

⁶³ L'AGN se trouve dans l'ancienne prison de Lecumberri, là où Adolfo Gilly a écrit *La révolution interrompue*. Il s'agit d'un lieu de mémoire dans la mesure où de nombreux prisonniers politiques ont été incarcérés dans cette prison

Universitaria de la UNAM pour consulter des journaux concernant la période du Porfiriat et de la révolution, autres que *Regeneración*. Les documents de l'Instituto Nacional de Estudios Históricos de las Revoluciones de México (Institut national d'études historiques des révolutions mexicaines – INEHRM) ont complété la recherche. L'INEHRM est un centre de recherche qui a été créé en 1953 dans le but de promouvoir l'étude de la guerre d'indépendance et de la révolution mexicaine et qui abrite de très nombreuses sources primaires et secondaires⁶⁴. Des conférences ou colloques s'ajoutent à l'activité documentaire de l'institut⁶⁵. La Casa del Hijo del Ahuizote, qui est le lieu où les frères Flores Magón publiaient leur journal conserve un fonds important des parutions regroupées par le petit-fils d'Enrique Flores Magón, Diego Flores Magón, enseignant-chercheur spécialiste du sujet. Elle est devenue un lieu culturel mémoire du magonisme. La Casa del Hijo del Ahuizote étant fermée depuis la pandémie, nous n'avons pas pu y accéder. L'ensemble de ces lieux ainsi que le site « *Archivo Magón* » donnent accès à des documents primaires et parfois secondaires.

L'immense richesse de travaux historiques concernant la révolution mexicaine s'explique par le questionnement récurrent de l'histoire de la révolution jusqu'à nos jours. Dans le même temps que les chercheurs écrivent l'histoire et l'interprétation de la révolution, des compilations, des recueils de sources et des anthologies sont publiés, de façon à faciliter la recherche. De plus, l'abondance de sources s'explique par le fait que la production écrite est une caractéristique intrinsèque de la révolution magoniste. En effet, Ricardo Flores Magón a, à lui seul, écrit une quantité considérable de discours, d'articles de presse, de lettres et a même écrit de la littérature militante, des œuvres de théâtre notamment. La propagande joue un rôle décisif dans les modes d'action du PLM et l'exil requiert une gestion à distance qui passe par la correspondance écrite et implique des tâches administratives et un dispositif de communication anonyme. Ricardo Flores Magón est en contact avec les abonnés de son journal au Mexique qui lui envoient de l'argent et il orchestre, par courriers depuis les bureaux de la *Junta Organizadora* aux États-Unis, les soulèvements armés au Mexique.

L'abondance des sources pose cependant la difficulté de comment les aborder, les ordonner et de sous quels critères constituer un corpus de sources pertinent.

Il apparaît que les différents manifestes magonistes sont pertinents parce qu'ils condensent le programme du PLM et rendent compte de son évolution politique : le manifeste de 1906,

⁶⁴ Instituto Nacional de Estudios Históricos de las Revoluciones de México (INEHRM).

⁶⁵ Un colloque a été organisé en 2023 en hommage à Adolfo Gilly.

d'orientation libérale radicale et dont la plupart des principes sont repris par la Constitution de 1917, le manifeste de 1911, ouvertement anarchiste ainsi que le manifeste « au peuple américain » ou le manifeste « à tous les travailleurs du monde » qui renseignent sur l'ambition internationaliste de la révolution magoniste. Le journal *Regeneración* constitue une source également très importante pour l'étude du magonisme. L'historien Armando Bartra explique en effet :

Regeneración no era simplemente un órgano periodístico en el que se expresaba el pensamiento magonista, por el contrario, el hecho de que el magonismo tuviera como arma política principal un periódico como *Regeneración* es un rasgo esencial que define a esta corriente. El magonismo no usó *Regeneración*: *Regeneración* era el magonismo.⁶⁶

D'autre part, comme le souligne Bartra, *Regeneración* fait partie intégrante de la démarche et de la stratégie internationalistes du PLM.

La trayectoria del grupo magonista, su exilio, su clandestinidad, su decisión de mantener el núcleo dirigente fuera del país delegando en otros la dirección práctica del movimiento de masas, etcétera, respondían esencialmente a la decisión política que hacía de *Regeneración* el criterio decisivo. Inclusive el rechazo del grupo magonista al ofrecimiento de Zapata para trasladarse a las zonas liberadas del estado de Morelos y editar desde allí su periódico, parece explicarse en parte por el temor a que éste perdiese su carácter, entonces esencialmente internacionalista⁶⁷.

Les parutions du magonisme, que ce soient les manifestes ou les journaux, sont clairement à nos yeux des outils de propagande et doivent être considérés comme tels. Utilisées et citées pour éclairer des analyses, elles seront toujours mis en regard avec leurs destinataires, sans jamais omettre leurs objectifs de convaincre, parfois au détriment d'une réalité des faits. S'il n'est pas possible de les prendre à la lettre pour établir un déroulé de la révolution mexicaine, ils rendent compte néanmoins de l'état d'esprit des acteurs historiques, de leurs convictions, leurs pratiques et modes de vie. Les sources renseignent parfois davantage sur la qualité rhétorique et de persuasion politique des auteurs que sur un contenu historique.

Le journal *Regeneración* est considéré par certains historiens comme de plus en plus déconnecté de la réalité historique dans la mesure où Ricardo Flores Magón et ses camarades écrivaient des

⁶⁶ « *Regeneración* n'était pas simplement un organe journalistique dans lequel s'exprimait la pensée magoniste. Au contraire, le fait que le magonisme ait eu comme arme politique principale un journal tel que *Regeneración* est une caractéristique essentielle qui définit ce courant. Le magonisme n'a pas utilisé *Regeneración* : *Regeneración* était le magonisme. »

Armando Bartra, *Regeneración, 1910-1918: la corriente más radical de la revolución mexicana de 1910 a través de su periódico de combate*, México, Era, 1977.

⁶⁷ « Le parcours du groupe magoniste, son exil, sa clandestinité, sa décision de maintenir le noyau dirigeant hors du pays en déléguant à d'autres la direction pratique du mouvement de masse, etc., répondaient essentiellement à la décision politique qui faisait de *Regeneración* l'enjeu décisif. Même le refus du groupe magoniste de l'offre de Zapata de se déplacer dans les zones libérées de l'État de Morelos et d'y éditer son journal semble s'expliquer en partie par la crainte que celui-ci ne perde son caractère singulier, alors essentiellement internationaliste. », *Ibid.*

articles se voulant d'actualité sur la base de récits qui leur parvenaient des migrants et que leur interprétation personnelle prenait donc de plus en plus de place.

La lecture des articles de *Regeneración* renseigne d'une part sur l'utilisation de faits à des fins de propagande et d'autre part sur la manière de penser et de manipuler l'information de la part des magonistes. Ricardo Flores Magón manie hyperboles et exagérations dans une écriture qui se veut très optimiste. Son style est empreint d'un lyrisme aisément reconnaissable. Le décalage grandissant entre la confiance dans le triomphe d'une révolution anarchiste, clamée dans le journal, et les échecs répétés du PLM ainsi que l'isolement progressif de Ricardo Flores Magón peut être déconcertant pour un lecteur qui consulte les articles plus d'un siècle après les faits. Peu avant de mourir dans sa cellule du pénitencier de Leavenworth en 1922, Flores Magón annonce l'imminence de la révolution à l'échelle planétaire. Les adversaires du PLM sont raillés avec ironie par Ricardo Flores Magón : « Los generales de Díaz no saben pelear » et « La revolución estalla en las meras narices de Porfirio Díaz », en titre de *Regeneración* en 1911⁶⁸.

Les correspondances de Ricardo Flores Magón ont pour la plupart été conservées grâce aux services d'espionnage et de police qui les recopiaient, pour en faire parvenir le contenu aux consuls mexicains aux États-Unis⁶⁹. Ces lettres attestent de la volonté d'établir des liens continus avec des syndicalistes de l'IWW et de l'AFL, des socialistes et des anarchistes étatsuniens, ainsi qu'avec les délégués spéciaux du PLM dans les communautés mayos et yaquis. Ces lettres attestent donc de la volonté de dépasser les frontières. D'autres, utilisées à des fins d'organisation matérielle (échanges d'argent, d'hébergement...) sont moins pertinentes dans le sujet qui nous intéresse. Quant aux demandes d'abonnement au journal, reçue massivement par la *Junta*, nous les avons laissées de côté.

Afin de resserrer notre recherche sur notre sujet, nous n'avons pas conservé les documents sur l'anarchisme ou sur la théorie magoniste qui peuvent davantage être mobilisés dans le cadre d'études qui se placent dans le champ historiographique de l'histoire intellectuelle ou histoire des idées. Nous n'avons pas non plus retenu les deux pièces de théâtre publiées par Ricardo

⁶⁸ « Les généraux de Díaz ne savent pas se battre » et « La révolution éclate en plein dans le nez de Díaz », *Regeneración*, núm 24, Los Angeles, 11 février 1911.

⁶⁹ Pour approfondir la question de la conservation et de la transmission des lettres, voir le prologue de Jacinto Barrera Bassols dans son anthologie *Obras completas de Ricardo Flores Magón - Correspondencia (1899 – 1918)*.

Flores Magón, *Verdugos y víctimas* et *Tierra y Libertad*, qui peuvent faire l'objet d'analyses littéraires⁷⁰.

Nous avons apporté une caution particulière aux documents cités de manière identique par plusieurs historiens.

Afin d'analyser au plus près les solidarités, influences réciproques et coopérations transfrontalières du magonisme dans les luttes, nous avons estimé approprié de confronter des écrits contradictoires. En effet, nous nous méfions de toute hagiographie, surtout concernant un acteur politique devenu une figure populaire d'une révolution. Ces confrontations nous ont été fort utiles pour avancer dans notre analyse.

Il faut noter que des sources comme les articles de William C. Owen, Voltairine de Cleyre ou *Barbarous Mexico* constituent des preuves de l'existence d'un réseau solidaire binational. Avant même d'entrer dans le détail du contenu d'un livre comme *Barbarous Mexico*, la simple réalisation de ce projet est un exemple de solidarité entre les magonistes et des socialistes étatsuniens.

⁷⁰ Sur ce sujet voir Adeline Chainais et Paola Domingo, « L'anarchisme dans l'œuvre littéraire de Ricardo Flores Magón : du « crypto-anarchisme » à l'exaltation mystique », dans *Amérique(s) anarchiste(s). Expressions libertaires du XIX^e au XXI^e siècle*, Montpellier, Université Paul Valéry, 2025, pp. 295-351.

**PARTIE 2 – SOLIDARITE, COOPERATION ET
INFLUENCES RECIPROQUES ENTRE LE GROUPE DE
RICARDO FLORES MAGON, LES PEUPLES
INDIGENES DU NORD DU MEXIQUE ET LES
GAUCHES ETATSUNIENNES**

Chapitre 1 – *Barbarous Mexico* et Haymarket : dans l'émergence d'une constellation de soutiens, aux États-Unis, avec la révolution mexicaine

1. *Barbarous Mexico* : un livre né d'une rencontre

John Kenneth Turner est un journaliste proche des milieux socialistes aux États-Unis, en particulier de l'avocat, Job Harriman, et de John Murray, éditeur de *Common Sense*, l'organe du Parti socialiste. C'est par eux que John Kenneth Turner apprend qu'un groupe de radicaux mexicains purgent une peine de prison, à Los Angeles, pour avoir violé les lois de neutralité des États-Unis. Il est reproché à ces radicaux d'être les instigateurs d'une tentative insurrectionnelle en 1906 au Mexique. Harriman et Murray mettent John Kenneth Turner en contact avec les quatre prisonniers de Los Angeles, Ricardo Flores Magón, Librado Rivera, Antonio Villarreal et Manuel Sarabia, tous les quatre membres de la *Junta Organizadora* du PLM.

Claudio Lomnitz explique que les militants socialistes (Murray, Harriman et Kenneth Turner) qui rencontrent les prisonniers mexicains sont impressionnés par la trajectoire, la force morale et l'envergure politique de Ricardo Flores Magón et ses camarades. Si les militants étatsuniens partagent les idéaux de justice sociale et de liberté des prisonniers mexicains, l'engagement et les sacrifices de ces derniers apparaissent comme plus profonds et forcent le respect. De ces rencontres et échanges naît « une espèce de comité pour la défense des prisonniers politiques de la prison du comté de Los Angeles » formé par des sympathisants de la « cause mexicaine »⁷¹. Dans ce groupe de sympathisants de la « cause » figurent, entre autres, Ethel Duffy Turner (épouse de John Kenneth Turner), Elisabeth Trowbridge, Frances et P.D. Noel⁷².

⁷¹ « una especie de comité para la defensa de los prisioneros políticos de la cárcel del condado de Los Ángeles. », Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 73.

⁷² Ethel Duffy Turner fait partie avec la féministe Frances Noel et son mari P.D. Noel du Comité de défense des réfugiés politiques mexicains. Ils publient des articles de soutien aux prisonniers mexicains dans les journaux socialistes *Appeal to Reason* et *Miner's Magazine* où ils dénoncent le caractère arbitraire et injuste des peines de prison.

Elisabeth Trowbridge, issue d'une famille noble, fournit de grandes quantités d'argent aux magonistes (contre la volonté de sa famille) et se marie, en 1908, avec Manuel Sarabia, un des dirigeants du PLM. Ethel et Elisabeth déménagent ensemble à Tucson, Arizona, en 1908, pour suivre les prisonniers mexicains et publient des articles dans *The Border*. En 1910, Ethel Duffy Turner écrit la page en anglais de *Regeneración*, depuis Los Angeles où elle cohabite avec Librado Rivera et sa femme, dans les locaux du journal. Ethel, Elisabeth et Frances sont trois amies et militantes socialistes qui vont prendre en affection la cause mexicaine et faire partie intégrante du réseau du PLM.

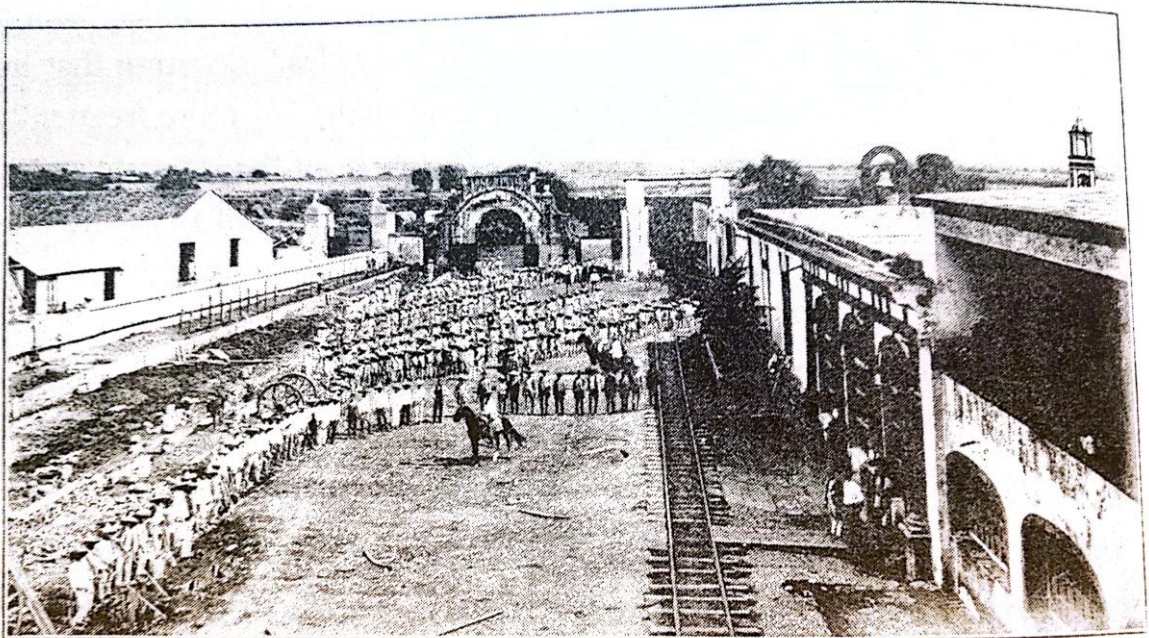
La rencontre avec les prisonniers mexicains incite Kenneth Turner à se rendre au Mexique pour réaliser un travail journalistique sur le régime de Porfirio Díaz et les conditions de vie du peuple mexicain. Il y réalise deux séjours (1908-1909), accompagné de Lázaro Gutiérrez de Lara, un des dirigeants du PLM, qui lui sert de traducteur et guide. Lui-même tente de se faire passer pour un riche investisseur qui cherche à placer une partie de son capital au Mexique. Pour Kenneth Turner, il s'agit certainement de prendre connaissance d'une réalité qu'il ne connaît pas et de faire son travail de journaliste, mais surtout de procéder à un travail de dénonciation, tant du régime de Porfirio Díaz que des liens étroits entre ce régime dictatorial, « barbare », et le gouvernement des États-Unis. Le livre de John Kenneth Turner n'est pas un ouvrage académique. C'est un pamphlet, bien informé et qui contient un certain nombre de vérités, mais qui a pour objet principal de susciter l'indignation et le rejet – du régime de Díaz et du soutien que le gouvernement des États-Unis accorde à cette « *sister republic* » – et d'émouvoir et faire naître la sympathie pour les révolutionnaires mexicains, pour les quatre prisonniers de Los Angeles et, au-delà, pour la “cause mexicaine”.

Les titres des différents chapitres du livre, *The slaves of Yucatan*, *The extermination of the Yaquis*, *The contract slaves of Valle Nacional*, *Repressive elements of the Díaz system*, *The American partners of president Díaz*, *American persecution of the enemies of Díaz ...* donnent parfaitement le ton de l'ouvrage. Signalons ici qu'avant la parution du livre en 1910, les différents chapitres sont publiés, en feuilleton, dans la presse étatsunienne, dans le journal *American Magazine*.



SLAVE MOTHER AND CHILD; ALSO HENEQUEN PLANT

Image n°1



CALLING THE ROLL AT SUNRISE ON A SLAVE PLANTATION

Image n°2

2. *Barbarous Mexico* a un énorme impact sur l'opinion progressiste étatsunienne

Barbarous Mexico a un énorme impact sur l'opinion progressiste étatsunienne. Kenneth Turner met au jour et dénonce dans son livre les inégalités sociales abyssales, les atteintes à la liberté de la presse et le harcèlement des journalistes critiques du régime, l'absence de pluripartisme et d'élections libres, un système judiciaire corrompu et inféodé au Porfiriat ainsi que la répression dont sont victimes les oppositions politiques. Mais il appuie là où cela fait mal sur deux questions, encore brûlantes, pour un public étatsunien progressiste : la persistance de formes de mise au travail qui s'apparentent à de l'esclavage, notamment dans le Yucatán, et la persécution des communautés indigènes, en particulier les Yaquis de l'État de Sonora. Les deux questions sont liées dans la mesure où ce sont précisément les communautés indiennes qui sont les principales victimes de l'esclavage. L'esclavage et les politiques criminelles vis-à-vis des populations indiennes sont des thèmes qui résonnent très fort aux États-Unis. La guerre de sécession qui conduit à l'abolition de l'esclavage aux États-Unis (n'est terminée (que) depuis 45 ans et les massacres et persécutions des *Native American* aux États-Unis font aussi partie de l'histoire, assez récente, du pays.

Plusieurs images, reproduites dans *Barbarous Mexico*, illustrent les chapitres du livre qui évoquent l'esclavage ou les politiques d'extermination et de déportation des populations indiennes menées par le gouvernement mexicain.

Sur l'image n°1, qui figure en page 6 de l'ouvrage, on peut voir une mère indienne, en habit traditionnel, qui porte son jeune enfant sur son dos, devant un plant de sisal⁷³. Sur la suivante, en page 50, on voit des centaines de personnes en rang, dans la cour d'une immense ferme dans laquelle on peut supposer que sont entassés les Indiens, et le majordome sur son cheval qui fait l'appel, au lever du jour. C'est le départ au travail vers la plantation. Ces deux images veulent attester, et d'ailleurs les légendes font foi, de la réalité de l'esclavage. Ce sont deux exemples des conditions de vie des Indiens dans les plantations. En nourrissant son ouvrage de photos, Kenneth Turner effectue réellement un travail de journaliste d'investigation.

⁷³Le sisal est une plante de la famille des agaves, originaire du Yucatán. La fibre extraite des feuilles de cette plante est très résistante et sert à la fabrication de cordage, ficelles, sacs, tapis, hamacs... Aujourd'hui peu utilisée, excepté pour certains produits artisanaux, le sisal a eu une importance économique majeure pendant le Porfiriat. Le nom sisal provient de la ville portuaire de Sisal, située dans le Yucatán, d'où étaient expédiées les fibres dans le monde entier.

Le système de mise au travail sur les plantations de sisal s'auto-intitule « service forcé par la dette », mais l'auteur entend démontrer qu'il s'agit bien d'esclavage, dans la mesure où les corps font l'objet d'un marché (ventes et achats) tout comme les terres, le bétail ou les équipements. Les esclaves n'ont aucune possibilité d'accéder à la liberté et leurs dettes sont sciemment organisées par des chasseurs d'esclaves. Kenneth Turner rapporte qu'une cinquantaine de très gros propriétaires, sur 250 propriétaires au total, utilisent une main d'œuvre servile. Ils font travailler plus de 100 000 esclaves : des Yaquis importés de Sonora, des Chinois ou Coréens et 100 000 Mayas, autrefois propriétaires de ces terres. Selon lui, la réalité de l'esclavage au Yucatán réside dans « la propriété du corps d'un homme, une propriété si absolue que le corps peut être transféré à quelqu'un d'autre, une propriété qui donne le droit au propriétaire de prendre les produits de ce corps, de l'affamer, de le châtier à volonté, de le tuer en toute impunité. Tel est l'esclavage que j'ai trouvé au Yucatán. »⁷⁴. Un vieil adage, souvent répété, et dont il est difficile de dire s'il émane des propriétaires de plantations ou d'une autodérision des Indiens Mayas eux-mêmes, semble régir les méthodes de mise au travail : *los Indios no oyen sino por las nalgas*⁷⁵.

L'auteur distingue le service forcé par la dette tel qu'il se pratique largement ailleurs au Mexique, sous l'appellation de péonage, de l'esclavage qui se pratique au Yucatán comme une forme extrême du péonage. Kenneth Turner rend compte de l'inhumanité du système, des esclaves à demi-affamés, entassés, enfermés, battus à mort, des femmes forcées à des mariages avec des hommes de la plantation... et de l'impunité totale dont bénéficient les grands propriétaires auprès des juges, des *jefes políticos*, souvent eux-mêmes grands propriétaires de plantations, et des *rurales*⁷⁶. Compte tenu de la très courte durée de vie des esclaves, le recrutement de la force de travail est permanent. Il s'agit, selon ce que rapporte Kenneth Turner de ses informateurs, d'organiser une dette grâce aux services « d'hommes qui combinent les fonctions de prêteur d'argent et de chasseur d'esclaves. »⁷⁷. Les futurs travailleurs sous dette, esclaves selon l'auteur, sont le plus souvent recrutés dans les *cantinas* ou *pulquerías*, à la fin de soirées alcoolisées⁷⁸.

⁷⁴ « Slavery is the ownership of the body of a man, an ownership so absolute that the body can be transferred to another, an ownership that gives to the owner a right to take the products of that body, to starve it, to chastise it at will, to kill it with impunity. Such is slavery that I found it in Yucatán. ».

John Kenneth Turner, *Barbarous Mexico, An Indictment of a Cruel and Corrupt System*, Cassell and Company LTD, London, New York, Toronto and Melbourne, 1911, p. 9.

⁷⁵ « Les Indiens n'entendent que par les fesses. »

⁷⁶ Les *jefes políticos* sont des fonctionnaires qui représentent le pouvoir central à l'échelle d'un État et dont les pouvoirs et les abus de pouvoir sont extrêmement importants. Les *rurales* sont un corps de police montée, chargés de faire régner l'ordre dans les zones rurales.

⁷⁷ « men who combine the functions of money-lender and slave-broker. », *Ibid.*, p. 12.

⁷⁸ Les *cantinas* sont des lieux de socialisation populaires, typiquement mexicains, où la classe travailleuse, presque exclusivement masculine, se retrouve le soir pour boire, manger et chanter. Le *pulque* est un alcool mexicain, d'origine préhispanique, qui s'obtient par la fermentation de l'agave et la *pulquería* est l'endroit où il est vendu.

Le *Valle Nacional*, dans l'État de Oaxaca est décrit dans un chapitre intitulé *In the Valley of Death* comme un camp de concentration, où 15 000 esclaves, isolés du reste du pays par des montagnes, sont regroupés pour travailler sur les plantations de tabac.

Les Yaquis, qui vivent au nord du Mexique dans l'État de Sonora, font face à des incursions de l'armée pour récupérer leurs terres durant les guerres yaquis de la fin du XIX^e et début du XX^e siècle. Le 18 janvier 1900, à Mazocoba, plusieurs centaines de Yaquis sont tués par l'armée tandis qu'un millier de personnes sont arrêtées. L'enjeu majeur de ces guerres et persécutions est le démantèlement de la propriété collective des terres yaquis, en vertu des lois Lerdo de *desamortización*⁷⁹. Aux guerres contre les Yaquis ont succédé des politiques de déportation des Yaquis de l'État du Sonora, ceux qui ont arrêté de se battre, vers les plantations de sisal du Yucatán. Selon Kenneth Turner, si « l'extermination des Yaquis a commencé dans la guerre, elle se finit dans la déportation et l'esclavage »⁸⁰. « *Chaque soldat qui tue un Yaqui reçoit une somme d'argent* » selon un médecin qui aurait servi dans l'armée, dans les guerres contre les Yaquis⁸¹.

Évoquer ainsi l'esclavage dans le pays voisin, quarante-cinq ans environ après son abolition aux États-Unis, et les massacres de populations indiennes ne peut qu'indigner et émouvoir. *Barbarous Mexico* est un reportage journalistique et militant. Kenneth Turner, s'il apporte des informations sur la situation du Mexique et le régime de Porfirio Díaz, cherche avant tout à susciter l'indignation et le rejet. Si le Mexique de Porfirio Díaz n'est certainement pas un modèle de démocratie et de liberté d'expression, il ne s'agit pas non plus d'un régime « barbare ». Comme nous l'avons vu, Américo Nunes observe d'ailleurs que, pendant le Porfiriato, la répression s'abat de manière beaucoup plus dure sur les grèves ouvrières ou les révoltes rurales, qui sont féroce ment réprimées, que sur les classes moyennes intellectuelles. « Le Mexique n'a pas été barbare, ni totalitaire ; dictatorial, certes, mais éclairé et relativement “modéré” vis-à-vis des classes moyennes.⁸² » Dans le même ordre d'idées, la discussion sur « travail forcé » ou « esclavage » pour caractériser les formes de mise au travail dans le Yucatán ou dans le *Valle Nacional* nécessiterait certainement d'autres développements ou confrontations théoriques.

⁷⁹ Les lois de *desamortización* promulguées en 1856 visaient à développer une classe de petits propriétaires ruraux par la mise en vente des grandes propriétés détenues essentiellement à cette époque par l'Église catholique. Elles ont en même temps contribué à la création d'une classe de grands propriétaires privés et au démantèlement des terres détenues et travaillées collectivement dans les communautés indigènes. Ces lois portent le nom du Ministre des Finances qui les a promulguées, Miguel Lerdo de Tejada.

⁸⁰ « The extermination of the Yaquis began in the war; it is being finished in deportation and slavery. », John Kenneth Turner, *op. cit.*, p. 32.

⁸¹ « Every soldier who kills a Yaqui [...] is paid a reward of a hundred dollars. », *Ibid.*, p. 37.

⁸² Américo Nunes, *Les Révolutions du Mexique*, *op. cit.*, p. 168.

Selon Shelley Streeby, enseignante en « *Literature and Ethnic Studies* » à l'Université de Californie (San Diego), *Barbarous Mexico* « est un sensationnel exposé sur le Mexique de Porfirio Díaz que des contemporains ont comparé à la Case de l'Oncle Tom de Harriet Beecher Stowe »⁸³. Sensationnel doit être pris ici littéralement comme une volonté ou un projet politique de trouver les mots et le ton pour susciter des sensations et faire naître des sentiments, en l'occurrence d'indignation pour le régime de Díaz, symbolisé par Kenneth Turner dans l'esclavage et la violence étatique contre les Indiens. Il s'agit d'un projet transnational, porté à la fois par les Mexicains du PLM et par les socialistes étatsuniens. Streeby considère que *Barbarous Mexico* est « un exemple particulièrement populaire et révélateur de collaboration transnationale et de socialisme sensationnel »⁸⁴. À l'instar, mais aussi en contrepoint, du *yellow journalism* pratiqué par le patron de presse William Randolph Hearst - un journalisme plein d'exagérations, d'images, photos, titres et unes accrocheuses, et caractérisé par une très grande liberté vis-à-vis de la recherche de la vérité des faits – le journalisme de Kenneth Turner cherche à mobiliser des affects et à susciter des émotions. Ludivine Bantigny (et al.) rappellent l'étymologie du mot émotion : « ce qui meut, ce qui fait (se) mouvoir »⁸⁵. L'émotion est « la disposition du peuple à se soulever »⁸⁶. Un article de *Regeneración* de septembre 1910 fait explicitement référence à une véritable guerre menée par la presse sensationnaliste contre le livre de Turner, en particulier avec les articles écrits par James Creelman dans la presse de Hearst⁸⁷. Signalons ici que le journal du PLM, *Regeneración* fait régulièrement de la publicité pour le livre de Turner, sur sa page en anglais, et offre un exemplaire gratuit aux nouveaux abonnés.

Mais Kenneth Turner ne se contente pas de décrire les « horreurs du Porfiriat », il dénonce les liens étroits entre le gouvernement des États-Unis et le régime de Porfirio Díaz. « Les États-Unis sont un partenaire de l'esclavage au Mexique.⁸⁸ » Il indique que les États-Unis sont le principal client et bénéficiaire du sisal produit dans les conditions d'esclavage qu'il décrit dans son livre. L'auteur signale notamment que la police des États-Unis est utilisée pour pourchasser

⁸³ « *Barbarous Mexico*, a sensational exposé of Porfirio Díaz's Mexico that contemporaries compared to Harriet Beecher Stowe's *Uncle Tom's Cabin*. » Shelley Streeby, *Radical sensations, World Movements, Violence and Visual Culture*, Duke University Press, 2013, p. 24.

⁸⁴ « I turn to *Barbarous Mexico* as a particularly popular and revealing example of a transnational collaboration and sensational socialism. », *Ibid.*, p. 114.

⁸⁵ Ludivine Bantigny, Eugénia Palieraki (coord.), *Une histoire globale des révolutions*, Paris, La Découverte, 2023, p. 775.

⁸⁶ Bernard Rimé, *Le partage social des émotions*, cité par Ludivine Bantigny (coord.), p. 775.

⁸⁷ James Creelman est connu pour s'être livré à une interview de Porfirio Díaz, en 1910, dans laquelle celui-ci déclare qu'il ne sera pas candidat à sa réélection...

⁸⁸ « The United States is a partner in the slavery of Mexico. », John Kenneth Turner, *op. cit.*, p. 213.

ceux qui s'organisent pour en finir avec ce système. Il souligne la contradiction entre l'hostilité étatsunienne au régime du tsar en Russie, par exemple, et les lauriers tressés à Porfirio Díaz et en conclut que la différence réside dans les « neuf cents millions de dollars investis au Mexique ! »⁸⁹. Ce sont ces intérêts économiques puissants, explique l'auteur, qui conduisent le gouvernement des États-Unis à mettre au service du régime mexicain des détectives, des avocats ou des troupes pour lui prêter main forte contre ses ennemis. Kenneth Turner assure que sans l'aide des États-Unis le régime de Porfirio Díaz serait déjà tombé.

Pour Kenneth Turner, il s'agit d'en appeler à l'opinion progressiste étatsunienne pour qu'elle fasse pression sur le gouvernement des États-Unis afin qu'il abandonne son soutien au dictateur mexicain et pour faire barrage à une éventuelle intervention militaire au Mexique. Le style émouvant, au sens propre du terme, utilisé par Turner est aussi abondamment employé par les magonistes dans leurs manifestes et leurs discours. Les événements dramatiques qui se déroulent au Mexique sont supposés, « émouvoir les cœurs » et « exciter les nerfs de tous les dépossédés de la Terre »⁹⁰. Shelley Streeby parle, à cet égard, d'un « sensationnalisme radical » et montre comment des mouvements radicaux, comme le PLM, se sont servis des formes modernes de culture visuelle, affiches, journaux, caricatures, dessins, bandes dessinées pour mobiliser et susciter l'adhésion ou la sympathie. Le développement des mass-média modernes et de la photographie ont puissamment transformé les conditions de mobilisation des affects. Les images, les magazines illustrés, les photos, les gravures ont fait naître une certaine anxiété chez les puissants sur le risque que les sensations et les sentiments, ainsi mobilisés, puissent mener au renversement des hiérarchies sociales. *Barbarous Mexico* contient près d'une cinquantaine d'illustrations.

Il n'est pas exagéré de dire que l'écriture de ce livre-reportage est largement une initiative des magonistes et qu'elle a fortement contribué à constituer un réseau de soutien et de solidarité avec la lutte révolutionnaire du peuple mexicain, et en particulier du PLM lui-même. Il faut souligner ici que les bases politiques du soutien recherché sont larges : pour les libertés démocratiques, contre le travail forcé, l'extermination et la déportation des Yaquis, pour la chute du dictateur. Ces bases politiques s'inscrivent dans le cadre politique fixé par le programme du PLM de 1906. Elles rendent possible une collaboration étroite avec des courants socialistes

⁸⁹ « nine hundred million dollars of American capital invested in Mexico! », *Ibid.*, p. 216.

⁹⁰ Ricardo Flores Magón, « MANIFIESTO : La Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano, a los miembros del partido, a los anarquistas de todo el mundo y a los trabajadores », *Regeneración*, núm 262, samedi 16 mars 1918.

étatsuniens qui ne partagent pas les convictions anarchistes d'une partie des dirigeants du PLM, notamment les frères Flores Magón, Librado Rivera, Práxedes Guerrero et quelques autres.

3. L'anarchisme au cœur des propagandes : les violences de Haymarket square

Le 4 mai 1886, un rassemblement pour la réduction du temps de travail et la journée de huit heures est organisé par les ouvriers des usines *Mc Cormick*, grand constructeur de matériel agricole, à Haymarket Square (Chicago). Au cours du rassemblement, et après les prises de parole de plusieurs dirigeants anarchistes, alors que les manifestants se dispersent, la police charge la foule. Une bombe explose et tue un policier⁹¹. Dans le mouvement de foule et les tirs qui s'ensuivent sept autres policiers sont tués⁹² et plusieurs manifestants sont tués et blessés⁹³. Huit anarchistes sont arrêtés et accusés de complot⁹⁴. Sept d'entre eux sont condamnés à mort pour avoir confectionné une bombe artisanale pour tuer des policiers et un à une peine de prison de 15 ans. Le gouverneur commue deux des condamnations à mort et un condamné se suicide avant l'exécution prévue⁹⁵.

Seuls trois des accusés sont présents lors du rassemblement du 4 mai et la procédure judiciaire est entachée d'illégalité. Aucune preuve n'est donnée de la culpabilité des détenus. Il s'agit clairement d'un procès politique au cours duquel les anarchistes sont présentés comme des bêtes dangereuses. La presse se déchaîne contre les anarchistes, stigmatisés comme intrinsèquement violents. Shelley Streeby rend compte d'une véritable bataille d'images sur la signification des violences de Haymarket et l'exécution des anarchistes. Les images de violence, de corps morts ou blessés de policiers ont été utilisées pour mobiliser des réactions et des affects hostiles aux anarchistes. Les journaux et magazines ont transformé l'emprisonnement, l'exécution et les funérailles des anarchistes en un spectacle. Si la mise en scène politique de la punition des anarchistes a bien pour but de « défendre l'ordre social et politique dominant », « les images, les récits sur la vie des anarchistes pendus, les discours du procès et les dernières paroles prononcées » qui ont été diffusés à une très large échelle, constituent « un champ de bataille de

⁹¹ Le policier s'appelle Mathias J Degan.

⁹² Dans le livre *Haymarket, récit des origines du 1^{er} mai*, Martin Cennevitz indique que la presse du lendemain révèle que sept policiers ont été tués, mais qu'« aucun décompte ne viendrait honorer la mémoire des ouvriers. » (p. 35).

⁹³ Le 3 mai, dans un précédent rassemblement la police avait chargé les ouvriers, tué deux d'entre eux et occasionné une dizaine de blessés. Le rassemblement du 4 mai était convoqué en réponse aux violences policières.

⁹⁴ Il s'agit d'August Spies, Samuel Fielden, Adolph Fischer, George Engel, Michael Schwab, Louis Lingg et Oscar Neebe, auxquels s'ajoute Albert Parsons qui se livre à la police.

⁹⁵ La « journée internationale des travailleurs » célébrée le 1^{er} mai tire son origine dans les combats du mouvement ouvrier pour la réduction du temps de travail et dans les événements de Haymarket à Chicago.

significations et de mémoires différentes »⁹⁶. En effet, les anarchistes et leurs alliés ont tenté d'inverser le « spectacle » et son sens politique et moral, en diffusant ces images, cette fois comme emblématiques de la violence et de l'injustice étatiques.

Selon Shelley Streeby, la dénonciation des abus de la dictature de Porfirio Díaz, et en particulier de l'emprisonnement de Ricardo Flores Magón et d'autres membres du PLM, s'insère dans l'héritage d'une mémoire alternative – les anarchistes ne sont pas des bêtes féroces mais des militants injustement condamnés à mort – activée notamment par Lucy Parsons, veuve d'un des condamnés et infatigable militante des *Industrial Workers of the World*⁹⁷. De même que les anarchistes de Haymarket ont été rendus responsables des violences survenues à Chicago en raison de leurs discours enflammés, Ricardo Flores Magón et ses camarades sont emprisonnés pour avoir envoyé par courrier des textes et des appels qui incitent à la violence et à la trahison, comme le *Manifiesto a los anarquistas y a los trabajadores de todo el mundo*.

En avril 1916, deux mois après une nouvelle arrestation des frères Flores Magón, un article paraît dans la page en anglais du journal *Regeneración*, signé *Industrial Worker* appelant à la solidarité avec les dirigeants du PLM dont « le seul crime est de montrer la connexion directe entre les dirigeants politiques des États-Unis et les pilliers du Mexique... parce que la lutte contre la tyrannie est une tâche de l'IWW »⁹⁸. Dans le même numéro d'avril 1916, William C. Owen, responsable de la page en anglais de *Regeneración*, signale que le journal anarchiste de Chicago *Alarm* annonce que Lucy Parsons envisage de « faire un tour sur la Côte Est pour réunir des fonds pour la défense de nos camarades, les frères Magón ».

By N°9 of "The Alarm" for April we see that comrade Lucy E. Parsons contemplates a tour of the East [...]. We need not say that our old and true comrade Lucy E. Parsons has our full confidence and any aid we may be able to offer.

[William C. Owen cite l'article de Lucy Parsons] To comrades: I am contemplating making a tour in April. My object in making this trip is [...] to raise money for the defense of our Comrades, the Magon brothers⁹⁹.

⁹⁶ « a political spectacle that served the dominant social, political and symbolic order », « the scenes, as well as the anarchists' life stories, speeches in court, and final words circulated in multiple cultural forms and languages » et « became a battleground of competing meanings and memories », Shelley Streeby, *op. cit.*, p. 44.

⁹⁷ Présentée parfois dans la presse et les écrits anti-anarchistes comme « noire » ou « mulâtre », Lucía González de Parsons est d'origine mexicaine et indienne. Il n'était bien sûr pas tout à fait innocent de chercher à la noircir.

⁹⁸ L'article rapporte qu'au cours de cette arrestation Enrique Flores Magón a été sévèrement battu.

⁹⁹ « Dans le N°9 de "The Alarm" d'avril, nous voyons que notre camarade Lucy E. Parsons envisage une tournée dans l'Est. [...] Il va sans dire que notre fidèle camarade Lucy E. Parsons a toute notre confiance et tout le soutien que nous pouvons lui offrir. [William C. Owen cite l'article de Lucy E. Parsons] à mes camarades : j'envisage de faire une tournée en avril. Mon objectif en faisant ce voyage est [...] de collecter des fonds pour la défense de nos camarades, les frères Magón. », William C. Owen, « Lucy Parsons to take tour », *Regeneración*, N°234, Los Angeles, Cal., 15 avril 1916.

Les journaux anarchistes *Alarm* et *Regeneración* sont connectés, tout comme le PLM et l'IWW, ou Lucy Parsons qui se mobilise en solidarité avec les frères Flores Magón.

Une lithographie – image n°3 –, qui ouvre le livre de Shelley Streeby (en page 3), représente Lucy Parsons porteuse d'un message destiné aux ouvriers des usines : « Ne faites pas grève. Restez au travail et prenez possession des machines de travail. Si quelqu'un doit souffrir de la faim, que ce soient les patrons ! »

Le numéro de *Regeneración* d'avril 1916 est largement consacré à expliquer, en substance, qu'à l'internationalisation de la répression et à la collaboration des polices étatsunienne et mexicaine doit répondre une connexion entre les mouvements radicaux au nord et au sud de la frontière pour la liberté d'expression et de la presse. Les appels à établir des connexions entre les radicaux incluent des éléments visuels comme des photographies, des bandes dessinées politiques qui permettent de communiquer des messages au travers des frontières nationales et des frontières de langue.

Hoy se persigue a *Regeneración*; después se perseguirá a otras publicaciones radicales, aun a las más partidarias de la paz, siempre que con sus doctrinas tiendan a despertar la conciencia de clase entre las filas de los trabajadores.

Los periódicos socialistas, IWW, anarquistas y unionistas aun del tipo más conservador, tienen la espada de Damocles sobre ellos. Si el proceso de *Regeneración* se pierde, un precedente legal quedara sentado para acabar con toda la prensa obrera y libre-pensadora.

[...] En este caso todos debemos estar unidos, fijándonos que no se trata de defender a los compañeros Magón sino de salirle al frente al enemigo que trata de arrebatarlos a los proletarios, el único medio que tenemos para lograr nuestra emancipación : la libertad del pensamiento.

[...] Urge reunir fondos para la defensa de nuestros compañeros. A ayudar todos.¹⁰⁰

Barbarous Mexico et Haymarket, ou plutôt l'activation, sur la longue durée, d'une mémoire de Haymarket en tant que violence et injustice étatiques, contribuent à la création d'une constellation internationale, et internationaliste, en soutien à la révolution mexicaine. Christina Heatherton estime que l'internationalisme (*global radicalism*) forgé à l'ère de la révolution mexicaine a été un véritable défi à l'hégémonie étatsunienne naissante, à la fin du XIX^e et au

¹⁰⁰ « Aujourd'hui, *Regeneración* est persécutée ; plus tard, d'autres publications radicales, même les plus favorables à la paix, seront persécutées, tant que leurs doctrines tendront à éveiller la conscience de classe dans les rangs des travailleurs.

Les journaux socialistes, IWW, anarchistes et syndicalistes, même les plus conservateurs, ont une épée de Damoclès au-dessus d'eux. Si le procès de *Regeneración* est perdu, un précédent juridique sera créé pour anéantir l'ensemble de la presse ouvrière et de libre pensée.

[...] Dans ce cas, nous devons tous être unis et comprendre qu'il ne s'agit pas de défendre les camarades Magón, mais de s'opposer à l'ennemi qui tente de nous enlever, à nous prolétaires, le seul moyen dont nous disposons pour parvenir à notre émancipation : la liberté de pensée.

[...] Il est urgent de collecter des fonds pour la défense de nos camarades. Aidons, tous. »

Celsio Marquina, « La libertad del pensamiento », *Regeneración*, Num 232, Los Angeles, 1^{er} avril 1916.

début du XX^e siècle¹⁰¹. Les gains les plus importants de l'impérialisme ascendant se sont réalisés au Mexique et c'est largement de là que les États-Unis ont conquis leur place d'impérialisme dominant. En retour, la révolution mexicaine a contribué à produire une résistance et un réseau internationalistes, à un moment où les frontières politiques des organisations du mouvement ouvrier international ne sont pas encore complètement définies ni cristallisées¹⁰². À un moment où tout paraît encore possible, en 1910-1911, lors de la chute de Porfirio Díaz, et où les magonistes croient pouvoir écrire que :

Esta lucha formidable de las dos clases en México es el primer acto de la gran tragedia universal que bien pronto tendrá por escenario la superficie toda del planeta y cuyo acto final será el triunfo de la fórmula generosa Libertad, Igualdad, Fraternidad que las revoluciones políticas de la burguesía no han podido cristalizarla en hechos, porque no se han atrevido a hacer pedazos la espina dorsal de la tiranía: capitalismo y autoritarismo.¹⁰³

Il ne s'agit pas pour eux de mettre Madero à la place de Díaz ou même Flores Magón lui-même, mais bien de transformer radicalement la société mexicaine, et cela ne constitue qu'un point de départ dans une marche (inexorable ?) vers la révolution mondiale. L'internationalisme est au cœur de la pensée et de la pratique des magonistes.

Si *Barbarous Mexico* est, d'une certaine manière, emblématique de la collaboration entre le PLM et les socialistes étatsuniens, Haymarket renvoie à la tradition anarchiste étatsunienne, qu'elle s'incarne dans des organisations syndicales radicales (*IWW*, *Western Federation of Miners*), dans des journaux (*Alarm*, *The Blast*, *The Rebel*, *Industrial Worker*, *Mother Earth*, ...) des personnalités (William C. Owen, Emma Goldman, Voltairine de Cleyre, ...) ou des groupes politiques anarchistes.

Christina Heatherton attire notre attention sur le fait « qu'aucune entreprise n'a plus bénéficié du sisal du Yucatán que la société *Mc Cormick* qui vendait des machines agricoles qui récoltaient le grain et l'attachaient en gerbes en utilisant pour les relier des cordes en sisal. »¹⁰⁴. Les machines agricoles vendues par *Mc Cormick* permettent l'explosion de l'agriculture

¹⁰¹ Christina Heatherton, *Arise ! Global radicalism in the era of the Mexican revolution*, University of California Press, 2022.

¹⁰² La révolution russe de 1917 déplacera par la suite le centre de gravité de l'internationalisme et contribuera à (re)définir les frontières des différents courants du mouvement ouvrier international.

¹⁰³ « Cette formidable lutte des deux classes au Mexique est le premier acte de la grande tragédie universelle qui se déroulera bientôt sur toute la surface de la planète et dont l'acte final sera le triomphe de la généreuse formule Liberté, Égalité, Fraternité, que les révolutions politiques de la bourgeoisie n'ont pas pu cristalliser dans les faits, parce qu'elles n'ont pas osé briser la colonne vertébrale de la tyrannie : le capitalisme et l'autoritarisme. » Ricardo Flores Magón, Librado Rivera, Anselmo L Figueroa, Enrique Flores Magón, *Manifiesto a todos los trabajadores del mundo*, avril 1911.

¹⁰⁴ « No other company benefitted from Yucatecan henequen more than the Chicago-based McCormick Harvesting Machine Company. McCormick sold agricultural machines that harvested grain and bound it into sheaves using henequen binder twine. », Christina Heatherton, *op. cit.*, p. 4.

industrielle, elle-même concomitante de l'expropriation de terres indigènes aux États-Unis.¹⁰⁵ C'est la même entreprise *Mc Cormick* qui fait tirer sur la foule d'ouvriers en lutte pour la réduction du temps de travail le 3 mai 1886, à Haymarket. Enfin, il n'est pas complètement absurde de penser que les cordes qui ont servi à la pendaison des « Martyrs de Haymarket » ont été fabriquées à partir du sisal récolté dans les plantations du Yucatán. *Barbarous Mexico* et Haymarket sont ainsi, à plusieurs titres, reliés dans l'histoire et l'économie du Mexique et des États-Unis.

Shelley Streeby utilise l'expression « *Global Haymarket* » pour rendre compte de la diffusion au-delà des frontières de la mémoire du procès, de « la farce », pour reprendre le terme utilisé par Lucy Parsons, et de l'injuste exécution des anarchistes en 1887. *Barbarous Mexico*, parce qu'il ranime la mémoire et les convulsions de la lutte contre l'esclavage aux États-Unis et de la guerre de sécession, et souligne les responsabilités du gouvernement des États-Unis dans la perpétuation de ce système au Mexique, contribue à établir la dimension internationale du combat des révolutionnaires mexicains, et des magonistes en premier lieu.

L'ouvrage de John Kenneth Turner, *Barbarous Mexico*, est la clé de voûte d'un enthousiasme en faveur de la révolution mexicaine aux États-Unis. Il est un témoignage direct, sous la plume d'un auteur étatsunien, de la solidarité transfrontalière.

¹⁰⁵ Le *Dawes Act*, promulgué en 1887, bouleverse le régime de propriété collective de la terre dans les communautés indigènes et introduit un régime de propriété individuelle.

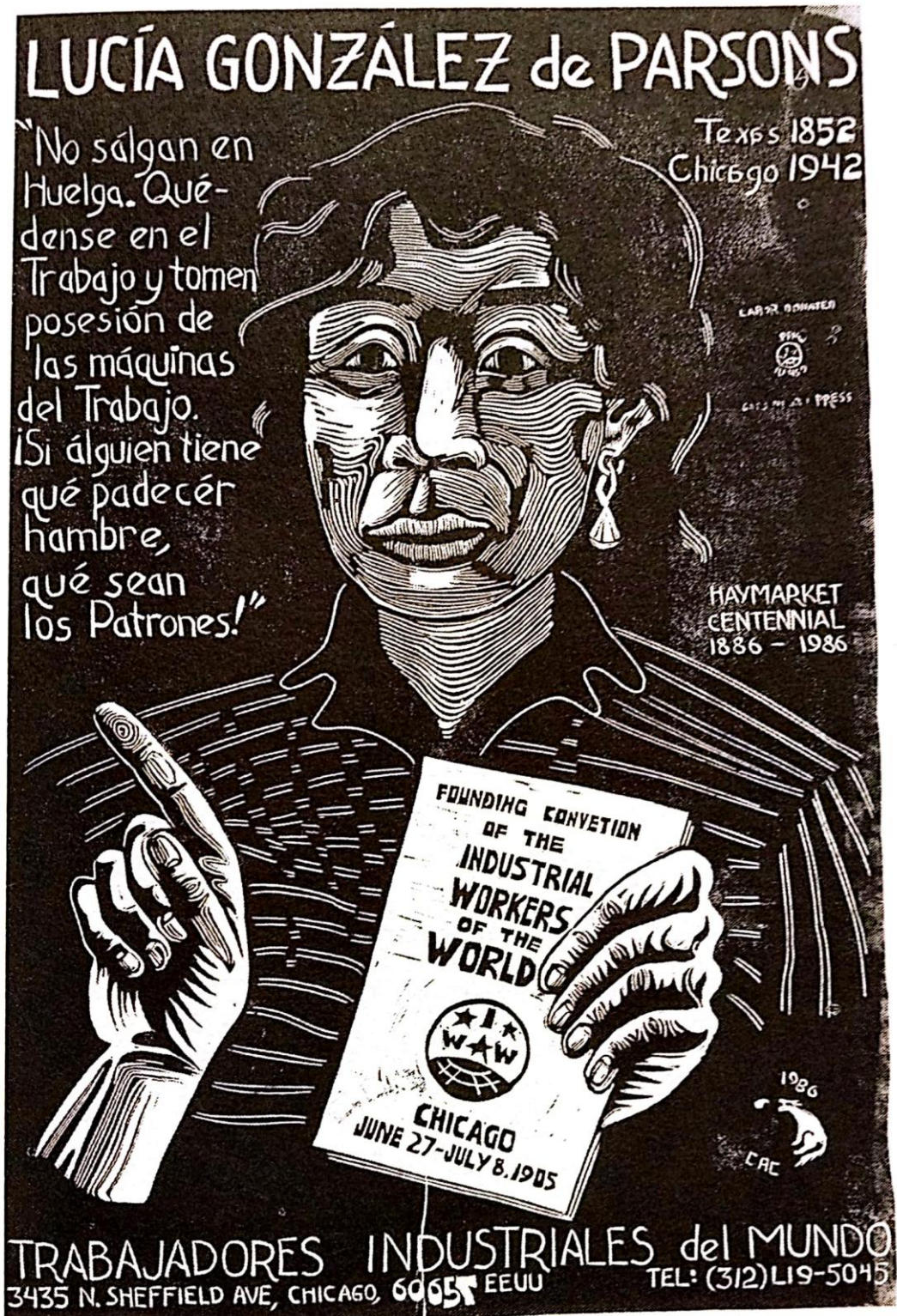


FIGURE 1 Carlos Cortez, *Lucía González de Parsons*, 1986, linocut, N.N., 34" x 23 1/8" (paper size), National Museum of Mexican Art Permanent Collection, 1990.28, gift of the artist. Photo by Michael Tropea.

Chapitre 2 – Lutter ensemble : peuples indigènes et Parti libéral mexicain

Si notre précédent chapitre a mis en évidence le fait que le PLM était sensible aux oppressions subies par le peuple yaqui, le livre de John Kenneth Turner témoignait davantage d'une volonté d'alliance entre le PLM et le Parti socialiste étatsunien qu'avec les Yaquis. Le livre avait vocation à susciter l'intérêt de l'opinion publique étatsunienne et à rallier un front large de soutiens à la "cause" mexicaine aux États-Unis, mais on ne peut pas vraiment dire qu'il se soit agi d'un projet politique commun aux Yaquis et au groupe de Ricardo Flores Magón. Nous voudrions ici développer quelques aspects de l'alliance entre les magonistes et certains peuples indigènes, observer dans quelle mesure cette alliance a pu porter ses fruits pour les uns ou pour les autres et mesurer le poids qu'elle a eu dans le cadre de l'internationalisme politique du PLM.

Le PLM a compté dans ses rangs des militants et des dirigeants indigènes. Les indigènes, en plus de renforcer la force militante et militaire du parti, ont influencé grandement le PLM et contribué à faire évoluer son idéologie révolutionnaire. De leur côté, les Yaquis et Mayos, des peuples indiens du nord du Mexique, ont cherché à nouer des alliances avec des ennemis de Porfirio Díaz, qui, comme nous le verrons, les persécutait depuis plusieurs décennies. L'alliance et les influences réciproques entre le PLM et les Yaquis et Mayos présentent un intérêt majeur pour notre étude sur l'internationalisme du PLM. En effet, le PLM reconnaissait la pluralité des peuples mexicains et la légitimité des peuples originaires à disposer librement de leur territoire. Autrement dit, Ricardo Flores Magón et ses camarades discernaient et approuvaient une forme de plurinationalisme à l'intérieur même du Mexique. Les Yaquis et les Mayos, dont les régions coïncident pour partie avec la zone des *Borderlands*, se sont retrouvés à la fois au milieu et exclus des projets d'états-nations des États-Unis et du Mexique indépendants.

Il convient de commencer par un bref historique sur les peuples yaquis et mayos.

1. Les Yaquis et les Mayos avant le Porfiriat

Les Yaquis et les Mayos sont des peuples indigènes qui vivent principalement dans l'actuel État mexicain de Sonora et, plus minoritairement, au Sinaloa, au sud, ou en Arizona (États-Unis), au nord. En langue yaqui, les Yaquis sont les *yoeme* et les Mayos les *yoreme*, ce qui indique une forte proximité entre ces deux peuples : voisins géographiquement, contemporains l'un de l'autre et dont l'histoire est largement commune. À l'origine, ils sont installés sur des terres qui

bordent le río Yaqui et le río Mayo, deux fleuves du Sonora. Ces territoires faisaient partie de la super-aire précolombienne culturelle et géographique que les anthropologues et ethnologues appellent Aridoamérique, plus pour la distinguer de la Mésoamérique qu'en raison d'une réelle unité culturelle¹⁰⁶. L'Aridoamérique est, comme on peut le supposer, en général caractérisée par de grandes étendues désertiques, aux conditions climatiques extrêmes, mais les terres yaquis sont, elles, très fertiles. L'excellente irrigation du *Valle del Yaqui* (vallée du Yaqui) grâce au cours du río Yaqui y permet l'agriculture¹⁰⁷. Le nord-ouest du Mexique contient des vallées agricoles, comme celle du Yaqui, des forêts, des chaînes de montagnes (la Sierra Madre Occidental entre autres) et un littoral situé au niveau du Golfe de Californie. Cet espace a ainsi abrité plus de cent peuples indigènes différents, malgré les vastes déserts¹⁰⁸. Il s'agit en effet d'un espace d'une riche diversité culturelle où cohabitaient, avant la conquête, de multiples sociétés indigènes (*yaqui, mayo, pápago, seri, guarijío, pima, tarahumara, cucapá, paipai, kumiai*, etc.) et des migrants venus du centre-sud du pays (*mixtecos, mixes, nahuas, zapotecos*), soit des peuples traditionnels et des populations implantées plus tardivement. Les configurations sociales sont mouvantes dans cette région, en raison d'une part des processus de migration de ces populations mésoaméricaines venues du sud et, d'autre part, du caractère de vie largement nomade des peuples traditionnels.

Les Yaquis sont toutefois semi-sédentaires, dans la mesure où ils vivent une partie de l'année en groupes, dans des *rancherías* établies aux abords du río Yaqui et subsistent davantage grâce aux récoltes agraires (maïs, *frijoles*, courges) qu'à la chasse ou à la cueillette¹⁰⁹. Nous ne souhaitons pas ici rendre compte dans les détails du mode de vie des Yaquis avant la conquête, ni de leurs mythes, traditions ou croyances, mais signaler la situation privilégiée du *Valle del Yaqui* qui offre un très fort potentiel agricole inédit pour un territoire majoritairement désertique. La fertilité a attiré la convoitise de Porfirio Díaz et des capitaux étrangers dans les dernières décennies du XIX^e siècle. De plus, le mode précolonial d'exploitation de la terre par

¹⁰⁶ L'Aridoamérique s'étend sur l'ensemble du nord du Mexique et une grande partie du sud des États-Unis, tandis que la Mésoamérique recouvre le centre et le sud du Mexique ainsi qu'une partie de l'Amérique centrale. Les civilisations de Mésoamérique ont beaucoup plus été l'objet d'études (paléontologiques, anthropologiques, historiques) que celles d'Aridoamérique et les chercheurs considèrent que les civilisations mésoaméricaines partagent un certain nombre de caractéristiques ethniques, culturelles et linguistiques, là où l'Aridoamérique semble être davantage un amalgame de civilisations méconnues.

¹⁰⁷ Le *Valle del Yaqui* se situe dans le sud de l'actuel État de Sonora.

¹⁰⁸ José Luis Moctezuma Zamarrón et Alejandro Aguilar Zeleny (coord.), *Los pueblos indígenas del Noroeste – Atlas etnográfico*, INAH, Mexico, 2013.

¹⁰⁹ L'anthropologue Edward H. Spicer nomme « *rancherías* » les peuplements ou villages établis par les Yaquis dont l'organisation sociale interne conférait une autonomie politique (*rancherías* autogouvernées) et économique (le commerce s'articulait d'une *ranchería* à l'autre).

Edward Spicer, *Los yaquis: historia de una cultura*, UNAM, Mexico, 1994.

les Yaquis, et vraisemblablement d'autres communautés indigènes du Mexique, a grandement influencé les conceptions de la révolution de Ricardo Flores Magón et alimenté son discours anarchiste et anticapitaliste. L'historienne et spécialiste de la nation yaqui Evelyn Hu-DeHart décrit l'agriculture yaqui avant l'arrivée des Espagnols en ces termes :

La mayoría de los yaquis eran agricultores que sembraban maíz – como cultivo principal –, frijoles, calabaza, guajes, tabaco, algodón y otras semillas y levantaban dos y hasta tres cosechas al año. [...] Con un posible rendimiento tan alto como de 100 a 1 (100 granos por 1 sembrado), todo parece indicar que en la mayoría de los años los yaquis vivieron en la bonanza. La tenencia de la tierra era comunal, mientras que el usufructo tenía una base familiar, donde cada familia formaba una unidad económica autosuficiente¹¹⁰.

D'après Evelyn Hu-DeHart, la « possession de la terre était communale » et les terres étaient cultivées collectivement, sur la base de liens familiaux.

L'abondance des ressources naturelles que décrit Evelyn Hu-DeHart (la « *bonanza* »), dont les Yaquis bénéficiaient avant la conquête, est une donnée qui se maintient bien au-delà de l'époque coloniale et se retrouve au cœur d'une longue série de conflits terriens qui opposent l'État mexicain indépendant aux Yaquis. Les Yaquis voient leurs terres leur être confisquées à maintes reprises et sont victimes également d'une limitation à l'accès au fleuve, rendant impraticables les terres restantes. Les dépossessions s'exacerbent nettement pendant le Porfiriato et les Yaquis, qui luttent déjà depuis plusieurs générations contre l'expropriation de leurs terres, se soulèvent avant et pendant la révolution.

Les rébellions yaquis pour la restitution de leurs terres dans le *Valle del Yaqui* vont converger pour partie avec la révolution magoniste qui réussit à s'implanter dans le Sonora. Flores Magón et ses camarades sont sensibles au communalisme indigène et à cette vision du monde qui fait écho à leurs propres évolutions vers le socialisme, l'anarchisme ou l'anarcho-communisme.

Si les Yaquis et les Mayos luttent, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, contre la spoliation de leurs terres, c'est parce qu'ils avaient réussi à maintenir jusqu'alors une certaine autonomie vis-à-vis du pouvoir central, fruit notamment d'une histoire coloniale singulière. Le nord du Mexique est conquis en effet bien plus tardivement et difficilement que le centre ou le sud.

¹¹⁰ « La plupart des Yaquis étaient des agriculteurs qui cultivaient principalement du maïs, mais aussi des *frijoles*, des courges, des *guajes*, du tabac, du coton et d'autres graines, et récoltaient deux à trois fois par an. [...] Avec un rendement pouvant atteindre 100 pour 1 (100 grains pour 1 semé), tout semble indiquer que la plupart des années les Yaquis vivaient dans l'abondance. La propriété de la terre était communale, tandis que l'usufruit était familial, chaque famille formant une unité économique autosuffisante. »

Evelyn Hu-DeHart, « Adaptación y resistencia en el Yaquimi: los yaquis durante la colonia », dans *Historia de los pueblos indígenas de México*, CIESAS, Mexico, 1995, p. 18.

Dans le cadre de notre étude sur l'internationalisme militant du PLM et sur la façon dont il s'est matérialisé par un soutien aux luttes yaquis et mayos, contre les empiétements du capitalisme de Díaz dans l'État de Sonora, il est nécessaire de revenir sur l'histoire coloniale pour mieux appréhender les liens qui unissent le peuple yaqui comme « nation » et comment celle-ci se retrouve à la marge de la « nation mexicaine » qui naît de la guerre d'Indépendance.

L'historien Michel Antochiw explique que les Espagnols du XVI^e siècle ont paradoxalement vaincu puis colonisé plus rapidement les civilisations qui étaient hégémoniques dans le monde préhispanique, les empires inca et mexica par exemple, que les peuples qui étaient dominés¹¹¹. La conquête des « forteresses bien connues qu'étaient les grandes cultures de Mésoméridique », « en apparence les plus solides et les mieux structuré[e]s, s'avéra cependant plus facile que celle des peuples qualifiés de “barbares” ou de “sauvages” », ceux du nord du Mexique en particulier¹¹². En effet, le fait que les sociétés indigènes les plus puissantes reposaient sur un système plus sophistiqué et une organisation sociale stratifiée et hiérarchisée a, d'une certaine façon, accéléré la conquête. Il a été plus facile pour les colons d'assujettir ces populations parce qu'ils ont pu faire table rase de la culture précoloniale ou bien, à l'inverse, reprendre à leur compte les anciennes structures « en imposant à leur tête des représentants du groupe des vainqueurs », ce qui n'était pas possible dans le cas des tribus nomades dont l'organisation sociétale était plus horizontale et la culture moins matérielle. Michel Antochiw ajoute que les Indiens du bas de l'échelle sociale sont passés d'un type d'asservissement à un autre sans changer réellement de mode de vie : « [l'Indien] payait son tribut habituel, parlait toujours sa propre langue, [...] et adorait le nouveau dieu qui, dans bien des cas, n'était finalement qu'une simple adaptation ou transposition des anciennes divinités païennes.¹¹³ »

¹¹¹ Prologue de Michel Antochiw dans Cécile Gouy-Gilbert, *Une résistance indienne : les Yaquis du Sonora*, Fédérop, Lyon, 1983, p. 9.

¹¹² *Ibid.*, p. 9.

¹¹³ *Ibid.*, p. 10.

Dans *La vision des vaincus*, Nathan Wachtel conteste toutefois ce propos, pour ce qui concerne l'actuel Pérou. Il explique que le tribut que les indigènes payaient à l'Empereur inca impliquait une forme de réciprocité qui s'est perdue avec l'arrivée des Espagnols. Les paysans devaient un tribut à l'Inca, fils du Soleil, qui en retour leur offrait une protection divine, entretenait les paysans vieux ou malades et, en temps de famine, redistribuait aux communautés les réserves de ses greniers. Les indigènes s'acquittaient du tribut soit par le travail collectif sur les terres de l'Inca, soit par la *mita* – un système de prestations de travail dans le cadre de travaux d'intérêt général (constructions de routes, ponts, temples...) ou soit par la fabrication de tissus et vêtements, filés ou tissés par les indigènes avec une matière première fournie par l'Inca. Lorsque les Espagnols s'approprient des terres et de l'eau, les Indiens, dépossédés, doivent se contenter des terres les moins fertiles. Les Indiens cultivaient les terres de l'Inca en échange du droit à cultiver leurs terres. Cette réciprocité, même fictive, n'existe plus. Les Indiens doivent des vêtements en coton à l'*encomendero* sans que le coton leur soit fourni. La réciprocité n'existe plus et le tribut est perçu comme injuste. Le sens du tribut est bouleversé par la disparition des notions de réciprocité et de redistribution, sur lesquelles il reposait dans la société inca. Nathan Wachtel, *La vision des vaincus – Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole (1530-1570)*, Gallimard, Paris, 1971.

En revanche, les Espagnols ont rencontré plus de difficultés dans le nord-ouest du Mexique, où les conditions climatiques faisaient obstacle à leur installation permanente et où le caractère nomade des tribus indigènes compliquait l'affrontement militaire, celles-ci sachant se replier dans les régions montagneuses et s'organiser sous forme de groupes armés plus réduits. En 1533, Diego de Guzmán arrive dans la vallée du Yaqui, dans le cadre d'une expédition militaire mandatée par le gouverneur de Nouvelle-Galice. Il déclare que la vallée devient propriété de la Couronne espagnole, rebaptise le fleuve Yaqui par le nom de *rio San Francisco*, mais est rapidement repoussé¹¹⁴.

L'auteur Paco Ignacio Taibo II décrit le premier contact entre les Espagnols et les Yaquis ainsi : « Guzmán ordonna de tirer au canon et de mobiliser la cavalerie. Les Yaquis se dispersèrent en résistant et tendirent peu à peu des embuscades, arrêtant les Espagnols qui durent retourner en Nouvelle-Espagne.¹¹⁵ » Selon Evelyn Hu-DeHart, les Yaquis « prennent l'initiative » lors des contacts avec les Espagnols et agissent selon leurs intérêts ; ils ne sont nullement dominés. Ils chassent en effet l'expédition de Diego de Guzmán, comprenant qu'il s'agit d'un trafiquant d'esclaves, et accueillent avec plus de bienveillance la seconde expédition (menée par Francisco de Ibarra en 1565), pensant créer une conjoncture favorable pour eux étant donné qu'ils sont, à ce moment-là en guerre contre les Mayos. De manière générale, les Indiens du nord-ouest du Mexique sont restés pendant longtemps invaincus militairement et si leurs territoires font en théorie partie du vice-royaume de la Nouvelle-Espagne, en pratique ils préservent une part importante d'autonomie.

Un autre aspect, dérivé du premier, qui différencie le nord-ouest du Mexique, à l'époque coloniale, du reste du pays est que la diffusion du christianisme y a eu lieu avant la conquête militaire. Devant l'échec des Espagnols à soumettre les territoires situés au nord de la Nouvelle-Galice, le roi d'Espagne autorise, en 1587, l'ordre catholique des jésuites à investir ces territoires et à y implanter des « missions »¹¹⁶. Il s'agissait pour la Couronne, à défaut d'asseoir

114 La Nouvelle-Galice est une subdivision de la Nouvelle-Espagne qui correspond aux états actuels de Aguascalientes, Colima, Jalisco, Nayarit et Zacatecas, soit une vaste région sur la côte pacifique, au sud des territoires mayos et yaquis (actuels Sinaloa et Sonora). Evelyn Hu-DeHart rapporte que l'expédition avait pour objectif d'atteindre le point le plus au nord possible en longeant le Pacifique mais a été freinée et stoppée par la résistance des Yaquis. Le nom de *rio San Francisco* choisi par le capitaine de l'expédition ne va pas perdurer.

115 « Guzmán ordenó que se diparara el cañón y se movilizara la caballería. Los yaquis se dispersaron resistiendo y fueron lentamente en emboscadas deteniendo a los españoles que se tuvieron que regresar a Nueva España. », Paco Ignacio Taibo II, *Yaquis – Historia de una guerra popular y de un genocidio en México*, Editorial Planeta Mexicana, Mexico, 2013, p. 19.

116 La *misión* était un lieu, à l'architecture religieuse, dans lequel les jésuites rassemblaient des indigènes de différentes ethnies pour les convertir au catholicisme. Chaque *misión* disposait de bétail, de terres cultivables et d'ateliers d'artisanat. La *misión* était dirigée par un *misionero* (missionnaire), un moine ou prêtre formé à la philosophie de l'Église et au travail d'évangélisation, qui parlait en général la langue indigène de la région. Il était

son pouvoir de manière directe, d'employer les jésuites, qui venaient de la Saxe, du Saint-Empire romain germanique ou de Prusse, comme « instrument de l'État colonial pour pacifier et civiliser la frontière »¹¹⁷. Les missionnaires jésuites cherchaient à évangéliser les différents peuples indigènes du nord du Mexique, fleuve par fleuve. En 1606 le río Mayo et le río Yaqui sont les derniers fleuves qu'ils restent à conquérir et en 1617 le jésuite Pérez de Rivas s'installe dans le *Valle del Yaqui*¹¹⁸.

La présence des jésuites pendant un siècle et demi dans le nord-ouest du Mexique a placé l'histoire des peuples indigènes de ces territoires – les Yaquis et Mayos notamment – sur une trajectoire différente de celle des indigènes de l'aire mésoaméricaine qui vivaient désormais sous les institutions coloniales espagnoles. Les Yaquis et les Mayos n'ont par exemple jamais connu les modèles de l'*encomienda* ou du *pueblo de indios* et ont ainsi toujours bénéficié d'une liberté et d'un contrôle plus grands sur leurs terres agricoles¹¹⁹. S'intéresser à l'histoire commune aux peuples yaqui et mayo et aux missionnaires jésuites participe à mettre en évidence la singularité de la situation de ces peuples à la période du Porfiriato et du déclenchement de la révolution mexicaine. En outre, nous verrons que la diffusion de certaines idées jésuites, le discours millénariste notamment, ont pu jouer un rôle dans l'apparition de mouvements de rébellion dans le Sonora au XIX^e siècle¹²⁰. Les Yaquis étaient impliqués au premier plan dans ces mouvements, contre la politique porfiriste, et certains instigateurs des révoltes rejoignent par la suite le PLM. Au moment de ces rébellions, les jésuites ont déjà quitté les territoires latino-américains depuis plus de cent ans, rappelés par le roi d'Espagne. S'il n'y a bien sûr pas de filiation directe entre les missions jésuites et les révoltes yaquis pendant le Porfiriato, l'univers idéologique des insurgés du Sonora est fortement imprégné d'idées religieuses et d'une certaine vision du monde, fruit d'un syncrétisme entre catholicisme et cosmogonies indiennes.

à la tête d'un groupe de soldats jésuites, de domestiques, d'esclaves et d'indigènes qui acceptaient de vivre et travailler dans la *misión*. La présence des indigènes au sein de la *misión* et leur conversion au catholicisme étaient en théorie volontaires ; les jésuites prêchaient la non-violence et interdisaient, en principe, de tuer ou de déclencher la guerre.

¹¹⁷ « instrumento del Estado colonial para pacificar y civilizar la frontera », Evelyn Hu-DeHart, « Adaptación y resistencia en el Yaquimi: los yaquis durante la colonia », dans *Historia de los pueblos indígenas de México*, CIESAS, Mexico, 1995, p. 29.

¹¹⁸ Les franciscains avaient accompagné les premières expéditions puis les jésuites leur ont succédé.

¹¹⁹ Les titres de propriété que la Couronne espagnole attribuait à certains paysans indigènes dans le cadre des *pueblos de indios* préservait certaines parcelles communales mais ne permettait pas le même niveau d'autonomie que connaissaient les Yaquis. Dans les *encomiendas*, les indigènes n'étaient pas propriétaires et étaient astreints aux travaux forcés.

¹²⁰ Nous reviendrons par la suite sur la notion de millénarisme et la caractérisation de ces mouvements de protestation.

Les missions jésuites ont été présentes dans le *Valle del Yaqui* de 1617 à 1767.

Les jésuites arrivent à la Nouvelle-Espagne dans le cadre d'un accord avec le roi d'Espagne qui voit dans le système de *reducciones* une opportunité pour « pacifier » le nord du territoire. Evelyn Hu-DeHart explique que le projet jésuite dépasse cependant progressivement la « stratégie originale » de la monarchie espagnole : « Au lieu d'utiliser les termes traditionnels de pacification, réduction ou congrégation pour décrire leur projet, ils [les jésuites] proposaient un autre type d'institution évangélique, et parlaient d'établir des “missions permanentes parmi les infidèles”.¹²¹ » « Incrustée dans la notion de présence permanente se trouvait la philosophie paternaliste pour laquelle les jésuites sont devenus célèbres ; ils ne se contenteraient pas de définir et de guider la spiritualité, mais aussi de satisfaire les besoins sociaux, politiques et matériels de cette espèce d'enfants qui se trouvaient sous leur garde pour une durée indéterminée.¹²² » L'affranchissement des jésuites de la monarchie espagnole se matérialise avec le système de missions qui leur permet de ne pas se limiter à la direction de la sphère religieuse mais de régir eux-mêmes les autres domaines de la société :

La consolidación del poder jesuita y, por lo tanto, la idea de la misión como Estado teocrático, era la forma en que reorganizaron la producción en los pueblos de la misión y controlaron la disposición de los excedentes. La meta de la misión era alcanzar la autosuficiencia económica y lograr la estabilidad, eliminando totalmente la necesidad de cazar y recolectar, así como lograr un nivel sustancial de producción de excedentes. Así, los jesuitas apoyaron el nuevo sistema económico en una utilización más racional de la tierra, el agua y el trabajo disponibles en este rico y bien irrigado valle¹²³.

Les jésuites, bras armé du pape, ne dépendaient pas autant des Espagnols que les autres ordres religieux. Les missions jésuites dans la vallée du Yaqui – *Ocho Pueblos* – se sont tenues à l'écart des autres institutions coloniales. Evelyn Hu-DeHart signale qu'il y a eu relativement peu de conflits entre les jésuites et les Yaquis et que les missions sont parvenues à atteindre une meilleure stabilité dans la région que les institutions espagnoles, arrivées en outre plus tardivement : « Jusqu'à la fin du XVII^e siècle, les missions jésuites furent les seules institutions

¹²¹ « estrategia original », « En lugar de utilizar los términos tradicionales de pacificación, reducción o congregación para describir su proyecto, planteaban otro tipo de institución evangélica, hablaban de establecer “misiones permanentes entre los infieles », Evelyn Hu-DeHart, *op. cit.*, p. 29.

¹²² « Incrustada en la noción de la presencia permanente se hallaba la filosofía paternalista por la cual se volvieron célebres los jesuitas; ellos no sólo definirían y guiarían lo espiritual, sino también las necesidades sociales, políticas y materiales de esa especie de hijos que se encontraban bajo su custodia por un periodo indefinido. », *Ibid.*, p. 29.

¹²³ « La consolidation du pouvoir jésuite et, avec elle, l'idée de la mission en tant qu'État théocratique, était la manière dont ils ont réorganisé la production dans les villages de la mission et contrôlé la disposition des excédents. L'objectif de la mission était d'atteindre l'autosuffisance économique et de parvenir à une stabilité en éliminant totalement le besoin de chasser et de cueillir, ainsi qu'en atteignant un niveau significatif de production d'excédents. Ainsi, les jésuites ont fait reposer le nouveau système économique sur un usage plus rationnel de la terre, de l'eau et de la main-d'œuvre disponibles dans cette vallée riche et bien irriguée », *Ibid.*, p. 37.

stables et permanentes, contrairement à celles établies par les Espagnols : *presidios*, *reales de minas* et *pueblos administrativos* qui avaient une existence incertaine et éphémère.¹²⁴ »

Elle explique que : « Chaque mission avoisinait une nation indigène, les plus étendues, comme la nation yaqui, requéraient les services de plusieurs jésuites, tandis que les plus petites pouvaient être efficacement prises en charge par un ou deux missionnaires.¹²⁵ » À partir de 1623, selon des sources jésuites citées par Hu-DeHart, tous les Yaquis ont été baptisés. Les *rancherías* yaquis qui étaient disséminées tout au long du río Yaqui à l'époque précoloniale sont regroupées par les jésuites en huit *pueblos de misiones*¹²⁶.

Il faut dire ici un mot de l'idéologie jésuite. Les jésuites voulaient créer une société religieuse utopique qui n'aurait pas été corrompue par le péché. Ils critiquaient les conquérants espagnols qu'ils considéraient prompts à la corruption et au péché, cédant à la fièvre de l'or et multipliant par exemple l'accaparement de biens fonciers et économiques, les festivités, les jeux de hasard et les relations extraconjugales. Ils voyaient en revanche, chez les Indiens, des acteurs potentiels de la société utopique à laquelle ils aspiraient. En effet, les peuples du nord du Mexique leur semblaient être intrinsèquement aptes à mener une vie humble, faite de piété, de pauvreté et de modération comme le prêchait l'Église catholique. Les peuples nomades du nord du Mexique vivaient pour beaucoup de la chasse et de la cueillette – hormis les Yaquis qui étaient agriculteurs – soit du strict nécessaire pour subsister et produisaient peu de culture matérielle – contrairement aux civilisations mésoaméricaines qui construisaient des pyramides par exemple – et correspondaient ainsi, selon les jésuites, à la notion paternaliste de « bons sauvages »¹²⁷.

À travers le système des missions, les jésuites essayaient de rendre l'approche avec les populations du nord non violente. Ils leur offraient des animaux, de la nourriture, des soins médicaux, se proposaient de servir de médiateurs dans les conflits entre différentes tribus, afin qu'ils acceptent de se convertir au catholicisme¹²⁸.

¹²⁴ « Hasta fines del siglo XVII las misiones jesuitas fueron las únicas instituciones estables y permanentes, contrariamente a lo que sucedía con las que fueron establecidas por los españoles: presidios, reales de minas y pueblos administrativos, que tenían una vida incierta y efímera. », *Ibid.*, p. 41.

Les *presidios* étaient des forteresses militaires employées dans le nord du Mexique.

¹²⁵ « Cada misión colindaba con una nación indígena, las más extensas, como la yaqui, requerían de los servicios de varios jesuitas, mientras que las pequeñas podían ser atendidas eficazmente por uno o dos misioneros. », Evelyn Hu-DeHart, *op. cit.*, p. 30.

¹²⁶ Le terme « *Ocho Pueblos* » qui fait allusion aux huit *misiones* ou *pueblos de misiones* jésuites devient, jusqu'aujourd'hui, un synonyme de nation yaqui. Les jésuites contribuent à consolider le sentiment de faire partie d'une nation (yaqui, mayo ou autre) en rassemblant dans les *pueblos de misiones* des Indiens d'une seule ethnie.

¹²⁷ Le « bon sauvage » est un concept que Rousseau reprend des sources coloniales, jésuites entre autres.

¹²⁸ Le terme de « *reducciones* » est utilisé pour désigner le fait que les indigènes acceptent de se convertir et de cesser de vivre dans les *rancherías* ou de façon nomade pour vivre dans les *reducciones* ou *misiones*.

Les Yaquis n'étaient pas astreints à vivre dans les missions. Ils continuaient de travailler les terres communales et allaient aussi chercher du travail dans les mines espagnoles¹²⁹. Lorsque les tensions entre jésuites et Espagnols se sont aiguisées, les conditions de vie des Yaquis, pris au milieu de l'affrontement entre les deux camps, se sont détériorées. Ils étaient trop sollicités pour travailler et se sont rebellés :

Atrapados en medio de la competencia entre jesuitas y seculares se encontraban los yaquis y otros indios de misiones quienes constituían, por una parte, la razón de ser del trabajo permanente de los jesuitas en la frontera, y eran ellos quienes proporcionaban, por otra parte, la fuerza motriz para la operación de las minas y haciendas españolas. Primero, los yaquis intentaron satisfacer ambas demandas: fueron a las minas y también sostuvieron la viabilidad del sistema de misiones. En 1740, sin embargo, los yaquis encabezaron un levantamiento masivo que abarcó a todo el Ostimuri y una gran parte de Sinaloa. Las presiones se habían vuelto intolerables incluso para los yaquis¹³⁰.

Après la révolte de 1740, les jésuites n'ont pas pu récupérer leur niveau d'influence et d'autorité dans la région. En 1767 la Couronne d'Espagne décrète leur expulsion des colonies¹³¹. Lorsque les missions sont vidées, il apparaît encore plus clairement que les Espagnols ne contrôlent pas vraiment les actuels États de Sonora, Sinaloa, Arizona, Nouveau-Mexique et les Californies. Les Yaquis reviennent alors à un mode d'autogouvernement et à une certaine indépendance.

Le Mexique est, au moment où se déclenche la révolution mexicaine, un pays qui contient des réalités et des situations très différentes. Le retour sur le passé colonial permet, pour partie, de comprendre ces différences. Les colons espagnols n'ont pratiquement pas pu conquérir les territoires du nord et ces territoires ont globalement échappé au modèle de l'*encomienda*. La guerre d'Indépendance (1810-1821) a joué un rôle mineur pour les populations du nord – les Mayos et les Yaquis en particulier – qui n'étaient pas métissées. Il n'y avait pas dans la vallée du Yaqui d'Espagnols, de mestizos, de criollos ou de ladinos, soit les différents acteurs qui s'impliquaient dans la querelle à propos du futur du territoire : continuer de faire partie de l'Espagne et d'être fidèles à Fernando VII ou former un état-nation libéral ?¹³²

¹²⁹ Le père jésuite Juan Ortiz Zapata, cité par Evelyn Hu-DeHart s'inquiétait en 1678 du taux élevé d'absentéisme dans les missions. Il qualifie les Mayos de peuple « vagabond » (« *andariago* »). Il déplore les influences que les Espagnols purent avoir sur les indigènes qui revenaient des mines en étant devenus « *muy ladinos* ».

¹³⁰ « Attrapés au milieu de la rivalité entre les jésuites et les séculiers, les Yaquis et d'autres Indiens des missions constituaient, d'une part, la raison d'être du travail permanent des jésuites à la frontière et, d'autre part, la force motrice de l'exploitation des mines et des haciendas espagnoles. Dans un premier temps, les Yaquis tentèrent de satisfaire les deux demandes : ils allèrent travailler dans les mines et soutinrent également la viabilité du système des missions. En 1740, cependant, les Yaquis menèrent un soulèvement massif qui s'étendit à tout l'Ostimuri et à une grande partie de Sinaloa. Les pressions étaient devenues intolérables, même pour les Yaquis. », *Ibid.*, p. 46.

¹³¹ Lorsque la dynastie de la *Casa de Borbón* succède à la *Casa de Habsburgo* à la tête de la monarchie espagnole, les rois d'Espagne initient une série de réformes qui incluent l'expulsion des jésuites, considérés comme trop apparentés au Pape et déconnectés des intérêts de la *Casa de Borbón*.

¹³² Les guerres d'indépendances en Amérique Latine ont en général concerné principalement une certaine élite, désireuse de se défaire des liens avec la monarchie espagnole. Les indigènes et les paysans se sont retrouvés tant dans le camp conservateur que dans le camp libéral et n'avaient pas grand-chose à gagner dans cette lutte. Ce n'est

La guerre d'Indépendance a laissé plus ou moins indifférents les peuples indigènes du Sonora qui, après 1821, continuent de se considérer Yaquis – *yoeme* – ou Mayos – *yoreme* – davantage que « Mexicains ». La révolution de 1910 a, en revanche, éclaté dans le nord et mis en mouvement de nombreux Yaquis et Mayos. En fait, il serait plus juste de dire que les Yaquis et les Mayos entrent dans la lutte armée même avant le début de la révolution, dans une guerre défensive pour conserver leurs terres, contre le régime de Díaz.

2. La résistance yaqui face au projet politique du Porfiriat

La guerre du Yaqui

Les Yaquis ont su, en coopérant au sein des missions et en résistant à la conquête armée, garder une part importante d'autonomie et conserver leurs terres, pendant la période coloniale. Après le départ des jésuites de la Nouvelle-Espagne, les Yaquis bénéficient à nouveau d'un mode d'autogouvernement et d'indépendance vis-à-vis des autres territoires mexicains. Si la guerre d'Indépendance (1810-1821) occupe une place mineure dans l'histoire du peuple yaqui, celui-ci est en revanche concerné au premier plan par le projet porfiriste qui implique une colonisation tardive du nord du Mexique et les Yaquis se mobilisent largement durant la révolution mexicaine qui s'ensuit¹³³. En effet, la guerre de *Reforma* (1857-1861) et le projet modernisateur libéral du Mexique indépendant constituent un tournant dans l'histoire yaqui puisque c'est à partir de ce moment que leur autonomie se retrouve réellement attaquée.

Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle et pendant le Porfiriat en particulier, les Yaquis font face à des incursions répétées de l'armée, dans le cadre d'une campagne lancée par l'État mexicain pour s'emparer de leurs terres¹³⁴. Il s'agit, pour l'État, de prendre le contrôle du territoire afin d'y favoriser les investissements financiers.

En parallèle de la guerre, une commission scientifique mandatée par Porfirio Díaz est chargée de cartographier le *Valle del Yaqui* et d'évaluer la possibilité d'y installer des petites propriétés

pas le cas de la révolution haïtienne, une guerre d'indépendance menée par le peuple et les esclaves contre les maîtres et la puissance impériale française.

¹³³ Cette « colonisation » s'accompagne d'un important essor démographique dans le nord du Mexique au XIX^e siècle – territoire auparavant très peu peuplé – dû au développement d'usines et de l'industrie minière et ferroviaire. Il y a, en outre, des *haciendas agroexportadoras* qui apparaissent – telles que celle de la famille Madero dans le Coahuila – suivant une logique de marché précapitaliste, mais il faut les distinguer des *haciendas* du Morelos où éclate la révolution paysanne de Zapata. Les salariés agricoles du nord bénéficient de meilleures conditions de travail et sont libres de leurs mouvements ce qui n'était pas le cas des *peones acasillados* du centre et du sud du pays. La colonisation tardive du nord du Mexique est une des causes de la révolution mexicaine.

¹³⁴ Les sources émanant de la *Secretaría de Gobernación* et de la *Secretaría de Relaciones Exteriores* montrent que les autorités désignaient elles-mêmes les opérations qu'elles menaient dans le Sonora par des formules telles que « *Campaña del Yaqui* » ou « *Guerra del Yaqui* ».

agraires, ainsi que d'y réaliser des travaux hydrauliques. Ce projet s'effectue en collaboration avec les militaires, dans le but de fonder des colonies. « Les premiers à répondre à l'appel pour coloniser le Valle sont les militaires anti-Yaquis Lorenzo Torres et José T. Otero » à qui le gouvernement accorde d'importantes concessions terriennes dans le *Valle*¹³⁵. Le gouvernement déploie une rhétorique de « pacification du Valle » et de « développement de propriétés modernes » pour légitimer son projet. Il offre aux Yaquis l'attribution de parcelles correspondant à une fraction des terres qu'ils possèdent déjà.

Devant le danger que représente alors la politique porfiriste, la résistance yaqui se met en place et combine lutte armée et négociations. L'historien Javier Chávez Gámez indique qu'en 1885 les Yaquis sortent vainqueurs d'un affrontement avec les troupes du général José Guillermo Carbó – un effectif de 2 200 membres de la Guardia Nacional – à el Añil¹³⁶. Le rapport de forces semble alors pencher du côté des Yaquis, qui « dominant militairement le sud de Sonora » et mettent en évidence « la faiblesse du gouvernement de l'état [de Sonora] »¹³⁷. Dans ce contexte le gouvernement de Sonora organise la régulation stricte de la vente d'armes et munitions dans plusieurs communes pour contenir la sédition indigène¹³⁸. En 1886, les Yaquis proposent un accord aux militaires : ils accepteraient de reconnaître l'autorité du gouverneur de Sonora si les militaires quittent Guaymas et Hermosillo. Les militaires refusent et fortifient au contraire leurs positions. En 1887, la mort de José María Leyva (alias *Cajeme*) et des principaux leaders indigènes affaiblit considérablement l'insurrection yaqui¹³⁹.

En raison de la tournure défavorable des événements, Juan Maldonado (alias *Tetabiate*), qui succède à *Cajeme* comme « *Pueblo Mayor* », opte en 1890 pour un changement de tactique et réorganise la lutte indigène sous forme de guérilla. Il s'agit à la fois d'éviter la guerre

¹³⁵ « Los primeros en contestar la convocatoria para colonizar el Valle fueron los militares antiyaquis Lorenzo Torres y José T. Otero », Alfonso Torúa Cienfuegos, *Frontera en llamas: los Yaquis y la Revolución Mexicana*, Hermosillo, Editorial Uni-Son, 2005, p. 50.

¹³⁶ Javier Chávez Gámez, « Rebeliones yaquis, siglos XIX y XX » dans Javier Torres Parés, Gloria Villegas Moreno (coord.), *Diccionario de la Revolución Mexicana*, Mexico, UNAM, 2010, p. 766.

¹³⁷ « dominaban militarmente el sur de Sonora, lo que demostraba la debilidad del gobierno estatal », *Ibid.*, p. 766.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 766.

¹³⁹ *Cajeme* est un Yaqui qui a, dans un premier temps, quitté le *Valle del Yaqui* et reçu un entraînement militaire dans l'état de Nayarit pour s'intégrer, en 1862, aux troupes de l'armée fédérale qui combattaient alors l'invasion française. Il s'illustre au combat et accède au rang de capitaine pendant la campagne militaire. En 1874, il est renvoyé dans le *Valle* par le gouvernement sous le statut de « *alcalde mayor* » du río Yaqui. Il s'agissait d'une stratégie qui visait à placer un allié du gouvernement à la tête de la communauté yaqui, qui soit susceptible d'être reconnu légitime par celle-ci. Cependant, si *Cajeme* obtient effectivement le soutien des Yaquis, il désobéit rapidement aux ordres de ses supérieurs lorsqu'il constate les assauts et dommages que son peuple subit. Il est présenté comme un héros par l'historiographie dans la mesure où il fédère une grande majorité des Yaquis et mène des batailles importantes où il parvient à rivaliser avec l'armée fédérale.

conventionnelle qui provoque des pertes trop importantes dans le camp yaqui et d'étendre géographiquement le conflit pour que tous les Yaquis puissent y participer. En effet, les revers subis par les Yaquis au cours des dernières années ont engendré une vague de migration depuis le *Valle* (sud du Sonora) vers les *Borderlands* (nord du Sonora et sud de l'Arizona), où les Yaquis défaites militairement cherchent à se réfugier. Anne Devra Weber et Javier Chávez Gámez expliquent que les Yaquis mettent en place, à partir de ce moment-là, un système de collaboration entre les Yaquis qui travaillent dans les haciendas et les mines des *Borderlands* et les Yaquis guerrilleros qui se consacrent au combat. Les premiers subventionnent les seconds pour la « guerre défensive contre l'État mexicain » qu'ils mènent dans l'intérêt de tous. Les Yaquis alternent alors les rôles, les Yaquis travailleurs s'incorporant à la guérilla au bout de six mois et vice-versa.

Une autre forme d'opposition : le mouvement de Teresa Urrea

C'est, entre autres facteurs, dans ce contexte d'expansion territoriale du conflit entre les Yaquis et l'État porfiriste que les Yaquis sont entrés en contact avec d'autres mouvements d'opposition comme celui de Teresa Urrea et, plus tard, celui de Ricardo Flores Magón. Il convient de présenter ici le mouvement de Teresa Urrea, une guérisseuse et visionnaire de l'État de Sonora, qui a joué un rôle majeur dans l'histoire prérévolutionnaire du Sonora et dont les références idéologiques ont pu se retrouver en proximité tant avec la résistance yaqui qu'avec les anarchistes du PLM.

Teresa Urrea est la fille d'un *hacendado*, Tomás Urrea, propriétaire de l'*hacienda* de Cabora, descendant d'une lignée d'hommes fortunés et qui ont acquis une certaine renommée dans les fonctions de l'État, et de Cayetana Chávez, une Indienne tehueca, qui travaillait au sein de l'*hacienda*¹⁴⁰. L'*hacienda* de Cabora se trouvait sur les territoires yaquis et les Yaquis, avant l'arrivée de Tomás Urrea, faisaient valoir leurs droits sur cette terre, attaquant l'*hacienda* à de multiples reprises et s'emparant des récoltes par la force. L'historien Alfonso Torúa Cienfuegos attribue à Tomás Urrea le fait d'avoir transformé l'*hacienda* de Cabora, auparavant à l'abandon et objet de discordes, en un terrain prospère et où régnait une bonne collaboration avec les Yaquis. Le nouveau propriétaire aurait en effet passé un accord avec les Yaquis pour qu'ils cessent d'attaquer le lieu, leur offrant travail, récoltes et protection en contrepartie.

¹⁴⁰ Tomás Urrea est un libéral qui s'est opposé au Plan de Tuxtepec (lancé en 1876 par Porfirio Díaz pour accéder au pouvoir).

À l'âge de douze ans, Teresa Urrea est victime d'une grave crise de catalepsie qui lui fait perdre connaissance et la plonge dans un état de transe pendant deux semaines. Elle raconte qu'elle a eu des visions d'ordre religieux ou surnaturel lors de cet épisode et prétend par la suite avoir développé des dons de guérisseuse et des capacités à réaliser des miracles. L'*hacienda* de Cabora devient un lieu de pèlerinage où Teresa Urrea soigne miraculeusement – avec de la terre, des plantes et des herbes – des centaines de malades qui viennent de tout le Sonora et même du Chihuahua. Teresa Urrea acquiert ainsi influence et notoriété, au sein des communautés yaquis et mayos en particulier.

Les miracles et les soins prodigués par Teresa Urrea sont accompagnés d'une vision du monde à la fois humaniste et critique de la société mexicaine porfirienne. Teresa Urrea dénonce vivement les excès du régime, des *hacendados* et de l'Église. Si elle-même est une fervente croyante et qu'elle tire sa légitimité de la sphère religieuse, elle accuse cependant les institutions ecclésiastiques de dévoyer l'esprit de la religion. Elle remet en effet en question le fait que l'Église joue un rôle d'intermédiaire entre le divin et les croyants et estime que l'Église a corrompu sa vocation de soutenir les plus pauvres et les plus nécessiteux pour devenir une instance de pouvoir. Teresa Urrea s'en prend également au système de l'*hacienda* – bien qu'elle soit elle-même la fille d'un *hacendado* – et s'interroge sur le statut de *peón*, caractérisé un travail acharné, un salaire misérable et une très faible liberté de circulation. Elle s'inquiète également des dépossessions que subissent les peuples indigènes au profit des investisseurs étrangers. De manière générale, elle dénonce les inégalités et injustices qu'elle associe au monde présent, et tout particulièrement au régime de Díaz, et défend un retour à un état naturel de l'humanité, à un monde idyllique défait de toute hiérarchie ou structure de pouvoir.

Teresa Urrea soutient et encourage les rébellions des Yaquis, des Mayos et d'autres peuples indigènes du nord du Mexique. Son discours de contestation de la société, anticlérical et anti-porfiriste, est souvent qualifié de « prérévolutionnaire » par l'historiographie, dans la mesure où elle agit pendant la deuxième moitié du Porfiriato. Elle-même considère que la notion de révolution n'est pas incompatible avec la religion et argumente au contraire que « si les révolutions étaient mauvaises en soi, Dieu n'aurait pas fait en sorte qu'elles donnent de résultats positifs », prenant en exemple les révolutions française et d'indépendance étatsunienne¹⁴¹.

¹⁴¹ « Si las revoluciones fueran malas en sí, Dios no habría hecho que ellas dieran resultados buenos. », « Mis ideas sobre las revoluciones », *El Independiente*, 21 de agosto de 1896, Fondo Manuel González Ramírez, vol. 8, Folio 271-277, Archivo General de la Nación.

L'article est signé Teresa Urrea mais certaines historiennes et chercheuses – Amy Robinson, Lilián Illades Aguiár, Brianda Domecq – considèrent qu'il est possible qu'il ait en réalité été écrit par Lauro Aguirre, le fondateur du journal, et publié avec l'accord de Teresa Urrea.

Teresa Urrea « oppose la grande puissance de Dieu à celle de Porfirio Díaz »¹⁴². Le combat politique et la religion sont intimement liés dans son discours.

Alfonso Torúa Cienfuegos et Zachary Campbell proposent d'analyser la pensée de Teresa Urrea sous l'angle des mouvements millénaristes.

Le millénarisme désigne à l'origine une interprétation de l'*Apocalypse* de Saint Jean selon laquelle Jésus Christ reviendrait sur Terre mille ans après sa mort pour juger toutes les âmes – « Jugement dernier ». Une autre interprétation consiste en la croyance en une période de « bonheur terrestre de mille ans [...] où le Diable serait enchaîné et ne pourrait donc troubler les justes qui devraient “régner avec le Christ” »¹⁴³. Les interprétations de l'*Apocalypse* sont nombreuses mais toutes partagent l'idée de l'avènement d'un monde nouveau, dans lequel régneraient les « justes » et les « martyrs » et où « tous les maux seraient corrigés, toutes les injustices réparées et où la mort et la maladie seraient abolies »¹⁴⁴.

Les mouvements millénaristes qui apparaissent à une époque plus contemporaine tirent leur inspiration de cette croyance en l'avènement d'un monde nouveau, en vertu duquel il faudrait lutter et se préparer en amont. Le terme « millénarisme » adopte alors une connotation de contestation politique et sociale, en plus de la dimension religieuse et prophétique qu'il conserve. D'après la sociologue Alicia Barabas, il est fréquent que les mouvements millénaristes surgissent dans « des sociétés dans lesquelles la religion et la politique sont des sphères profondément interconnectées » et qui connaissent une période de crise politique¹⁴⁵.

Alfonso Torúa Cienfuegos estime que le mouvement de Teresa Urrea, qui a engendré un certain nombre de révoltes indigènes, présente bon nombre des caractéristiques des mouvements millénaristes. Par exemple, il explique que la présence d'une visionnaire ou Messie, de miracles, de pèlerinages et de spiritisme au sein du *teresismo*, sont des éléments récurrents des mouvements millénaristes en général¹⁴⁶. En outre, le fait de défier la mort lors d'une attaque de

¹⁴² « [Teresa Urrea] antepone el gran poder de Dios al de Porfirio Díaz », Alfonso Torúa Cienfuegos, *Frontera en llamas: los Yaquis y la Revolución Mexicana*, Hermosillo, Editorial Uni-Son, 2005, p. 30.

¹⁴³ Alain Milhou, « 1492-1598 : Un climat favorable au messianisme ibérique » dans *Colloque international : « Millénarismes et messianismes dans le monde ibérique et latino-américain »*, Montpellier, Université Paul Valéry, 2000, textes recueillis par Jean Franco et Francis Utéza, p. 14.

¹⁴⁴ « [...] todos los males serán corregidos, todas las injusticias reparadas y abolidas la enfermedad y la muerte. », Alfonso Torúa Cienfuegos, *op. cit.*, p. 27.

¹⁴⁵ « Los movimientos milenaristas son fenómenos culturales y políticos que surgen en sociedades en las que la religión y la política son esferas profundamente interconectadas. », Alicia Barabas, citée par Alfonso Torúa Cienfuegos, *op. cit.*, p. 26.

¹⁴⁶ Le « *teresismo* » et le « *caborismo* » sont les termes employés par les auteurs pour se référer au mouvement de Teresa Urrea.

catalepsie et d'entrevoir une vision divine de la survenue d'une « catastrophe finale » rapproche également Teresa Urrea des prophètes millénaristes. Ces prophètes, élus pour transmettre un message divin à l'humanité, reçoivent le don de soigner les malades et de communiquer avec Dieu. Enfin, dans les mouvements millénaristes – au sens contemporain du terme – comme dans le *teresismo*, la critique politique et religieuse n'est jamais loin. Teresa Urrea s'attire les foudres de l'Église en raison de son élévation au rang de sainte par les indigènes de la région – qui rendent culte à la *Santa de Cabora* – et donc sans regard ni accord de l'Église et parce qu'elle prétend être en interaction directe avec Dieu, remettant ainsi en question la légitimité des prêtres¹⁴⁷. Elle est crainte également de Porfirio Díaz, par l'intermédiaire du gouvernement de Sonora, parce qu'elle accompagne la résistance des indigènes contre le projet économique national qui passe par des dépossessions, massacres et déportations dans le *Valle del Yaqui*.

La représentation biblique d'une fin apocalyptique de l'Humanité, associée au Jugement dernier, qui ouvrirait sur l'avènement d'un monde nouveau, rejoint dans une certaine mesure la conception de Teresa Urrea sur un retour nécessaire à un monde idyllique, antérieur aux temps connus. Cette idée de « monde nouveau » merveilleux peut résonner, également, avec la société utopique que les jésuites, en leur temps, voulaient fonder. S'il n'y a bien sûr aucune filiation directe entre les missionnaires jésuites – qui ont quitté le territoire mexicain en 1767 – et Teresa Urrea (1873 – 1904), il est possible de dire que les croyances catholiques transmises par la congrégation jésuite ont essaimé dans le nord-ouest du Mexique, y compris au-delà du départ de celle-ci. Autrement dit ce n'est pas complètement par hasard si un mouvement millénariste tel que le *teresismo* a été accueilli très positivement par les communautés indigènes du nord-ouest du Mexique qui, rappelons-le, ont fait face à un processus d'évangélisation différent de celui du centre et du sud du pays. De plus, la pensée millénariste, dont les jésuites reprenaient certains contenus, a fait écho aux croyances ou cosmovisions préhispaniques. En effet, plusieurs religions indigènes proposaient une vision cyclique du temps et envisageaient la fin de l'ère qui leur était contemporaine et un renouvellement du temps.

Le théoricien de la littérature Zachary Campbell semble aller dans le même sens qu'Alfonso Torúa Cienfuegos et considère lui aussi que le mouvement de Teresa Urrea s'inscrit dans la tradition des mouvements millénaristes. Il se base pour cela sur une analyse littéraire de *Tomóchic! Redención!*, une œuvre écrite par Teresa Urrea et Lauro Aguirre en 1896 et publiée dans *El Independiente*. Il restitue une idée de Gilles Deleuze selon laquelle le millénarisme

¹⁴⁷ L'évêque de Sonora a menacé de l'excommunier.

biblique est associé à la volonté de « détruire » un monde peuplé d'injustices pour accéder à un monde meilleur. Selon Zachary Campbell la notion de « destruction » est reprise par Teresa Urrea, tant dans un registre religieux que révolutionnaire, ce qui contribue à justifier le choix d'étudier son mouvement sous le prisme des mouvements millénaristes.

En su estudio sobre el Apocalipsis bíblico, Gilles Deleuze sostiene que éste “esgrime [...] la reivindicación de los ‘pobres’ o los ‘débiles’” y presenta “*una imagen completamente nueva del poder: el sistema del Juicio*” que cultiva una “voluntad de destruir”. De la misma manera, la insistencia en la inminencia del nuevo reino y la necesidad de la destrucción justiciera para su realización transfiguran el espiritismo bajo la pluma de Aguirre y Urrea y alinean su texto con la literatura milenarista¹⁴⁸.

D'après Zachary Campbell, l'aspiration à un monde meilleur réservé aux personnes les plus pieuses et dont le sens moral est le plus prononcé, et non aux plus privilégiés ni aux plus puissants, explique que « la tradition millénariste [soit] une source inépuisable de ressources conceptuelles pour les luttes populaires », allant des « des peuples dépossédés et déracinés du Moyen-Âge européen aux nombreux mouvements indigènes de l'histoire mexicaine »¹⁴⁹.

Cette interprétation rejoint là-encore celle d'Alfonso Torúa Cienfuegos pour qui les mouvements millénaristes sont étroitement liés au colonialisme et au passé colonial, c'est-à-dire en réaction à un processus de domination :

Los movimientos milenaristas se dan generalmente en comunidades étnicas descontentas y oprimidas que sufren situaciones de alta tensión, crisis y precariedad existencial extremas, resultantes de procesos de conquista y colonización. [...] La rebeldía social y la emoción religiosa con un sentido apocalíptico de la justicia y la igualdad están siempre presentes en este tipo de movimientos¹⁵⁰.

Il peut sembler étonnant de voir que le mouvement de Teresa Urrea, largement appuyé par les communautés yaquis et mayos, conteste l'ordre social de la société mexicaine du XIX^e siècle qui repose sur un héritage de la période coloniale, à l'aide de références ou codes qui peuvent pourtant rappeler les croyances des missionnaires jésuites, soit des acteurs du processus de colonisation. En fait, les indigènes se sont réappropriés ces codes et les ont interprétés en accord

¹⁴⁸ « Dans son étude sur l'Apocalypse biblique, Gilles Deleuze soutient que celle-ci “brandit [...] la revendication des ‘pauvres’ ou des ‘faibles’” et présente “*une image complètement nouvelle du pouvoir : le système du Jugement*” qui cultive une “volonté de détruire”. De la même manière, l'insistance sur l'imminence du nouveau royaume et la nécessité d'une destruction justicière pour sa réalisation transfigurent le spiritisme sous la plume d'Aguirre et Urrea et alignent leur texte sur la littérature millénariste. »

Zachary Campbell, « El Apocalipsis de Santa Teresa: *Tomóchic! Redención!* como pensamiento del destierro », *Connotas. Revista de crítica y teoría literarias*, N°30, janvier-juin 2025, p. 20.

¹⁴⁹ « Desde los pueblos desposeídos y desarraigados de la Edad Media europea hasta múltiples movimientos indígenas a lo largo de la historia mexicana, la tradición milenarista ha sido una fuente perdurable de recursos conceptuales para las luchas populares, y el texto de Aguirre y Urrea se adhiere a esta tradición. », Zachary Campbell, *op. cit.*, p. 20.

¹⁵⁰ « Les mouvements millénaristes apparaissent généralement dans des communautés ethniques mécontentes et opprimées qui souffrent de situations de tension extrême, de crise et de précarité existentielle, résultant de processus de conquête et de colonisation. [...] La rébellion sociale et l'émotion religieuse avec un sens apocalyptique de la justice et de l'égalité sont toujours présentes dans ce type de mouvements. », Alfonso Torúa Cienfuegos, *op. cit.*, p. 27.

avec leur propre conception du monde. Le mépris ou le dégoût que les jésuites pouvaient ressentir à l'égard des pratiques de certains conquérants espagnols a en outre pu nourrir l'hostilité des Yaquis dans leurs rapports ultérieurs avec les Espagnols¹⁵¹.

Dans « Prophétie et millénarisme dans la légitimation de la conquête », le sociologue Fernando Matamoros Ponce s'intéresse à la rhétorique déployée par les missionnaires pour légitimer la conquête et asseoir leur domination spirituelle sur les communautés indigènes¹⁵². Il explique que bien que cette rhétorique repose largement sur une idéologie millénariste, le millénarisme va, de façon paradoxale, « resurgir » du côté des « vaincus » et des mouvements de contestation de l'ordre social.

Les missionnaires, malgré toutes les condamnations, mirent en place une logique d'évangélisation d'approche cohérente en rapport et avec les références et les pratiques rituelles symboliques des communautés indiennes. [...]

Les mouvements ethniques de protestation eurent recours aux constructions religieuses locales syncrétiques. La « guerre des dieux » déclenchée par les conquérants dresse un corpus quant à l'appropriation et l'explication du monde, thèmes auxquels se mêlent des éléments mythiques. La résurgence des mouvements millénaristes et messianiques, au cours de l'histoire des luttes des vaincus, montre cette quête de sens cherchant à expliquer et à dépasser la réalité¹⁵³.

Sur la question d'une certaine forme de porosité entre la foi catholique transmise par les jésuites, l'univers idéologique de Teresa Urrea et les religions indiennes, Zachary Campbell signale :

Muchos yaquis y mayos visitaron a Teresa en Cabora y es posible que la figura de la Santa armonizara con la particular tradición católica que practicaban los yaquis. [...]

Como observa Raquel Padilla Ramos, la hostilidad del pueblo yaqui hacia “los primeros misioneros” hizo que los jesuitas fueran más “tolerantes” y permitieran la inclusión de más “elementos autóctonos” dentro del catolicismo yaqui¹⁵⁴.

L'adhésion de la population des peuples indigènes du Sonora (et du Chihuahua) au discours de Teresa Urrea s'est manifestée lors de révoltes armées contre le régime ou ses agents. Si l'exemple de la révolte de Tomóchic (1891-1892) est sans doute le plus traité dans

¹⁵¹ Les colonisateurs espagnols, responsables des maux inhérents à l'invasion étrangère ou au travail forcé et dont le mode de vie était perçu comme immoral ou débauché par les jésuites ont pu être considérés par les indigènes du nord-ouest du Mexique comme des vecteurs de la fin apocalyptique du monde qui leur était professée dans les missions. Comme nous l'avons évoqué précédemment, la plupart de ces indigènes ont en effet été en contact avec les missionnaires avant de rencontrer les représentants de la Couronne espagnole.

¹⁵² Fernando Matamoros Ponce, *La pensée coloniale – Découverte, conquête et guerre des dieux au Mexique*, Paris, Éditions Syllepse, 2007. Livre 1 : « Religion et utopie dans les politiques de découverte et de conquête » ; Livre 2 : « Prophétie et millénarisme dans la légitimation de la conquête ».

¹⁵³ *Ibid.*, p. 269 et p. 277.

¹⁵⁴ « De nombreux Yaquis et Mayos ont rendu visite à Teresa à Cabora, et il est possible que la figure de la Santa se soit harmonisée au regard de la tradition catholique singulière que pratiquaient les Yaquis. [...] Comme l'observe Raquel Padilla Ramos, l'hostilité du peuple yaqui envers “les premiers missionnaires a contraint les jésuites à se montrer plus “tolérants” et à permettre l'inclusion de davantage “d'éléments autochtones” au sein du catholicisme yaqui. », Zachary Campbell, *op. cit.*, p. 18.

l'historiographie, il y a eu dans les années 1890 une vague de soulèvements marqués par des circonstances assez similaires et par l'adoration des combattants pour Teresa Urrea.

Dans un contexte de mécontentement croissant de la population de Tomóchic (Chihuahua, Sierra Madre Occidental), victime de spoliations de ses terres et forêts et des excès du *jefe político* local, le gouvernement de Chihuahua déclare Tomóchic en état de rébellion en 1891 et déploie une expédition punitive contre ses habitants. À cette époque, la population de Tomóchic voue un culte à Teresa Urrea, rendue célèbre par les miracles qu'elle réalise à Cabora, et s'organise pour aller la consulter et lui demander conseil. En chemin pour Cabora, les insurgés de Tomóchic affrontent un bataillon de troupes fédérales, tuent leur capitaine, et récupèrent des armes.

En 1892 l'armée fédérale assiège le village de Tomóchic et massacre ses habitants, réprimant le soulèvement dans une « campagne d'extermination »¹⁵⁵. La résistance tenace des *Tomochitecos*, dans un affrontement pourtant extrêmement déséquilibré avec l'armée porfiriste, a fait de cet épisode un objet d'intérêt pour les historiens, interpellés de plus par la relation de proximité entre le peuple de Tomóchic en armes et Teresa Urrea¹⁵⁶. L'historien Mario Gill explique que les habitants de Tomóchic se targuaient de « n'obéir à aucune autre loi que celle de Dieu » et que, séduits par l'idée de « transformer le culte catholique en se défaisant des prêtres pour incarner les saints en chair et en os », de nombreux villageois se sont autoproclamés saints¹⁵⁷. Il donne l'exemple de José Carranza, un *Tomochiteco* qui aurait été guéri d'une tumeur dans le passé par Teresa Urrea, et à qui elle aurait dit qu'il ressemblait à San José. Pour décrire le phénomène qui se déroulait à Tomóchic, Zachary Campbell évoque un « boom de saints populaires » et Mario Gill parle d'une « psychose collective de mysticisme » et d'une

¹⁵⁵ « campaña de exterminio », Zachary Campbell, *op. cit.*, p. 4.

¹⁵⁶ Rubén Osorio et Friedrich Katz rapportent que la bataille du 2 septembre 1892 est une humiliation sans précédent pour l'armée de Porfirio Díaz, alors sous les ordres de José María Rangel : trente-cinq *Tomochitecos* sortent victorieux d'une bataille contre quatre cents soldats. Cette défaite contraint José María Rangel à retourner à Mexico où il est réprimandé par Porfirio Díaz. Díaz prend la menace représentée par les insurgés du Chihuahua très au sérieux et envoie une deuxième armée, réorganisée, aux commandes de Lorenzo Torres, le colonel qui a acquis de vastes propriétés dans la colonisation du *Valle del Yaqui*. Au mois d'octobre les habitants de Tomóchic sont alors massacrés.

Rubén Osorio, *Tomóchic en llamas*, Mexico, Consejo nacional para las culturas y las artes, 1995, préface de Friedrich Katz.

¹⁵⁷ « Los tomochitecos habían tomado a su vez una resolución inspirada en las prédicas de Teresa: en lo sucesivo no reconocerían más autoridad que la divina, ni obedecerían más ley que la de Dios. En su plan estaba la transformación del culto católico desechando la intervención de los sacerdotes y sustituyendo las imágenes por santos de carne y hueso. »

Mario Gill, « Teresa Urrea, La Santa de Cabora », dans *Historia Mexicana*, vol. 6, N°4, El Colegio de México, 1957, p. 631.

« véritable épidémie de sainteté »¹⁵⁸. Mario Gill met en relation l'évènement de Tomóchic avec le contexte régional et mentionne notamment les Yaquis et les Mayos.

Los tomochitecos se pasaban hasta seis horas diarias rezando, o entregados a la meditación cuando se les agotaba el no muy variado repertorio de oraciones y jaculatorias improvisadas, dirigidas principalmente a la Santa de Cabora. [...]

El sincretismo tomochiteco se inspiraba evidentemente en el de los mayos y yaquis que también arrojaron a los curas de sus iglesias y crearon su propia liturgia y su propio sacerdocio¹⁵⁹.

Les auteurs expliquent que la presse porfiriste a censuré le fait que les *Tomochitecos* ont tenu en échec l'armée porfiriste pendant un temps et surtout a minoré le caractère socioéconomique de leurs revendications, les présentant comme des fanatiques religieux, craignant un potentiel engouement contre le régime. Or, si Mario Gill admet le terme de « fanatisme », il considère que le « culte à la Santa de Cabora » est un « fanatisme révolutionnaire » et que ce culte était « identifié au culte de la liberté [par] les braves montagnards »¹⁶⁰.

Dans le même temps, près de deux cents Mayos se soulèvent à Navojoa et San Ignacio avec pour cri de ralliement « ¡Viva la Santa de Cabora! ¡Viva la Libertad! ». Ils prennent la ville de Navojoa le 15 mai 1892 et tuent « le *jefe político* Cipriano Rábago ainsi que différents notables de la région qui extorquaient les Indiens »¹⁶¹.

C'est dans ce contexte – et sous la pression de l'Église – que les autorités mexicaines arrêtent Tomás et Teresa Urrea, en 1892, et les expulsent aux États-Unis, pour enrayer les révoltes indigènes. Néanmoins, la déportation n'a pas l'effet escompté car Teresa Urrea intensifie la propagande contre le régime mexicain depuis les États-Unis et les soulèvements se poursuivent

¹⁵⁸ « auge de santos populares », Zachary Campbell, *op. cit.*, p. 6 et « psicosis colectiva de misticismo », « verdadera epidemia de santidad », Mario Gill, *op. cit.*, p. 632.

¹⁵⁹ « Les *Tomochitecos* passaient jusqu'à six heures par jour à prier et, lorsqu'ils avaient épuisé leur répertoire peu varié de prières et d'invocation improvisées, adressées principalement à la Santa de Cabora, ils se mettaient à méditer. [...] Le syncrétisme *tomochiteco* s'inspirait manifestement de celui des Mayos et des Yaquis, qui avaient également chassé les prêtres de leurs églises et créé leurs propres liturgie et sacerdoce. »

Mario Gill, « Teresa Urrea, La Santa de Cabora », dans *Historia Mexicana*, vol. 6, N°4, El Colegio de México, 1957, p. 631. p. 632-633.

¹⁶⁰ « La prensa del país hablaba de los tomochitecos como de unos fanáticos que se habían vuelto locos. Y en realidad, [...] fanáticos, lo eran efectivamente, pero era el suyo un fanatismo revolucionario: su culto a la Santa de Cabora, la creación de sus propios santos vivos y la expulsión del cura Castelo eran, en efecto, una rebelión en contra de la Iglesia católica. [...] Los valientes serranos habían identificado el culto a la Santa de Cabora con el culto a la libertad. », Mario Gill, *op. cit.*, p. 636.

¹⁶¹ « Más de 200 indios mayos, encabezados por Juan Tebas y Miguel Torigoqui, tomaron la plaza de Navojoa el 15 de mayo de 1892, matando al jefe político Cipriano Rábago y a varios vecinos prominentes, extorsionadores de los indios. », Mario Gill, *op. cit.*, p. 634.

entre 1893 et 1896 : à Temosáchic, Palomas, Ojinaga, Ciudad Juárez (Chihuahua) et Nogales (Sonora)¹⁶².

Une collaboration étroite avec Lauro Aguirre, un opposant mexicain de Díaz qui s'est lui-aussi exilé – et deviendra par la suite un membre éminent du PLM –, permet en effet à Teresa Urrea de retrouver un cadre aux États-Unis pour diffuser ses idées. Elle se met notamment à écrire des « articles incendiaires contre l'Église et le régime porfiriste » dans le journal *El Independiente* que Lauro Aguirre publie à El Paso¹⁶³.

En 1896, sur l'initiative de Lauro Aguirre et Manuel Flores Chapa, le *Plan Restaurador de la Constitución Reformista* est émis depuis la maison de Tomás et de Teresa Urrea en Arizona. Il s'agit d'un appel à faire chuter Porfirio Díaz par la lutte armée et à ne reconnaître que la Constitution de 1857 sans tenir compte des lois postérieures à 1876 – l'accession au pouvoir de Díaz en 1876 est ici qualifiée de « sédition de Tuxtepec ». Ce *Plan* est rédigé dans la même veine que les nombreux *Planes* qui verront le jour entre 1910 et 1920 pendant la révolution. En plus de défendre des principes libéraux traditionnels tels que le droit de vote, la liberté d'expression, la fin de la tyrannie ou la fin de la « Ley Fuga », les auteurs du document se montrent particulièrement sensibles aux excès commis contre les Yaquis et les Mayos.

Considerando: - Que desde el triunfo de la sedición de Tuxtepec, la Constitución Federal del 5 de febrero de 1857 y sus adiciones y reformas hasta el triunfo de dicha sedición no han regido el país, y que es necesario que la Constitución y sus reformas rijan en toda su fuerza como la única base en que se puede fundar tanto el bienestar del hombre como el de la Sociedad. [...]

Considerando: - Que los derechos y garantías del hombre han sido violados en todo y siempre por los sediciosos de Tuxtepec y sus llamadas autoridades, y principalmente el derecho de vivir y el derecho de defender la vida, puesto que bajo el nombre y pretexto de la paz, la pena de muerte se ha aplicado [...] llevándose los atentados a la vida humana hasta el extremo espantoso e inconcebible de asesinar “niños de pecho”, como se ha hecho en Sonora en centenares de niños durante diez años en la campaña contra los yaquis y los mayos. Son testigos de hecatombes sin la más ligera formación de causa y por lo mismo sin justificación: [...] Sonora, en las hecatombes de mayos y yaquis [...] Chihuahua, en la de Tomóchic, Temósachic y de tarahumares; y otras hecatombes que sería largo enumerar, hechas en todo el país, sin haberse dado en ninguna de ellas “un solo caso” en que las víctimas tuvieran el derecho de defensa. [...]

Considerando: - Que la violación de la propiedad del llamado gobierno de don Porfirio Díaz lo ha llevado a quitar a sus legítimos propietarios o poseedores de terrenos para dárselos a otros como ha pasado en Juchitán, Oaxaca, en Sonora con los terrenos que poseían desde tiempo inmemorial los mayos y yaquis, terrenos que fueron dados a una compañía canalizadora de los ríos Yaqui y Mayo sin indemnizar a los poseedores. [...]

¹⁶² Ce sont toutes des « villes jumelles » du *Borderlands*. Nogales est une ville traversée par la frontière, c'est-à-dire située à la fois dans le Sonora et en Arizona. Palomas (Chihuahua) est en face de Columbus (New Mexico) et Ciudad Juárez (Chihuahua) en face de El Paso (Texas).

¹⁶³ « bajo la firma de Teresa Urrea aparecían incendiarios artículos en contra de la Iglesia y del régimen porfirista », Alfonso Torúa Cienfuegos, *op. cit.*, p. 33.

POR TODO LO EXPUESTO, los suscritos declaramos: Que sostenemos y sostendremos por la fuerza de las armas, hasta el completo triunfo el: PLAN RESTAURADOR DE LA CONSTITUCIÓN REFORMISTA¹⁶⁴.

Le texte semble être le produit d'une collaboration féconde entre Teresa Urrea, qui à cette époque s'est largement érigée en défenseuse des intérêts des peuples yaquis et mayos, et des militants de cercles libéraux, tels que Lauro Aguirre, qui dénoncent la nature et les contours politiques du régime de Díaz. Le *Plan Restaurador de la Constitución Reformista* va de pair avec « une tentative d'organiser une force capable de prendre plusieurs points de la frontière dans le but de déclencher un mouvement révolutionnaire dans tout le pays »¹⁶⁵. Teresa Urrea et Lauro Aguirre commencent à amasser des armes, collecter des fonds et recruter des combattants, parmi les Yaquis et les Mexicains qui se trouvent en Arizona. Le 12 août 1896, ils organisent une attaque dans la ville de Nogales, à laquelle participent plus de soixante Yaquis, pour s'emparer de l'argent de la douane et financer ensuite la révolution¹⁶⁶. Le *New York Tribune* informe le lendemain que « des fanatiques armés de fusils, d'arcs et de flèches, ont pris pendant quatre heures la douane et d'autres bâtiments publics et privés de Nogales, au cri de “¡Viva Teresa!” » et *The Arizona Daily* écrit que « les instigateurs de l'assaut étaient la Santa de Cabora [...], Lauro Aguirre et Flores Chapa »¹⁶⁷.

¹⁶⁴ « Considérant : - Que depuis le triomphe de la sédition de Tuxtepec, la Constitution fédérale du 5 février 1857 et ses ajouts et réformes jusqu'au triomphe de ladite sédition n'ont pas régi le pays, et qu'il est nécessaire que la Constitution et ses réformes régissent dans toute leur force comme seule base sur laquelle peuvent se fonder tant le bien-être de l'homme que celui de la Société. [...]

Considérant : - Que les droits de l'homme ont été violés en tous points et toujours par les séditieux de Tuxtepec et leurs autorités, et en particulier le droit de vivre et le droit de défendre la vie, puisque, déguisée sous un nom et un prétexte de paix, la peine de mort a été appliquée [...] portant les atteintes à la vie humaine à l'extrême effroyable et inconcevable d'assassiner des nourrissons, comme cela a été le cas au Sonora pour des centaines d'enfants pendant dix ans durant la campagne contre les Yaquis et les Mayos. Il y a des témoins d'hécatombes sans la moindre cause et donc sans justification : [...] dans le Sonora, dans les hécatombes des Mayos et des Yaquis, [...] dans le Chihuahua, dans celles de Tomóchic, Temósachic et des Tarahumaras ; et dans d'autres hécatombes qu'il serait long d'énumérer, commises dans tout le pays, sans qu'il y ait eu dans aucune d'elles un seul cas où les victimes aient eu le droit de se défendre. [...]

Considérant : - Que la violation de la propriété par le gouvernement de don Porfirio Díaz l'a conduit à ôter des terres à leurs propriétaires ou possesseurs légitimes pour les donner à d'autres, comme cela s'est produit à Juchitán, Oaxaca, dans le Sonora avec les terres que possédaient depuis des temps immémoriaux les Mayos et les Yaquis, terres qui ont été données à une société de canalisation des fleuves Yaqui et Mayo sans indemniser les propriétaires. [...]

POUR TOUTES LES RAISONS EXPOSÉES, nous, soussignés, déclarons : Que nous soutenons et soutiendrons par la force des armes, jusqu'à la victoire totale, le : PLAN RESTAURADOR DE LA CONSTITUCIÓN REFORMISTA. »

Lauro Aguirre et Manuel Chapa, « Plan Restaurador de la Constitución Reformista », 5 de febrero 1896, exp. L-E-730-I, Archivo “Genaro Estrada” de la Secretaría de Relaciones Exteriores.

¹⁶⁵ « un intento por organizar una fuerza capaz de tomar varios puntos de la frontera con la finalidad de desatar un movimiento revolucionario en todo el país. », Alfonso Torúa Cienfuegos, *op. cit.*, p. 46.

¹⁶⁶ Le chef de l'attaque est Benigno Arvizu, un vétéran de Tomóchic.

¹⁶⁷ *The New York Tribune* et *The Arizona Daily*, 13 août 1896, cités par Mario Gill et Alfonso Torúa Cienfuegos.

Mario Gill explique que ces événements traduisent une évolution de la pensée de Teresa Urrea et de ses modes d'actions et constituent un tournant dans l'histoire de son mouvement, l'aspect révolutionnaire primant alors sur l'aspect religieux :

Al parecer la Santa de Cabora, en el exilio, había cambiado de táctica; la consigna no era ya el sacrificio heroico sino la ofensiva, la lucha organizada, a fondo, contra la dictadura. [...] Teresa seguía siendo la Santa de Cabora para los indios, tal vez a pesar suyo, pero su actitud no era ya la de una taumaturga, sino la de una revolucionaria. Teresa había llegado a la conclusión que la libertad había que conquistarla en este mundo y no en el otro; de que para ello el único camino era la lucha armada y el derrocamiento de la dictadura porfiriana, y de que era necesario crear un ejército, para lo cual hacía falta mucho dinero. [...] Entonces, Teresa organizó un asalto a la aduana de Nogales. Sus soldados eran los indios yaquis empeñados en seguirla considerando como santa¹⁶⁸.

L'attaque est réprimée par les autorités étatsuniennes qui informent immédiatement Porfirio Díaz. Même si des exemplaires du journal *El Independiente* d'Aguirre ainsi que des scapulaires à l'effigie de Teresa Urrea sont retrouvés sur les corps des Yaquis morts pendant l'attaque, Díaz préfère ne rien entreprendre contre Aguirre et Urrea pour ne pas donner de ton ou couleur politique à l'affaire. Les Yaquis ne sont cette fois pas présentés comme des fanatiques mais plutôt comme des bandits et des voleurs.

De l'autre côté de la frontière, en 1900, les Yaquis du *Valle* subissent une lourde défaite à Mazocoba, une des dernières positions contrôlées par la guérilla de *Tetabiate*. L'armée porfiriste tue quatre cents Yaquis et fait plus de mille prisonniers. C'est le début de la grande campagne de déportation de nombreuses familles yaquis, essentiellement vers le Yucatán – Oaxaca et Veracruz dans une moindre mesure –, qui fait l'objet du livre *Barbarous Mexico*. Cette campagne de déportation accroît les migrations de Yaquis du Sonora vers l'Arizona ainsi que la mainmise de l'État mexicain sur les terres yaquis. La résistance, bien que considérablement affaiblie, se poursuit dans le *Valle* et en Arizona et c'est dans la première décennie du XX^e siècle qu'elle entre en contact avec le courant magoniste.

Porfirio Díaz n'ayant pas cherché à obtenir son extradition, Teresa Urrea termine sa vie à Clifton (Arizona) où elle meurt en 1906.

¹⁶⁸ « Il semble que la Santa de Cabora, en exil, avait changé de tactique ; le mot d'ordre n'était plus celui du sacrifice héroïque, mais plutôt celui de l'offensive, de la lutte organisée, sans relâche, contre la dictature. [...] Teresa restait la Santa de Cabora pour les Indiens, peut-être malgré elle, mais son attitude n'était plus celle d'une thaumaturge mais celle d'une révolutionnaire. Teresa Urrea était arrivée à la conclusion que la liberté devait être conquise dans ce monde et non dans l'autre ; que pour cela, la seule voie était la lutte armée et le renversement de la dictature de Porfirio Díaz, et qu'il était nécessaire de créer une armée, ce qui nécessitait beaucoup d'argent. [...] Teresa organisa alors un assaut contre la douane de Nogales. Ses soldats étaient les Indiens yaquis, déterminés à suivre, la considérant comme une sainte. », Mario Gill, *op. cit.*, p. 643.

Lauro Aguirre : du soutien à Teresa Urrea au PLM

Lauro Aguirre est un ingénieur militaire de profession et un militant qui se reconnaît dans la tradition du libéralisme politique mexicain. Il est hostile à Porfirio Díaz dès son arrivée au pouvoir. Comme ingénieur topographique, Lauro Aguirre est, pendant un temps, acteur des processus d'expansion territoriale et d'industrialisation que l'État mexicain pratique dans le nord du Mexique. Il renonce à ses activités professionnelles lorsqu'il se rend compte qu'elles font le jeu des politiques de dépossessions, de marginalisations et de déplacements forcés infligées aux populations indigènes habitant la région, pour qui « les avancées de la “civilisation” étaient souvent synonymes de catastrophes »¹⁶⁹. Lauro Aguirre est, tour à tour, partenaire de lutte de Teresa Urrea et de Ricardo Flores Magón. Alors qu'il vit à Guaymas (ville portuaire de l'État de Sonora, située dans le golfe de Californie et à l'embouchure du río Yaqui), Lauro Aguirre se rend à Cabora, intrigué par les miracles qui s'y produisent, et rencontre Teresa Urrea. Puis, dans la période où Teresa Urrea est contrainte à l'exil, Lauro Aguirre, exilé lui-même facilite son installation aux États-Unis. Ils publient ensemble *Tomóchic! Redención!*, un pamphlet contre le régime où sont dénoncés les crimes commis à Tomóchic, ainsi que des articles pour appeler à la révolution. Aguirre est sensible au discours religieux de Teresa Urrea ; l'auteur Zachary Campbell explique qu'il est en effet un « adepte du spiritisme, un ensemble de croyances qui était en vogue parmi une certaine élite lettrée au Mexique dans la deuxième moitié du XIX^e siècle [...] qui tente d'harmoniser science et religion »¹⁷⁰.

La mort de Teresa Urrea en 1906 coïncide avec le tout début de l'exil des magonistes aux États-Unis et Lauro Aguirre rejoint alors le PLM, dont il devient un des membres les plus âgés. Aguirre se voit attribuer la direction de la branche du PLM d'El Paso, où il publie le journal *La Reforma Social*, qui remplace *El Independiente*. En octobre 1906, après la publication du premier manifeste magoniste et alors que le PLM appelle à la constitution d'un mouvement révolutionnaire d'envergure nationale, Lauro Aguirre organise – avec Ricardo Flores Magón, Antonio Villarreal et Manuel Sarabia – une tentative de prise de la ville de Ciudad Juárez, depuis El Paso. L'attaque est facilement déjouée par le gouverneur du Chihuahua, Enrique Creel, informé des plans par des agents infiltrés dans les rangs magonistes¹⁷¹. François-Xavier Guerra

¹⁶⁹ « Como ingeniero topográfico, Aguirre habrá conocido de cerca los procesos de despojo e industrialización mediante los cuales el avance de la “civilización” solía ser sinónimo de catástrofe. », Zachary Campbell, *op. cit.*, p. 22.

¹⁷⁰ « No es extraño que Lauro Aguirre fuera adepto al espiritismo, un conjunto de creencias que estuvo en boga entre cierta élite letrada en México en la segunda mitad del siglo XIX. La doctrina espiritista intenta armonizar ciencia y religión. », Zachary Campbell, *op. cit.*, p. 5.

¹⁷¹ Enrique Creel a été plusieurs fois gouverneur de l'État de Chihuahua et ministre des Affaires étrangères (*Secretario de Relaciones Exteriores*) sous Porfirio Díaz puis a fondé le *Banco Central Mexicano*. Enrique Creel

explique que les magonistes comptaient notamment s'emparer d'une caserne avec l'aide de militaires qu'ils pensaient acquis à leur cause mais qui les auraient en réalité dénoncés¹⁷². Bien que totalement infructueuse, l'attaque est répertoriée par l'historiographie comme un des plus grands faits d'armes du courant magoniste, Ricardo Flores Magón aurait « traversé le pont frontalier armé de bombes de dynamite dans le but de prendre part aux actions révolutionnaires aux côtés de ses compagnons »¹⁷³. Les sympathisants du PLM sont arrêtés simultanément à El Paso et à Ciudad Juárez, ainsi que les leaders Aguirre, Sarabia et Villarreal. Flores Magón parvient à s'enfuir et trouve refuge à San Francisco (Californie). Traumatisé par l'expérience des rébellions partisans du *terresismo* dans le Chihuahua, Enrique Creel tente, sans succès, d'obtenir l'extradition de Lauro Aguirre, en le faisant accuser de meurtre et en transmettant des preuves falsifiées aux autorités étatsuniennes¹⁷⁴. L'innocence de Lauro Aguirre est cependant prouvée dans l'affaire de meurtre et il est libéré aux États-Unis après avoir purgé une peine de quarante jours pour son rôle dans la conspiration de El Paso/Ciudad Juárez. Le fait que les autorités du Chihuahua focalisent leur attention sur la personne de Lauro Aguirre montre qu'elles craignent une résurgence, avec le PLM, de révoltes de même nature que celles que Teresa Urrea inspirait quelques années auparavant.

Ainsi, il est légitime de penser que Lauro Aguirre arrive au PLM avec « un héritage au moins symbolique » forgé par son expérience de lutte aux côtés de Teresa Urrea, comme le suggère Alfonso Torúa Cienfuegos, et avec une certaine sensibilité quant à la guerre que les Yaquis du *Valle* subissent. Torúa Cienfuegos donne également l'exemple de Ramón Treviño, un membre du PLM marié à une sœur de Teresa Urrea.

Aguirre y Treviño llegan al PLM sin contingente pero con un capital político al menos simbólico, basado en la memoria de Teresa Urrea. Fue en casa de Tomás Urrea, en Clifton, Arizona, donde empezaron a

a, avec Luis Terrazas – neuf fois gouverneurs du Chihuahua – monopolisé les plus hautes fonctions politiques de la région pendant plusieurs décennies. La famille Creel/Terrazas (deux familles unies par des liens de mariage) est la famille la plus riche et la plus puissante du Chihuahua. Sa fortune est largement fondée sur le *latifundio* – les Creel et les Terrazas possèdent plus de cinquante *haciendas* – mais aussi sur une importante activité commerciale et la détention d'actions dans les grandes compagnies minières, pétrolières et du chemin de fer. Les Creel et les Terrazas font partie des plus proches conseillers de Porfirio Díaz, les *científicos*, qui étaient adeptes d'une conception positiviste de la politique et prônaient la révolution industrielle.

¹⁷² François-Xavier Guerra, *Le Mexique – De l'Ancien Régime à la Révolution*, tome 2, Éditions L'Harmattan, Paris, 1985.

¹⁷³ « [Ricardo Flores Magón] se instaló en El Paso, Texas, y cruzó el puente fronterizo armado con bombas de dinamita con el objeto de tomar parte en las acciones revolucionarias junto a sus correligionarios. », Miguel Ángel Ramírez Jahuey, *Ricardo Flores Magón – La rebeldía es la vida, la sumisión es la muerte*, Mexico, Secretaría de Cultura INEHRM, 2022, p. 37.

¹⁷⁴ La tentative de rapatriement de Lauro Aguirre au Mexique entreprise par Enrique Creel allait probablement de pair avec la volonté de le faire assassiner en lui appliquant la « *ley fuga* ». La *ley fuga* était un procédé extrajudiciaire très répandu au Mexique pendant le Porfiriat consistant à tirer dans le dos d'un prisonnier détaché, pour simuler une évasion. De manière générale, les membres du PLM ont toujours cherché à éviter les extraditions pour cette raison, lors de leurs séjours en prison, payant parfois une libération sous caution aux États-Unis.

organizarse los liberales para llevar a cabo varias rebeliones durante 1906-1912. Esto, de alguna manera, nos indica que hubo continuidad en los movimientos¹⁷⁵.

Ainsi, Lauro Aguirre incarne une forme de transmission, ou passage de témoin, entre les appels à la révolution que Teresa Urrea professait au sein des communautés indigènes – de Sonora, Arizona et Chihuahua – et le travail de propagande effectué par les libéraux du PLM depuis les États-Unis. Mais, au-delà de la seule figure de Aguirre, la résistance yaqui opposée à l'État mexicain et le mouvement millénariste de Teresa Urrea ont surtout, de manière plus générale, contribué à l'effervescence révolutionnaire qui commence dans les *Borderlands* avant l'arrivée des magonistes et qui facilite leur implantation¹⁷⁶. Il y a une continuité de la présence d'une pensée rebelle ou révolutionnaire dans cette aire géographique et Teresa Urrea, à l'instar de Ricardo Flores Magón, est souvent présentée comme « *precursora* » de la révolution¹⁷⁷.

En outre, certaines des pratiques militantes mises en place par le PLM peuvent évoquer celles employées avant eux par Teresa Urrea et Lauro Aguirre : le militantisme qui passe par la publication de journaux, la diffusion d'idées révolutionnaires depuis une position d'exil ou bien l'utilisation du Sonora comme espace privilégié pour déclencher la révolution. De même, les formes de lutte adoptées par le mouvement de Ricardo Flores Magón et celles de la guérilla yaqui de *Tetabiate* se ressemblent dans une certaine mesure. Il s'agit en effet de mouvements qui ont surtout œuvré pour résister et s'organiser contre la répression mais qui n'ont presque pas connu de moments en phase offensive – contrairement aux autres factions de la révolution. Ces mouvements ont tous deux dû, comme nous l'avons vu, mener de front des activités salariées pour subsister ou récolter des fonds pour leur cause et une résistance armée – dans le cas des Yaquis – ou le « *quehacer revolucionario* », comme l'appelle Ricardo Flores Magón, soit un ensemble de tâches d'organisation, de préparation d'opérations ou de propagande qui incombaient au PLM – dans le cas des magonistes¹⁷⁸. Enfin, Yaquis comme magonistes ont

¹⁷⁵ « Aguirre et Treviño rejoignent le PLM sans contingent, mais avec un capital politique au moins symbolique, fondé sur la mémoire de Teresa Urrea. C'est chez Tomás Urrea, à Clifton, en Arizona, que les libéraux ont commencé à s'organiser pour mener plusieurs rébellions entre 1906 et 1912. Cela nous indique, d'une certaine manière, qu'il y a eu une continuité dans les mouvements. », Alfonso Torúa Cienfuegos, *op. cit.*, p. 201.

¹⁷⁶ Il faut ajouter que les autres groupes révolutionnaires – Madero, Pancho Villa, Orozco - vont aussi largement bénéficier de l'effervescence révolutionnaire que connaît le Chihuahua dans la deuxième moitié du Porfiriato. Des Yaquis vont par exemple rejoindre la *División del Norte* et les troupes madéristes.

¹⁷⁷ L'anthropologue Gillian E. Newell s'interroge même sur la possibilité de considérer Teresa Urrea comme *precursora* du mouvement *chicano*.

Gillian E. Newell, « Teresa Urrea: ¿Una precursora chicana? – Retos de memoria social, historia e identidad de los chicanos de los Estados Unidos », dans *Frontera Norte*, vol. 14, N°28, juillet-décembre 2002, pp. 103-128.

¹⁷⁸ Il s'agit ici d'une différence majeure avec les autres factions de la révolution dont les armées avaient bien plus de succès et qui pouvaient s'alimenter de la prise de terres et de bétail, au fur et à mesure de leurs conquêtes territoriales, comme le signale l'historien et anthropologue Claudio Lomnitz.

tenté d'exploiter l'espace frontalier à leur avantage pour acheter et transférer des armes à l'insu des autorités. À cet égard, il faut dire que si les autorités étaient, de leur côté, conscientes du danger potentiel que représentait la frontière et ont pu déployer des méthodes de contrôle et de traque efficaces et couronnées de succès contre les réseaux magonistes, c'est en partie à mettre au compte de l'expérience accumulée, en parallèle, dans la *Guerra del Yaqui*.

Il ne s'agit pas seulement, pour nous, d'identifier des points communs ou d'établir des rapprochements concernant les modes d'action de mouvements a priori différents, mais aussi de mettre en évidence des points de jonction et de fusion entre ces histoires. Nous allons ici présenter des cas où le mouvement yaqui et le mouvement magoniste ont véritablement convergé, voire été indissociables à certains moments, avant de nous intéresser aux affinités que ces mouvements peuvent partager sur le plan idéologique.

3. Rallier les peuples indigènes

Lorsqu'ils arrivent aux États-Unis en 1904, Ricardo Flores Magón et ses camarades découvrent la présence des nombreux migrants yaquis qui fuient la guerre et les expulsions dans le *Valle*. Par l'intermédiaire de Lauro Aguirre, les membres du PLM vont tout particulièrement constater, dans les régions minières d'Arizona, les importantes capacités d'organisation des Yaquis, qui se manifestent par la mise en place d'un réseau de soutien avec les Yaquis impliqués au sein de la guérilla qui subsiste dans le *Valle*. Les migrants yaquis qui trouvaient refuge et emploi en Arizona pouvaient en effet donner asile aux guérilleros ainsi que les financer et les approvisionner en armes.

Les réfugiés yaquis se concentrent principalement dans des *colonias* qu'ils fondent, d'abord à Nogales puis à Tucson, dans la première décennie du XX^e siècle. Alfonso Torúa Cienfuegos explique que la peur de la déportation, en raison de leur réputation de migrants problématiques dans leur pays d'origine, avec laquelle arrivent les Yaquis, se dissipe au fur et à mesure qu'ils sont sollicités pour travailler dans les fermes, les mines ou le chemin de fer¹⁷⁹. Ils reçoivent « la protection d'hommes d'affaires désireux de tirer profit, à faible coût, d'une main d'œuvre très

Sur les modalités de subsistance quotidiennes des militants du PLM, et notamment ceux de la *Junta Organizadora*, voir la thèse de doctorat d'Alexandre Weiss, *Le quotidien des anarchistes mexicains en lutte : exils, circulations et connexions (1886-1927)*, Université Paris Nanterre, 2022.

¹⁷⁹ C'est l'époque où se construit un important réseau ferroviaire pour relier les mines d'Arizona et les grands centres industriels du nord des États-Unis.

productive »¹⁸⁰. D'après Claudio Lomnitz, il y a en outre une entente relativement bonne entre les Yaquis et la population d'Arizona, qui se montre de plus en plus solidaire : « La *convivencia* pacifique avec les Yaquis réfugiés en Arizona a accru la sympathie frontalière envers les Yaquis en général. » Les Yaquis fêtent « leurs traditionnelles fêtes de Pâques » dans le *Barrio Libre* de Tucson, alors communément appelé « *pueblo yaqui* »¹⁸¹. Ainsi, à la faveur d'une meilleure conjoncture que celle du *Valle* à ce moment-là, les Yaquis d'Arizona peuvent, en parallèle de la vie quotidienne qu'ils mènent, se réarmer et planifier des incursions pour un retour dans le Sonora. La *colonia* yaqui à Nogales – connue comme *Nogalitos* – servait notamment de point de passage entre les États-Unis et le Mexique.

Les magonistes cherchent à rallier les Yaquis à leur cause, voyant qu'ils sont également des ennemis du régime. Très rapidement, le PLM se saisit de la question de la campagne du Yaqui. *Regeneración* documente la guerre dans le Valle et s'érige en héraut de l'aspiration du peuple yaqui à récupérer ses anciennes terres.

Dans l'article « La guerra del Yaqui es un negocio », publié en 1905, Ricardo Flores Magón évoque des braquages de vivres réalisés par des groupes yaquis à Hermosillo (capitale du Sonora)¹⁸². Flores Magón se place en défenseur des Yaquis et en faux d'une lecture qui prédomine dans la presse de l'époque et qui consiste à criminaliser les Yaquis. Pour Flores Magón, ce sont les politiques menées par les autorités du Sonora à l'encontre des Yaquis qui les contraignent à des actes de violence et des vols. Il pointe les responsabilités de Rafael Izábal, le gouverneur de Sonora, qui mandate des militaires pour recenser les Yaquis de la région, leurs activités et leurs potentiels liens avec la guérilla et de Ramón Corral, vice-président du Mexique, qu'il qualifie de « négrier » qui vend des Yaquis « aux esclavagistes du Yucatán »¹⁸³. Les soldats mandatés par Izábal traquent et assassinent une partie des Yaquis, indistinctement les rebelles et ceux qui travaillent dans les *haciendas*, et livrent l'autre partie des Yaquis à Corral pour leur déportation. Flores Magón dénonce l'hypocrisie des autres journaux et les invite à identifier ceux qu'il estime être les vrais coupables.

¹⁸⁰ «En Arizona, [...] los yaquis recibieron protección de gente de negocios con el objeto de aprovechar su mano de obra que, además de barata, era altamente productiva.», Alfonso Torúa Cienfuegos, *Frontera en llamas: los Yaquis y la Revolución Mexicana*, Hermosillo, Editorial Uni-Son, 2005, p. 52.

¹⁸¹ « La convivencia pacífica con los yaquis broncos refugiados en Arizona aumentó la simpatía fronteriza por los yaquis en general. Ya desde 1901, se había establecido en Nogales, Arizona, una colonia de refugiados yaquis. La colonia de Tucson, que llegaría a ser notablemente más grande, empezó apenas unos años después. Para 1909, la comunidad era tan grande que su “barrio libre” era conocido coloquialmente como “el pueblo yaqui” y los yaquis de la ciudad pudieron celebrar aquí sus tradicionales fiestas de Pascua. », Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 237.

¹⁸² Ricardo Flores Magón, « La guerra es un negocio », *Regeneración*, Saint-Louis, 1905.

¹⁸³ « negrero » et « esclavistas de Yucatán », *Ibid.*

La vida errante a que los ha condenado la injusticia de nuestro Gobierno no les permite [a los Yaquis] arbitrarse recursos por otros medios que no sean los del robo y la violencia. [...] Por esa razón, los yaquis no se someten y prefieren los riesgos de la rebeldía a ser cobardemente asesinados por Izábal o vendidos por Ramón Corral. [...] No son los yaquis lo que ocasiona la ruina del Estado, sino la codicia insaciable de los que nos gobiernan. Los yaquis se han levantado en armas por mil justos motivos, y es al Gobierno traidor que obtiene lucro de la sangre derramada, a quien debemos condenar y contra quien debemos luchar. [...] Vemos con pena que muchos periódicos que se ocupan de la campaña del yaqui tienen para esa raza víctima de la rapacidad de nuestros prohombres, maldiciones tremendas que resultan injustas, y no saben pedir otra cosa que la destrucción total de los indios por el Gobierno. [...] Pedir la destrucción de los yaquis, es pedir el castigo de las víctimas y los laureles para los verdugos. La misión de la prensa que pide el exterminio de los yaquis es infame. [...] El exterminio de la tiranía es lo que la prensa debe predicar¹⁸⁴.

Dans le même ordre d'idées, le journal *El Colmillo Público* publie, au début de l'année 1906, « ¡Pobres indios! » et « La guerra del yaqui », deux articles qui dénoncent l'aveuglement de la presse – des rédacteurs de *El Imparcial* notamment – à l'égard des violences du régime¹⁸⁵. Le journal reprend ici le même argumentaire que Ricardo Flores Magón¹⁸⁶. En juin 1906, *El Colmillo Público* publie des caricatures de Rafael Izábal, le gouverneur de Sonora, réprimant les grévistes de Cananea, main dans la main avec des *Rangers* étatsuniens¹⁸⁷. C'est le même Izábal qui mène campagne contre les Yaquis dans le *Valle*.

La compréhension du potentiel révolutionnaire des communautés yaquis conduit les magonistes à des alliances et à des combats communs. Lázaro Gutiérrez de Lara fournit, en tant qu'avocat, une aide légale gratuite aux Yaquis contre la dépossession de leurs terres. En juin 1906, il participe à la lutte des mineurs de Cananea (Sonora), en grève contre la *Cananea Copper Company* de William C. Greene et est témoin de l'impitoyable répression. Les magonistes font le lien entre les investissements étatsuniens dans les mines du Sonora et le démantèlement des

¹⁸⁴ « La vie errante à laquelle les a condamnés l'injustice de notre gouvernement ne leur permet pas [aux Yaquis] de se procurer des ressources par d'autres moyens que le vol et la violence. [...] C'est pourquoi les Yaquis ne se soumettent pas et préfèrent les risques de la rébellion à être lâchement assassinés par Izábal ou vendus par Ramón Corral. [...] Ce ne sont pas les Yaquis qui causent la ruine de l'État, mais la cupidité insatiable de ceux qui nous gouvernent. Les Yaquis ont pris les armes pour mille raisons justifiées, et c'est le gouvernement traître, qui tire profit du sang versé, que nous devons condamner et contre lequel nous devons lutter. [...] Nous constatons avec tristesse que de nombreux journaux qui traitent de la campagne du Yaqui ont pour cette race victime de la rapacité de nos dirigeants des malédictions terribles qui sont injustes, et ne savent rien demander d'autre que la destruction totale des Indiens par le gouvernement. [...] Demander la destruction des Yaquis, c'est demander la punition des victimes et les lauriers pour les bourreaux. La mission de la presse qui demande l'extermination des Yaquis est infâme. [...] L'extermination de la tyrannie est ce que la presse doit prêcher. », *Ibid.*

¹⁸⁵ « ¡Pobres indios! », *El Colmillo Público*, N°123, Mexico, 14 janvier 1906 et « La Guerra del Yaqui », *El Colmillo Público*, N°128, Mexico, 18 février 1906, Hemeroteca Nacional de México, UNAM.

¹⁸⁶ De manière générale, *El Colmillo Público* suit à cette époque la ligne idéologique du PLM. Federico Fernández Pérez, qui fonde ce journal en 1904, a auparavant collaboré avec Ricardo Flores Magón au sein de la rédaction de *El Hijo del Ahuizote*. Il fait partie des libéraux qui n'ont pas participé à l'exil de 1904 et sont restés à Mexico. Dans tous les numéros de *Regeneración* des années 1905 et 1906, un encadré est consacré à la promotion de *El Colmillo Público*. Ricardo Flores Magón y loue le « virilisme », le « discernement » et l'« impartialité absolue » de ce journal qu'il considère être le « meilleur hebdomadaire indépendant de caricatures ».

¹⁸⁷ Les caricatures se moquant de Porfirio Díaz et de son gouvernement ont fait l'objet d'une exposition en 2024 au Museo del Estanquillo à Mexico : « Caricatura y revolución – Los Flores Magón y las revistas satíricas de combate ».

communautés yaquis. Les droits des travailleurs et le retour des Yaquis dans leurs terres ont partie liée et le programme de 1906 du PLM réunit ces deux questions.

Le programme de 1906 est publié dans *Regeneración* le 1^{er} juillet 1906. Ce numéro est imprimé en 250 000 exemplaires et le programme est publié également en séparé. Il est largement diffusé. Quelques mois auparavant, en février 1906, les rédacteurs de *Regeneración* avaient publié un appel à contributions afin que les revendications des abonnés figurent dans le programme. Le programme prône un régime présidentiel, sans réélections, et des réformes constitutionnelles pour empêcher que le président ait, seul, les pleins pouvoirs. Il prévoit une série de lois anticléricales dans la continuité de la Reforma (incarnée par Benito Juárez et Lerdo de Tejada). Il interdit l’immigration chinoise¹⁸⁸.

Le programme expose diverses propositions de lois visant à garantir des droits au travail pour les ouvriers : la journée de huit heures, un salaire minimum, le repos obligatoire le dimanche, l’interdiction de faire travailler des enfants de moins de quatorze ans, etc. Le programme, publié un mois après la grève de Cananea, accorde une importance particulière aux conditions de travail dans les mines. Il stipule une « obligation pour les propriétaires de mines de maintenir les meilleures conditions d’hygiène [...] et de sécurité » et impose « aux patrons d’indemniser les accidents du travail ». L’article 32 reprend expressément la revendication principale des grévistes – l’égalité salariale pour les travailleurs mexicains et étatsuniens – et lui donne une portée nationale :

Art. 32 – No permitir en ningún caso que trabajos de la misma clase se paguen peor al mexicano que al extranjero en el mismo establecimiento, o que a los mexicanos se les pague en otra forma que a los extranjeros¹⁸⁹.

En parallèle, le programme annonce que le gouvernement devra garantir la « protection de la race indigène » et la redistribution de terres aux communautés indigènes qui ont été spoliées par les politiques porfiristes.

Art. 50 – Al triunfar el Partido Liberal, se confiscarán los bienes de los funcionarios enriquecidos bajo la Dictadura actual, y lo que se produzca se aplicará al cumplimiento del capítulo de Tierras – especialmente a restituir a los yaquis, mayas y otras tribus, comunidades o individuos, los terrenos de que fueron despojados¹⁹⁰.

¹⁸⁸ Nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 4.

¹⁸⁹ « Art. 32 – Ne permettre en aucun cas que des travaux de même nature soient moins bien rémunérés pour les Mexicains que pour les étrangers dans le même établissement, ou que les Mexicains soient rémunérés sous une autre forme que les étrangers. », Ricardo Flores Magón, Juan Sarabia, Antonio Villarreal, Enrique Flores Magón, Librado Rivera, Manuel Sarabia, *Programa del Partido Liberal Mexicano y Manifiesto a la Nación*, Saint-Louis, Missouri, 1^{er} juillet 1906.

¹⁹⁰ « Art. 50 – En cas de victoire du Parti libéral, les biens des fonctionnaires qui se sont enrichis sous la dictature actuelle seront confisqués, et les recettes ainsi générées seront affectées à la mise en œuvre du chapitre “Terres”,

En 1907, le PLM entre en contact avec Javier Buitimea, un Indien yaqui qui participe à des actions militantes en Arizona et sympathise avec des membres du parti. La *Junta Organizadora* le nomme « Délégué Spécial » et l'envoie dans le *Valle* pour y propager les idées magonistes, espérant susciter ainsi l'adhésion des guérilleros yaquis au PLM.

Deseando que usted, como DELEGADO ESPECIAL de esta Junta, entable relaciones con nuestros hermanos los yaquis y los anime a adherirse al movimiento revolucionario que está preparando el Partido Liberal¹⁹¹.

Avec la lettre de nomination, la *Junta* envoie à Buitimea des extraits du programme de 1906, assortis d'instructions quant à la manière de les introduire au peuple yaqui de façon à faire écho à ses propres intérêts. L'idée est que Buitimea les lise dans les *rancherías* qui jalonnent le *Valle del Yaqui* et les fasse parvenir à son réseau de camarades insurgés. Les points du programme qui sont choisis sont ceux qui concernent les questions terriennes et les communautés indigènes.

Les hará comprender que nosotros luchamos por la redención de nuestro país y especialmente por la emancipación y el bienestar de la raza indígena.

Les mostrará el Programa del Partido Liberal llamándoles la atención acerca del Capítulo "Tierras" y de los artículos 48 y 50 que a continuación transcribimos¹⁹².

Ricardo Flores Magón décrit plus loin la mise en pratique de ces mesures, dans le cas où le PLM mènerait à bien sa révolution. Bien que le programme de 1906 prévoie l'instauration d'un gouvernement révolutionnaire et une distribution des terres par le haut, les municipalités auront un niveau d'autonomie important vis-à-vis de ce gouvernement.

Explíqueles que lo que dejamos copiado, lo mismo que los demás puntos del Programa, se implantarán al triunfo de la revolución y servirán de base para la formación de las futuras leyes de nuestro país.

Nuestro Programa, en su artículo 46, ofrece "la reorganización de los Municipios que han sido suprimidos y el robustecimiento del poder municipal". Bajo el amparo de esta prescripción, los pueblos indígenas se gobernarán por sí mismos, vivirán independientemente, escogiendo para autoridades a individuos de su propia raza que les merezcan confianza¹⁹³.

en particulier à la restitution aux Yaquis, aux Mayas et aux autres tribus, communautés ou individus des terres dont ils ont été spoliés. », *Ibid.*

¹⁹¹ « Souhaitant que vous, en tant que DÉLÉGUÉ SPÉCIAL de cette *Junta*, établissiez des relations avec nos frères yaquis et les encourageiez à adhérer au mouvement révolutionnaire que le Parti libéral est en train de préparer. », « Carta de la Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano (Ricardo Flores Magón presidente, Antonio I. Villarreal secretario) al Ciudadano Delegado Especial Javier Buitimea », St. Louis Missouri, 9 juin 1907, Fondo Manuel González Ramírez, tome 45, p. 204, Archivo General de la Nación.

¹⁹² « Vous leur ferez comprendre que nous luttons pour la rédemption de notre pays et en particulier pour l'émancipation et le bien-être de la race indigène. Vous leur montrerez le programme du Parti libéral en attirant leur attention sur le chapitre "Terres" et sur les articles 48 et 50 que nous transcrivons ci-dessous. », *Ibid.*

¹⁹³ « Expliquez-leur que ce que nous avons copié, tout comme les autres points du programme, sera mis en œuvre après la victoire de la révolution et servira de base à l'élaboration des futures lois de notre pays. Notre programme, dans son article 46, propose « la réorganisation des municipalités qui ont été supprimées et le renforcement du pouvoir municipal ». En vertu de cette prescription, les peuples autochtones se gouverneront eux-mêmes, vivront de manière indépendante et choisiront comme autorités des personnes de leur propre race qui méritent leur confiance. », *Ibid.*

En mettant l'accent sur le « renforcement du pouvoir municipal », Flores Magón brandit ici un des arguments classiques du libéralisme politique mexicain. L'ensemble des libéraux d'opposition s'oppose en effet à la conception porfiriste très centraliste du pouvoir, jugée conservatrice dans la mesure où elle s'apparente au système politique en vigueur au Mexique du temps du vice-royaume d'Espagne. Cependant, si les libéraux prônent dans leur ensemble une politique fédéraliste et s'accordent pour donner plus d'autonomie à des territoires à plus petite échelle, Ricardo Flores Magón semble franchir un pas important lorsqu'il avance que les « peuples indigènes se gouverneront eux-mêmes ». Il peut s'agir d'une volonté de séduire des Yaquis partisans de l'autogouvernement ou, plus vraisemblablement, des prémices des divergences idéologiques entre les anarchistes du PLM et le reste des libéraux, qui diviseront le PLM en 1911.

Ricardo Flores Magón prend une posture de pédagogue pour exposer ses convictions. Il se veut rassurant et adopte un ton didactique, pas exempt d'un certain paternalisme.

No habrá empleados del Gobierno que los extorsionen y opriman, y como los impuestos serán abolidos para los pobres y para los que posean pequeños capitales, recibirán íntegro el producto de su trabajo, no tendrán que sacrificarse para pagar gabelas onerosas¹⁹⁴.

La lettre se poursuit par un passage d'histoire dans lequel Flores Magón passe en revue les souffrances que « l'Indien a vécu pendant de longs siècles », depuis le début de la conquête¹⁹⁵.

Enfin, la lettre se conclut ainsi :

Haga presente lo que dejamos expuesto, Sr. Delegado Especial, a sus hermanos de raza, a los valerosos yaquis, y excítelos a unirse a nosotros en esta campaña cuyo triunfo será altamente benéfico para ellos lo mismo que para los demás mexicanos.

La lettre comporte, en outre, un en-tête qui indique :

En virtud de este nombramiento queda usted facultado para acopiar cuantos elementos sean necesarios otorgando en nombre de la Junta los recibos correspondientes en los que se especificará si las armas, municiones o dinero que usted consiga se han obtenido en calidad de préstamo o como donativos, para hacer el pago correspondiente en el primer caso al triunfar la revolución¹⁹⁶.

La *Junta* envisage clairement que l'opération de Javier Buitimea dans le *Valle* soit couronnée de succès et que celui-ci réunisse des troupes de Yaquis armés.

¹⁹⁴ « Il n'y aura pas d'employés du gouvernement pour vous extorquer et vous opprimer, et comme les impôts seront abolis pour les pauvres et ceux qui possèdent de petits capitaux, vous recevrez l'intégralité du produit de votre travail, vous n'aurez pas à vous sacrifier pour payer des impôts onéreux. », *Ibid.*

¹⁹⁵ « el indio ha vivido por largas centurias », *Ibid.*

¹⁹⁶ « En vertu de cette nomination, vous êtes habilité à rassembler tous les éléments nécessaires et à délivrer, au nom de la *Junta*, les reçus correspondants précisant si les armes, les munitions ou l'argent que vous obtenez ont été obtenus à titre de prêt ou de don, afin d'effectuer le paiement correspondant dans le premier cas lorsque la révolution aura triomphé. », *Ibid.*

En 1908, Enrique Flores Magón et Práxedes Guerrero envoient une autre lettre à Javier Buitimea dans laquelle ils le remercient pour ses « services » dans le *Valle* et le nomment colonel de l'armée du PLM, appelée ici « armée nationale mexicaine », étant la seule qui vaille aux yeux des révolutionnaires¹⁹⁷. Dans la marge un tampon indique : « Ejército Libertario del Norte – Segunda Zona » et « St. Louis, Mo. – Sonora, Río Yaqui, México. ».

En atención a los servicios prestados a la causa liberal así como por su patriotismo y lealtad, extendemos al C. Javier Buitimea el nombramiento de Teniente Coronel del Ejército Nacional Mexicano.¹⁹⁸.

La nomination de Javier Buitimea comme colonel dans « l'armée de libération » magoniste fait partie d'un plan plus large que Práxedes Guerrero expose, dans un rapport envoyé à la *Junta*, quelques mois auparavant. Dans ce rapport, Práxedes Guerrero propose de coordonner les différents représentants ou chefs du PLM pour qu'ils se soulèvent simultanément, maximisant ainsi les chances d'engendrer une révolution généralisée.

Ya es tiempo de ponerse sobre el terreno de las operaciones, porque de un momento a otro puede ser descubierto alguno de los planes parciales del movimiento [...]. La últimas instrucciones generales dadas a los diversos Jefes son éstas: Organizar o reunir rápidamente, usando de todo secreto y discreción, los efectivos de sus respectivas fuerzas. [...] Procurar desde el momento que se rompan las hostilidades, estar en contacto por todos los medios posibles con las fuerzas amigas que se encuentren vecinas y establecer comunicación constante con la Junta o sus representantes [...]. Hacer circular desde el primer momento del levantamiento, el Programa del Partido y Proclamas especiales de cada Jefe expresando el motivo y los fines de la revolución, haciendo imprimir aquél y éstos, en las imprentas de los lugares que se tomen. [...] Cada Jefe de fuerzas libertarias, cuando tenga noticia de que algún otro grupo ha empezado la revolución, obligado por las circunstancias, deberá secundar el movimiento y levantarse¹⁹⁹.

Dans ce rapport, de près de quatre pages, Práxedes Guerrero détaille la stratégie qu'il considère être la plus opportune pour que les soulèvements se propagent le plus possible. Il aspire à ce que les communautés indigènes du nord-ouest du Mexique prennent pleinement part à la révolution. Il veut « provoquer le soulèvement de toute [la région du fleuve] Mayo », ainsi que du río Yaqui et obtenir « si possible l'aide des Pimas »²⁰⁰. Javier Buitimea fait donc partie des représentants à qui Práxedes Guerrero s'adresse, par l'intermédiaire de la *Junta*.

¹⁹⁷ Bien que les magonistes ne soient jamais parvenus à constituer une force armée bien organisée, ils se donnaient cependant des titres militaires et administratifs, distribués à un petit groupe de personnes proches de Ricardo Flores Magón et constituant le noyau de leur organisation.

¹⁹⁸ « En reconnaissance des services rendus à la cause libérale ainsi que pour son patriotisme et sa loyauté, nous nommons C. Javier Buitimea lieutenant-colonel de l'armée nationale mexicaine. », « Carta de la Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano (Enrique Flores Magón y Práxedes Guerrero) a Javier Buitimea », Saint-Louis Missouri, 5 avril 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 48, p. 6, Archivo General de la Nación. Cette lettre, comme beaucoup d'autres, a été interceptée par les autorités du Sonora. Elle figure parmi les dossiers du fond « Rebelión Sonora y Chihuahua » de l'Archivo General del Gobierno del Estado de Sonora. Celle consultée à l'AGN en est la copie.

¹⁹⁹ « Informe de Práxedes Guerrero para la Junta Organizadora del PLM », 15 janvier 1908, Los Angeles, Californie, Fondo Manuel González Ramírez, Archivo General de la Nación, tome 47, p. 205.

²⁰⁰ « Procurar el levantamiento de todo el Mayo y si fuere posible la ayuda de los Pimas », *Ibid.*

Javier Buitimea est arrêté en août 1908 à Nacozari (Sonora). Le vice-président du Mexique Ramón Corral est informé par courrier de l'arrestation de Buitimea ainsi que de ses liens avec la *Junta*, ce qui laisse transparaître l'inquiétude de la police et des autorités de voir deux mouvements ennemis s'associer.

Vice-presidente Ramón Corral,

Fue aprehendido en Nacozari un individuo de tipo yaqui [...] reconociéndosele correspondencia, proclamas de junta Flores Magón, un antejo larga vista y parque. Trae despacho de Coronel bajo el nombre de Javier Buitimea y correspondencia para yaquis rebeldes²⁰¹.

La police interroge Buitimea et apprend qu'il résidait à Douglas et travaillait, avec le statut de *jornalero*, dans une fonderie de cuivre, « la Fundición Copper Cuin », quand il a rencontré Manuel Sarabia puis Práxedis Guerrero²⁰².

[Javier Buitimea contó] que llegó a Douglas Manuel Sarabia principal promovedor de las ideas de los Flores Magón quien fue quien le entregó los primeros papeles donde lo nombra la Junta de San Luis Mis. delegado especial para levantar a los yaquis; que tuvo frecuentes entrevistas con dicho Sarabia en las que le leía los papeles y le aconsejaba que viniera a levantar a los indios en favor de los Flores Magón, que él les ofreció que lo haría y que le ofrecían en cambio que fuera él General de los Yaquis. [...] Que en septiembre se fue Sarabia quedando el que había nombrado delegado especial para levantar a los indios, que con ese carácter siguió recibiendo correspondencia de Los Ángeles Calfa. – firmando un Práxedis Guerrero [...] que tuvo una entrevista con Práxedis Guerrero en Douglas en la que trataron sobre su venida a levantar a los indios²⁰³.

Dans cette même année de 1908, un militant mayo du PLM à Los Angeles du nom de Fernando Palomares est nommé, par la *Junta*, « représentant spécial » auprès des communautés yaquis et mayos, à l'instar de Javier Buitimea. Fernando Palomares est un Mayo qui a participé à la grève de Cananea puis migré aux États-Unis où il édite le journal *Libertad y Trabajo*. Au mois de mai 1908, il reçoit « des instructions de la *Junta* du Parti Libéral pour se rendre au Sonora et au Sinaloa et y créer des liens, fort de sa connaissance du terrain et de la confiance dont il bénéficiait auprès des tribus yaqui et mayo²⁰⁴ ». Fernando Palomares rend compte des péripéties

²⁰¹ « Vice-président Ramón Corral, Un individu de type yaqui [...] a été arrêté à Nacozari. On a trouvé sur lui du courrier, des proclamations de la junta Flores Magón, une longue-vue et des munitions. Il transporte un titre de colonel sous le nom de Javier Buitimea et du courrier destiné aux rebelles yaquis. », « Carta de Luis E. Torres a Ramón Corral », Hermosillo, 12 août 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47, p. 273, Archivo General de la Nación.

²⁰² « Carta de Liborio Vázquez, Comisario de Agua Prieta, a Luis E. Torres, Secretario de Estado », Agua Prieta, 18 août 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47, p. 318, Archivo General de la Nación.

²⁰³ « [Javier Buitimea a dit] qu'il a rencontré Manuel Sarabia à Douglas, le principal promoteur des idées des Flores Magón, qu'il lui a remis les premiers documents dans lesquels il était nommé, par la Junta de San Luis Mis., délégué spécial pour soulever les Yaquis ; qu'il avait eu de fréquentes entrevues avec ledit Sarabia au cours desquelles celui-ci lui lisait les documents et lui conseillait d'aller soulever les Indiens en faveur des Flores Magón, qu'il lui avait proposé de le faire et qu'en échange, on lui offrait de devenir général des Yaquis. [...] Qu'en septembre, Sarabia partit, laissant derrière lui celui qu'il avait nommé délégué spécial pour soulever les Indiens, qui, à ce titre, continua à recevoir du courrier de Los Ángeles Calfa. – signé Práxedis Guerrero [...] qu'il a eu un entretien avec Práxedis Guerrero à Douglas au cours duquel ils discutèrent de sa venue pour soulever les Indiens. », *Ibid.*

²⁰⁴ « A finales de mayo [Fernando Palomares] se dirigió a la frontera con instrucciones de la Junta del Partido Liberal para enlazarse con los grupos de Sonora y Sinaloa, donde conocía muy bien el terreno y disfrutaba de la

rencontrées au cours de son voyage dans des lettres envoyées directement à Ricardo Flores Magón. Il traverse l'Arizona caché dans des trains de marchandises, se fait arrêter entre Yuma et Tucson, mais parvient finalement à traverser la frontière à pied au niveau de *Nogalitos*.

Hoy llegué a este pueblo [Batamotal (Sonora)], fatigado, y sufriendo mucho de mi pierna y pie derecho que me lastimé, al ser bajado de un tren de carga entre Yuma y Tucson. Lloré de rabia por carecer de un arma de fuego, cuando el gringo criminal garrotero me apuntó con su revólver ordenándome a la vez que me bajara del tren que corría velozmente, esperando que me baleara de un momento, por fin brinqué, resultando nomás lastimado. [...] A pie atravesé la frontera por Nogales, Sonora, estuve en Hermosillo; he notado mucho movimiento de tropas para la frontera, también para Ures me dijeron que iban soldados, dizque van a cuidar a los Yaquis²⁰⁵.

Fernando Palomares est attentif aux « mouvements des troupes » de l'armée fédérale et au fait qu'elle persécute les Yaquis²⁰⁶. Il indique qu'il va se rendre à la *sierra del Bacatete* (Sonora) et, de là, tenter de rejoindre les territoires qui avoisinent les fleuves Yaqui et Mayo, à la frontière Sonora/Sinaloa, en tâchant d'échapper au contrôle des autorités.

Mañana de mañanita salgo para la sierra del Bacatete, y con la rapidez posible me pondré en campaña de acuerdo con mis compañeros los indios Mayos y vecinos los indios Yaquis. [...] Espero en mi próxima poder dar mejor cuenta de mis esfuerzos, por ahora me es grato quedar a sus órdenes en todo y por todo para el triunfo de la revolución²⁰⁷.

Cette lettre est interceptée par des espions étatsuniens à la botte de Díaz, qui lisent la plupart du courrier envoyé aux magonistes, et transmise au consulat mexicain à El Paso²⁰⁸. Le gouverneur de Sonora transmet des instructions aux préfets de différentes villes ou communes pour faire arrêter Fernando Palomares²⁰⁹. Palomares est recherché « pour être sérieusement impliqué dans

confianza de las tribus mayo y yaqui. », Javier Chávez Gámez, « Yaquis y Magonistas: una alianza indígena y popular en la Revolución Mexicana », en *Revista Pacarina del Sur*, N°3, avril-juin 2010, p. 5.

²⁰⁵ « Aujourd'hui, je suis arrivé dans ce village [Batamotal (Sonora)], fatigué et souffrant beaucoup de ma jambe et de mon pied droits, que je me suis blessés en étant expulsé du train de marchandises entre Yuma et Tucson. J'ai pleuré de rage de ne pas avoir d'arme à feu, lorsque le criminel gringo m'a menacé avec son revolver en m'ordonnant de descendre du train qui roulait à toute vitesse, je m'attendais à ce qu'il me tire dessus à tout moment. J'ai finalement sauté, mais je n'ai été que blessé. [...] J'ai traversé la frontière à pied par Nogales, Sonora, et je me suis rendu à Hermosillo. J'ai remarqué un important mouvement de troupes vers la frontière, et on m'a dit que des soldats se rendaient également à Ures, soi-disant pour prendre soin des Yaquis. », « Carta de Fernando Palomares, Batamotal, Sonora, al presidente del Partido Liberal Mexicano – Señor Don Ricardo Flores Magón – Los Ángeles, California », 24 juin 1908, Archivo Histórico "Genaro Estrada" de la Secretaría de Relaciones Exteriores, Expediente de Flores Magonismo, Tome XX, L-E-937.

²⁰⁶ Palomares dit de façon ironique que l'armée « prend soin des Yaquis » (« cuidar a los Yaquis »).

²⁰⁷ « Demain au petit matin, je pars pour la sierra del Bacatete, et dès que possible, je me mettrai en campagne avec mes compagnons, les Indiens Mayos, et nos voisins, les Indiens Yaquis. [...] J'espère pouvoir mieux rendre compte de mes efforts dans ma prochaine lettre. Pour l'instant, je suis heureux d'être à vos ordres, en tout et pour tout, pour le triomphe de la révolution. », *Ibid.*

²⁰⁸ La lettre comporte un tampon indiquant : « Consulado de los Estados Unidos Mexicanos. EL PASO, TEXAS. ». Elle fait aujourd'hui partie du fond « Flores Magonismo » des archives du Ministère des Affaires étrangères.

²⁰⁹ Le fond d'archives constitué par Manuel González Ramírez sur le Sonora pendant la période révolutionnaire contient une quantité considérable de documents mentionnant le nom de Fernando Palomares. Il s'agit sans doute d'un des magonistes qui a été le plus recherché. En juillet 1908, près d'une dizaine de lettres sont envoyées pour sa capture : à P. Sandoval, préfet municipal de Nogales, José M. Encinas et H.H. Martínez, préfecture de Magdalena, R. Bernal et Teodoro C. Duarte, à La Colorada, J.A. Salido à Álamos, A.E. García à Moctezuma, Francisco Chiapa à Guaymas, ...

le complot révolutionnaire des Flores Magón »²¹⁰. Une lettre est envoyée à Porfirio Díaz lui-même, le 24 juillet 1908, pour le tenir informé de la mobilisation des autorités du Sonora dans la traque de Palomares. Ce dernier est recherché « dans les mines [et] dans les communes » et la police « s'efforce de trouver ses affiliations et des photographies qui faciliteront sa poursuite »²¹¹.

Malgré les exemples de Javier Buitimea et de Fernando Palomares, des activistes respectivement yaqui et mayo du PLM, la convergence supposée entre le mouvement révolutionnaire des magonistes et les mouvements de résistance indigène dans le Sonora reste difficile à corroborer, du moins sur le plan militaire²¹². Il semble en effet que toutes les tentatives insurrectionnelles entreprises par les magonistes se sont soldées par des échecs et que le soutien qu'ils ont voulu apporter aux Yaquis n'a pas permis de freiner ni les dépossessions ni les déportations que subissaient ces derniers. Il est difficile en outre d'évaluer la portée des actions menées par Buitimea et Palomares, comme propagandistes ou recruteurs militaires au sein de leurs peuples. Les déclarations de Buitimea faites à la police concernant une carabine, emportée depuis Douglas puis abandonnée en chemin, et trois Yaquis disposés à l'aider – rencontrés sur la route – mettent en doute le fait que l'objectif fixé par la *Junta* de rallier un nombre important de personnes pour déclencher une révolution ait été atteint.

[Buitimea dijo] que desde Douglas trajo una carabina de 30 y 30 ochavada con tres cajas de parque, que la carabina se cansó con ella y la dejó en Fronteras en casa de un viejito Pablo Cota, que esa carabina es de Cecilio Mascareñas con orden de que no se la entregaran a nadie. Que en Douglas habló con tres yaquis que están allí y éstos quedaron conformes en ayudarle [...] Que en Chiricahui, le dijeron estos tres, que había seis más listos para venir a levantar a los indios, que en Bisbee también había uno [...]. Que entre los papeles que trae vienen siete nombramientos para que él los llenara con quien creyera mejor como segundo y capitanes²¹³.

²¹⁰ « por hallarse complicado seriamente en el complot revolucionario de los Flores Magón », « Carta del Comisario de Nacozari José B. Terán al Secretario de Estado, Hermosillo », 14 août 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47 p. 281, Archivo General de la Nación.

²¹¹ « Empeñosamente estoy procurando sus filiaciones y fotografías que facilitarán su persecución », « Carta al Presidente General Porfirio Díaz, Palacio Nacional », 24 juillet 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47 p. 33, Archivo General de la Nación. La lettre n'est pas signée.

²¹² Cependant, d'après l'historien Javier Chávez Gámez, les « négociations entre les Yaquis et les magonistes » ont été davantage fécondes à partir de 1910 et ont débouché sur une « alliance politico-militaire ». Il était question de la participation des Yaquis dans une insurrection magoniste programmée pour le 16 septembre. Cette alliance « a relancé le réseau de soutien que les rebelles yaquis avaient constitué des années auparavant à travers Sonora et dans les villes frontalières étatsuniennes. Plusieurs actions ont été entreprises depuis les États-Unis. Par exemple, le Yaqui Juan José Palma, délégué spécial du PLM à Phoenix, s'est chargé de faire entrer des armes et des guérilleros dans les campements rebelles du Sonora, ainsi que des combattants pimas et pápagos armés et à cheval. », Javier Chávez Gámez, *op. cit.*, p. 9.

²¹³ « [Buitimea a dit] qu'il a apporté de Douglas une carabine 30-30 avec trois boîtes de munitions, qu'il s'est fatigué de la porter et l'a laissée à Fronteras chez un vieil homme, Pablo Cota, que cette carabine appartenait à Cecilio Mascareñas et qu'il avait donné l'ordre de ne la remettre à personne. Qu'à Douglas, il a parlé à trois Yaquis qui se trouvent là-bas et que ceux-ci ont accepté de l'aider [...] Qu'à Chiricahui, ces trois-là lui ont dit qu'il y en avait six autres prêts à venir soulever les Indiens, qu'à Bisbee il y en avait aussi un [...]. Que parmi les papiers qu'il a sur lui, il y a sept nominations pour qu'il les remplisse avec les noms de ceux qu'il jugera bons comme second et

En dépit du fait qu'il atteint le río Yaqui en déjouant le pistage des autorités, Fernando Palomares ne parvient pas à établir de liaison avec « le Général en chef des Indiens Yaquis Luis Buli », se trouvant alors dans la *sierra* avec « le gros de son armée »²¹⁴.

No me fue posible entrevistarme con el General en Jefe de los indios Yaquis Sr. Luis Buli por encontrarse en la Sierra del Estado de Chihuahua con el grueso de su ejército, aquí sólo quedan partidas de 12 a 20 yaquis. [...] Ayer supe por un amigo de Sinaloa que por aquel Estado se notaba mucha animación en todos los pueblos para la revolución²¹⁵.

Suite à son arrestation, Javier Buitimea est incarcéré à San Juan de Ulúa (Veracruz) où il finira par mourir. Fernando Palomares parvient lui à s'échapper et à retourner aux États-Unis où il reprend les activités militantes en lien avec la *Junta*²¹⁶.

Quelles que soient les proportions qu'a pu représenter l'alliance entre les Yaquis, les Mayos et le groupe de Ricardo Flores Magón sur le plan militaire ou insurrectionnel, il est indéniable que cette collaboration a nourri des échanges d'idées ou de pratiques. Si les magonistes ont obtenu, dans une certaine mesure, le soutien des Yaquis et des Mayos, les indigènes ont réciproquement eu une influence considérable sur la trajectoire idéologique de Ricardo Flores Magón et de ses partisans.

4. « Le Mexique est apte au communisme »

Les influences mutuelles entre les Yaquis, les Mayos et les magonistes apparaissent nettement à partir de 1911. En 1911, Ricardo Flores Magón et (une fraction de) ses camarades se revendiquent ouvertement anarchistes et prônent la prise directe et immédiate des terres agricoles par ceux qui la travaillent, ainsi que leur usage collectif. De leur côté les Yaquis – « cinq cents » d'entre eux – « prennent d'assaut la caserne fédérale de Pitahaya, Sonora, le 31 août 1911 » et y « hissent un drapeau rouge arborant deux mots... *Tierra y Libertad* »²¹⁷. Le

capitaines. », « Carta de Liborio Vázquez, Comisario de Agua Prieta, a Luis E. Torres, Secretario de Estado », *op. cit.*

²¹⁴ « Carta de Fernando Palomares, Buena Vista. Son. Río Yaqui. al Presidente del Partido Liberal Mexicano, Sr. Don Ricardo Flores Magón, Los Angeles, Cal. », 29 juin 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47, p. 354, Archivo General de la Nación.

²¹⁵ « Je n'ai pas pu m'entretenir avec le général en chef des Indiens Yaquis, Luis Buli, car il se trouve dans la Sierra de l'État de Chihuahua avec le gros de son armée. Il n'y a ici que des groupes de 12 à 20 Yaquis. [...] Hier, j'ai appris par un ami du Sinaloa que dans cet État, tous les villages semblaient être en effervescence pour la révolution. », *Ibid.*

²¹⁶ Javier Chávez Gámez, *op. cit.*, p. 7.

²¹⁷ « El 31 de agosto de 1911, quinientos yaquis tomarán por asalto el cuartel federal en Pitahaya, Sonora. La bandera roja que plantaron allí, tenía dos palabras inscritas: *Tierra y Libertad*. », Juan Carlos Beas, Manuel Ballesteros, Benjamín Maldonado, *Magonismo y movimiento indígena en México*, México, Ce-Acatl, 1997, p. 56.

programme anarchiste du PLM du 23 septembre 1911 et l'adoption par les Yaquis, à plusieurs reprises, du slogan magoniste témoignent de l'affinité idéologique entre les deux groupes.

En 1911, la révolution mexicaine a déjà officiellement commencé et, dans leur manifeste, Ricardo et Enrique Flores Magón, Librado Rivera et Anselmo Figueroa exposent leurs conceptions de la révolution. Ils alertent le peuple mexicain sur le danger de soutenir un *caudillo* (chef) qui arriverait au pouvoir et répartirait des terres, depuis en haut, dans le cadre d'une réforme agraire gouvernementale. Il faut au contraire mettre en commun les terres par en bas, et ce pendant le processus révolutionnaire et non une fois celui-ci révolu. Il y a là une claire rupture avec le programme du PLM de 1906 qui prévoyait une série de mesures – réformes, protections, distributions, confiscations, création d'une Banque Agricole pour aider les paysans les plus pauvres, etc. – qui « seront mises en œuvre après la victoire de la révolution »²¹⁸.

Dans le manifeste du 23 septembre 1911, les magonistes se félicitent des soulèvements spontanés qui ont lieu partout au Mexique, dans lesquels « les prolétaires ont pris possession de la terre sans attendre qu'un Gouvernement paternel daigne les rendre heureux, conscients qu'il ne faut rien attendre de bon des gouvernements et que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes »²¹⁹.

Le manifeste de 1911 indique une orientation en faveur d'un futur plurinational dans lequel les populations indigènes auraient un droit à l'autodétermination et à la préservation de leur mode d'existence. Quelques semaines avant la parution de ce manifeste, Ricardo Flores Magón exprime son admiration pour la culture et les formes d'organisation propres des communautés indigènes dans un article de *Regeneración*, « México es apto para el comunismo » :

En México viven unos cuatro millones de indios, que hasta hace veinte o veinticinco años vivían en comunidades, poseyendo en común las tierras, las aguas y los bosques. El apoyo mutuo era la regla de esas comunidades, en las que la autoridad sólo era sentida cuando el agente de la recaudación de rentas hacía su aparición periódica o cuando los rurales llegaban en busca de varones para hacerlos ingresar por la fuerza al ejército. En estas comunidades no había jueces, ni alcaldes, ni carceleros, ni ninguna polilla de esa clase. Todos tenían derecho a la tierra, al agua para los regadíos, al bosque para la leña y a la madera para construir los jacales²²⁰.

²¹⁸ « que se implantarán al triunfo de la revolución », « Carta de la Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano (Ricardo Flores Magón presidente, Antonio I. Villarreal secretario) al Ciudadano Delegado Especial Javier Buitimea », *op. cit.*

²¹⁹ « en que los proletarios han tomado posesión de la tierra sin esperar a que un Gobierno paternal se dignase hacerlos felices, conscientes de que no hay que esperar nada bueno de los Gobiernos y de que “la emancipación de los trabajadores debe ser obra de los trabajadores mismos” ». », « Manifiesto – La Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano al Pueblo de México », *Regeneración*, N°58, Los Angeles, 23 septembre 1911.

²²⁰ « Au Mexique vivent environ quatre millions d'Indiens qui, il y a encore vingt ou vingt-cinq ans, vivaient en communautés, possédant en commun la terre, l'eau et les forêts. L'entraide était la règle dans ces communautés, où l'autorité ne se faisait sentir que lorsque l'agent fiscal faisait son apparition périodique ou lorsque les *rurales* venaient chercher des hommes pour les enrôler de force dans l'armée. Dans ces communautés, il n'y avait ni juges, ni maires, ni geôliers, ni personne de la sorte. Chacun avait droit à la terre, à l'eau pour l'irrigation, à la forêt pour

Le décalage entre les deux programmes du PLM, de 1906 et 1911, témoigne de l'évolution des positions du groupe de Ricardo Flores Magón après qu'ils sont entrés en contact avec les réseaux de résistance de la guérilla yaqui. De fait, il semble que la démarche des magonistes a également changé : il ne s'agit plus de convaincre des Yaquis et de tenter de les faire adhérer au PLM, ce sont les magonistes qui ont adopté leurs revendications. L'anarcho-communisme du PLM est désormais fortement teinté de communalisme.

La convergence des luttes et l'identification d'intérêts communs entre magonistes et Yaquis se combine avec un rapprochement idéologique de la pensée anarchiste des uns et le communalisme des autres. Ces deux mouvements semblent partager une « affinité élective ».

Le sociologue Max Weber emploie en effet le concept d'« affinité élective » pour désigner « le processus par lequel deux formes culturelles – religieuses, intellectuelles, politiques ou économiques – entrent [...] dans un rapport d'attraction et influences réciproques, choix mutuel, convergence active et de renforcement mutuel », (définition de Michaël Löwy)²²¹. L'idée d'affinité élective contribue à expliquer comment deux formes culturelles de nature distinctes peuvent converger à certains égards – en se « choisissant » mutuellement. Cette notion éclaire notamment le fait qu'une idéologie politique puisse germer ou se développer de façon singulière au sein d'une communauté de personnes ainsi que la façon dont cette idéologie se modifie et se renforce en relation avec cette communauté²²².

Dans l'article « México es apto para el comunismo », Ricardo Flores Magón soutient le fait que la paysannerie mexicaine et les peuples indigènes sont aptes à mener une révolution sociale et que le communisme est compatible avec les cultures et visions du monde indigènes. Flores Magón s'adresse d'une part aux partisans de Madero – qui est à ce moment-là à la tête du Mexique – dont la révolution a permis de mettre fin à la dictature mais n'a pas bouleversé l'ordre social et, d'autre part, répond à un discours présent au sein des gauches étatsuniennes et européennes qui consiste à prôner une « révolution avançant par étapes »²²³. Cette vision téléologique de l'histoire avançant inexorablement vers une fin (communauté primitive,

le bois de chauffage et au bois pour la construction des cabanes. [...] », Ricardo Flores Magón, « México es apto para el comunismo », *Regeneración*, N°53, Los Angeles, 2 septembre 1911.

²²¹ Michaël Löwy, « Le concept d'affinité élective chez Max Weber », *Archives de sciences sociales des religions* [en ligne], N°127, juillet-septembre 2004.

²²² Dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Max Weber défend l'existence d'une affinité élective entre le protestantisme et le capitalisme.

²²³ Nous reviendrons sur cette polémique qui divisera le PLM et ses soutiens dans le chapitre 5, lorsque nous aborderons plus spécifiquement les rapports entre le PLM et différentes tendances de gauche aux États-Unis.

féodalisme, capitalisme, socialisme) rejoint d'une certaine façon les idées positivistes des *científicos* concernant les indigènes qui font obstacles à la modernité.

Or les magonistes s'opposent radicalement à la vision libérale des *científicos*, d'indigènes qu'il faudrait faire entrer dans la modernité par leur intégration à l'économie et au marché comme travailleurs agricoles et par une éducation moderne de style européen. Les *científicos* se présentent comme les hérauts de la modernité et du changement, contre les forces qui tirent en arrière et s'accrochent à leurs modes de vie et à leur passé. La destruction de la culture collectiviste des indigènes est, pour les *científicos*, une condition du progrès. Ricardo Flores Magón combat cette thèse, dès les débuts de son activité politique. Le PLM considère les paysans et travailleurs ruraux indigènes comme des « communistes primitifs » en première ligne contre la dictature porfiriste. Les communautés indigènes sont des adversaires intransigeants d'un régime qui menace leurs terres et leur organisation sociale et sont des alliées naturelles pour les magonistes²²⁴.

Le magonisme et le zapatisme sont ici en proximité politique ; une proximité qui n'aboutira ni à une rencontre entre Zapata et Magón, ni à une véritable alliance politique. L'un est lecteur du journal de l'autre, tandis que ce dernier, pourtant avare de compliments, reconnaît le caractère authentiquement révolutionnaire du combat qui se mène, au sud, dans l'État de Morelos. Le Plan d'Ayala des zapatistes, promulgué en 1911, reprend la formule des magonistes : « *Tierra y Libertad* ».

²²⁴ Ici, la vision politique de Ricardo Flores Magón et ses camarades se rapproche beaucoup de celle du marxiste péruvien José Carlos Mariátegui qui parle, dix ou vingt ans après les magonistes, du « communisme inca » qu'incarnent, selon lui, les communautés indigènes du Pérou.

Chapitre 3 – Les migrations dans les *Borderlands*, un facteur de politisation ?

Les principaux dirigeants du PLM quittent le Mexique pour les États-Unis en 1904 pour fuir les persécutions dont ils sont victimes de la part du régime de Porfirio Díaz : arrestations, emprisonnements, destructions de leurs locaux et imprimeries, interdiction de leur journal. Plusieurs d'entre eux, et c'est le cas notamment de Ricardo Flores Magón, ne retourneront plus dans leur pays d'origine. Le choix, éminemment contraint, de l'exil et de la poursuite de l'activité révolutionnaire hors des frontières du Mexique distingue le PLM des autres courants de la révolution mexicaine. La position d'extériorité du PLM réduit certainement sa capacité d'analyse fine des rapports de forces et des dynamiques internes de la révolution mexicaine. En même temps, elle offre une position privilégiée au PLM, non seulement pour tisser des liens avec des courants progressistes étatsuniens et susciter une sympathie et une solidarité avec la révolution, mais aussi et surtout pour mener une intense activité d'agitation politique, de structuration et d'organisation en direction des dizaines de milliers de Mexicains qui vivent ou travaillent dans les *Borderlands*, d'un côté et de l'autre du *Río Grande*.

1. Un espace transnational

La présence de très nombreux Mexicains dans le sud-ouest des États-Unis à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle s'explique d'abord par la guerre menée par les États-Unis en 1846-48 qui entraîne l'annexion de près de la moitié du territoire mexicain. La frontière « migre » vers le sud et passe par-dessus les têtes des Mexicains et Mexicaines qui habitent dans les zones annexées. La présence de communautés mexicaines aux États-Unis est donc, en premier lieu, le produit d'une politique impérialiste de conquêtes de territoires par la force militaire.

Mais, au cours de ces années, les *Borderlands* sont aussi un espace de migrations très intenses qui tirent leur origine dans les formes de développement de l'économie mexicaine durant la deuxième moitié du XIX^e siècle et, singulièrement, pendant le Porfiriato. L'ascension de Porfirio Díaz au pouvoir en 1876 est le début d'une période de modernisation capitaliste et d'expansion économique du Mexique, mais celle-ci se fait largement sous la domination du capital étatsunien. Le nord du pays, et en particulier la zone frontalière avec les États-Unis, connaît un essor économique particulièrement rapide, notamment dans les mines, l'industrie et une agriculture capitaliste qui bouleverse les rapports sociaux dans les zones rurales. Les transformations à l'œuvre entraînent « la formation de trois aires économiques binationales,

dominées par les États-Unis » : « le triangle minier du cuivre au nord du Mexique et dans des secteurs d'Arizona et New Mexico », « l'aire du coton au sud du Texas et autour de la Laguna de Durango », et « la plaine agricole de Californie qui s'étend de la vallée de Mexicali jusqu'à la vallée de San Joaquín »²²⁵. C'est vers ces zones en plein essor que les Mexicains, appauvris par les formes prises par la modernisation capitaliste de l'économie, se déplacent pour chercher du travail. En effet, le développement économique stimulé par les investisseurs, pour l'essentiel étatsuniens, se fait au détriment de la majorité de la population paysanne et indienne parce qu'il implique la privatisation des terres communales indigènes et un accès illimité aux ressources naturelles pour le capital étranger. En 1910, 80% d'une population du Mexique s'élevant à environ 15 millions vit dans les zones rurales et l'écrasante majorité de cette population rurale est composée de paysans sans terre. Les paysans sans terre, les membres de communautés indigènes dont les terres sont menacées d'empiétements, d'abord par les lois libérales de la première moitié du XIX^e siècle, puis par le développement d'une agriculture capitaliste, les artisans ou commerçants ruinés par l'ouverture des marchés mexicains aux produits industriels du marché international, les chômeurs et tous les laissés-pour-compte de la modernisation capitaliste du Mexique, cherchent à trouver des moyens de subsistance dans la zone frontalière en plein essor économique.

Signalons ici que le modèle de développement promu par les investisseurs étatsuniens est souhaité également par les classes dirigeantes mexicaines, composées à la fois de vieilles familles de grands propriétaires de terres et de riches commerçants de la capitale, proches du groupe des *científicos*, mais aussi d'un groupe de nouveaux capitalistes, surtout dans le nord du pays, qui profitent de la politique de Díaz et réussissent à prospérer souvent en partenariat avec du capital étranger. Les *científicos* voient ainsi d'un bon œil l'arrivée massive de capitaux étrangers susceptibles d'accélérer la modernisation du pays et le gouvernement mexicain supprime toutes les barrières douanières aux investissements étrangers.

La construction d'un réseau national de chemins de fer joue un rôle majeur dans l'essor économique du Mexique et son intégration dans le marché mondial, en réduisant le coût et le temps de transport des marchandises et en contribuant ainsi à la hausse de la valeur marchande de la terre. Le réseau ferré est, pour l'essentiel, construit grâce à des investissements en

²²⁵ « In the process of expansion, capitalists had formed three U.S.-dominated binational economic areas. One was the copper mining triangle which spanned parts of northern Mexico and areas of Arizona and New Mexico. A second was the cotton growing area of south Texas and the adjacent Laguna area of Durango, Mexico. The third was California's expanding agriculture cornucopia that spread from the Mexicali Valley in Mexico and the adjacent Imperial Valley to the San Joaquín Valley », Anne Devra Weber, *op. cit.*, p. 200.

provenance des États-Unis et dans une moindre mesure de la Grande-Bretagne²²⁶. Le développement du train favorise également les mouvements de population dans les *Borderlands*. Les migrations des paysans dépossédés de leurs terres se font d'abord des campagnes vers les villes, puis du sud au nord du Mexique, et du nord du pays vers le sud-ouest des États-Unis, en suivant les lignes de chemins de fer qui étaient pour l'essentiel des axes nord-sud.

Les événements révolutionnaires, et les affrontements armés, entraînent à leur tour des migrations de masse. Selon l'historienne étatsunienne Kelly Lytle Hernández, un million de Mexicains sont contraints de migrer vers le nord pendant les combats. Les migrations vers les États-Unis dans les années révolutionnaires donnent naissance à la première génération de Mexicains Américains. La révolution mexicaine est, en ce sens, un événement fondateur dans l'histoire des États-Unis, l'immigration mexicaine modifiant considérablement la culture, la politique et la société étatsunienne. « La révolution mexicaine a refait le Mexique. Elle a aussi refait les États-Unis.²²⁷ » L'histoire des États-Unis et de son statut de puissance impérialiste et l'histoire du Mexique sont étroitement liées.

C'est dans les zones frontalières que le Parti libéral mexicain recrute l'essentiel de ses militants. Il est d'emblée, un parti binational, dont la base sociale ouvrière est elle-même binationale, au sud et au nord du Río Grande. C'est dans cet espace binational que les Mexicains du PLM vont, tout à la fois, chercher des solutions de survie, participer à une série de luttes et d'organisations dans les mines ou les industries où ils trouvent du travail, et maintenir la perspective du déclenchement d'une révolution au Mexique. Ces trois éléments sont indissociables dans la vie de ces travailleurs migrants révolutionnaires.

Les migrations sont souvent saisonnières, la lutte pour la survie prend différents chemins et les travailleurs mexicains du PLM peuvent difficilement être assignés à une identité sociale unique. Ils peuvent être à la fois salariés agricoles dans l'agriculture capitaliste, ouvriers de la construction - du chemin de fer ou du tramway, par exemple – ou des mines, au nord de la frontière, et petits paysans sur des terres dont ils sont propriétaires, selon les moments et les

²²⁶ Selon Adolfo Gilly, outre son importance économique, le train joue un rôle essentiel dans les événements révolutionnaires. C'est par ce moyen de transport que le Mexique consolide, non seulement son régime capitaliste, mais également son système répressif. À cela il faudrait ajouter qu'il joue un rôle décisif dans l'augmentation des migrations et, par voie de conséquence, dans la circulation des idées et des expériences politiques. Enfin, le train occupe une place centrale dans l'iconographie de la Révolution mexicaine : films, photographies, tableaux, ...

²²⁷ « The Mexican Revolution (1910-1917) remade Mexico. [...] The Mexican Revolution also remade the United States. », Kelly Lytle Hernández, *Bad Mexicans : Race, empire, and revolution in the borderlands*, New York, W.W. Norton & Company, 2022, p. 7.

nécessités, de la vie et de la lutte. Anne Devra Weber explique, par exemple, que des Yaquis peuvent alterner travail salarié dans les mines d'Arizona et luttes, ou « guerre défensive contre l'État mexicain », pour la défense de leurs terres communales. Travail salarié et travail de la terre sont « intriqués dans les vies de ces migrants, défiant les catégories de prolétariat et paysannerie »²²⁸. Les Mexicains du PLM sont, tout à la fois, prolétaires et paysans, Mexicains et Indiens, mineurs, fermiers et propriétaires de terres communales.

2. Une histoire longue de résistances, d'un côté et de l'autre d'une frontière mouvante

L'expropriation forcée des petits paysans rencontre un certain nombre de résistances qui débutent avec celle à l'invasion étatsunienne en 1846, à laquelle succèdent les épisodes de révoltes et de violences rurales que nous avons déjà évoqués : la révolte de Tomóchic (Chihuahua, 1891-1892), suivie par une guérilla dans tout l'État de Chihuahua en 1893.

L'annexion de Nuevo México par les États-Unis en 1846-48 entraîne des dépossession et des déplacements forcés de paysans privés de leurs terres. Les bouleversements des relations sociales de production dans les campagnes sont très similaires d'un côté et de l'autre de la frontière. La lutte menée par *Las Gorras Blancas* (Les Casquettes Blanches) contre la dépossession de leurs terres, en 1890 à Las Vegas Land Grant (New Mexico), est assez emblématique de la profondeur de la colère et de l'hostilité des paysans mexicains chassés par des squatters Anglo, des spéculateurs et par l'extension des lignes du chemin de fer appartenant à la compagnie *Atchinson, Topeka et Santa Fe Railway*. Elle révèle également leur disponibilité à l'action collective, même sous des formes très violentes. De 1889 à 1891, « les *Gorras Blancas* détruisent, de nuit, plusieurs milliers de kilomètres de clôtures qui ceignent les terres considérées par les spéculateurs comme les meilleures terres d'élevage, attaquent les éleveurs les plus fortunés qui amassent de grosses fortunes en s'appropriant les ressources locales de propriété commune. »²²⁹ Ils incendient meules de foin et granges appartenant aux élites locales et procèdent à des destructions des voies de chemins de fer. Les *Gorras Blancas* sont fondées en 1889 par Juan José Herrera, et ses frères Pablo et Nicanor. Les frères Herrera sont eux-mêmes des membres actifs des *Knights of Labor* (les Chevaliers du travail), organisation fondée en 1869 à Philadelphie par des travailleurs du textile pour regrouper tous les travailleurs, quels

²²⁸ « Thus the issues of wage labor and working the land was intertwined in people's lives in ways that defy the neat categories of proletariat and peasant. », Anne Devra Weber, *op. cit.*, p. 203.

²²⁹ David Correia, « “Retribution Will Be Their Reward”: New Mexico's Las Gorras Blancas and the Fight for the Las Vegas Land Grant Commons », dans *Radical History Review*, New York, MARHO, 2010, pp. 49 – 72.

que soient leur couleur de peau ou leur genre, dans une même fédération nationale, pour contrecarrer le pouvoir, notamment de division des travailleurs, détenu par les capitalistes. Les *Knights of Labor* sont, initialement, rétifs aux grèves et aux conflits de classe et comptent sur le bulletin de vote pour améliorer la situation des travailleurs mais, sous l'influence de militants plus radicaux, ils s'orientent vers l'organisation de grèves ou adoptent des modes d'action directe. Les travailleurs mexicains adhèrent souvent aux *Knights of Labor*, qui acceptent les travailleurs de toute origine, parce que leur fonctionnement ressemble à celui des *mutualistas* mexicaines.

En 1885 et 1886 deux grèves d'envergure – environ 11 000 grévistes – éclatent parmi les travailleurs des chemins de fer dans l'État de Nuevo México. Ces grèves sont menées, pour l'essentiel, par des ouvriers non qualifiés et membres des *Knights of Labor*, Mexicains ou Noirs, exclus des syndicats traditionnels qui organisent surtout les travailleurs qualifiés, conducteurs et ingénieurs.

Pour protéger les propriétaires de terres contre les révoltes indiennes, les mécontentements paysans et les bandits, Benito Juárez met en place en 1861 une première police rurale, connue dans les campagnes comme *los rurales*, qui sera étendue, renforcée et centralisée par Porfirio Díaz et transformée en une branche de l'appareil militaire dans les campagnes. Les *rurales* sont placés sous l'autorité des *jefes políticos* qui représentent le pouvoir central jusque dans les zones les plus reculées du pays. Les missions des *rurales* sont essentiellement de surveillance et de répression. Ils sont redoutés dans les campagnes mexicaines.

Les *rurales* et les *jefes políticos* sont deux institutions clés de la dictature de Porfirio Díaz. Les *jefes políticos* sont dans une position de pouvoir extrêmement puissante. Ils sont les représentants personnels de Díaz lui-même et lui rendent des comptes directement. Les *jefes políticos*, chefs d'une *jefatura*, sont des maillons essentiels dans la centralisation du pouvoir politique par Díaz, qui est l'arbitre final des décisions prises. Les *jefes políticos* ont la responsabilité de superviser presque tous les domaines de gouvernance dans une juridiction donnée : impôts, élections, police, prison, routes... Ils ne sont pas payés beaucoup, mais Díaz leur accorde une autonomie et des marges de manœuvre dont ils peuvent aisément tirer profit²³⁰.

²³⁰ L'historienne Kelly Lytle Hernández donne une série d'exemples de pratiques en vigueur dans les campagnes : des *jefes políticos* qui accumulent de la fortune en mettant des amendes aux paysans parce qu'ils ont laissé leurs ânes siroter depuis des ruisseaux publics ou parce qu'ils portent des vêtements traditionnels, ou encore des *jefes políticos* qui reçoivent de l'argent de propriétaires au Yucatán, ou des terres à Sonora, ou des *jefes políticos* qui abusent des femmes et des filles...

3. Migrations et formation d'une classe ouvrière transnationale dans les *Borderlands*

Les Mexicain·es et les Mexicain·es Américain·es se mêlent et travaillent ensemble le long de la frontière et partagent de mêmes conditions de vie et une même culture. Au travers de la migration se créent des réseaux et des liens transnationaux. Les vagues de Mexicain·es qui arrivent du Mexique et diffusent des idéologies radicales nées dans les combats mexicains contre le régime de Díaz contribuent à la radicalisation des *barrios* des *Borderlands*.

La migration est souvent analysée par les chercheurs comme un frein à l'organisation, à la constitution d'équipes militantes stables et durables. Les ruptures qu'elle implique rendraient plus difficiles la construction patiente d'organisations et plus incertains l'engagement ou la disponibilité à l'action collective des migrants eux-mêmes. Anne Devra Weber explique, au contraire, qu'elle est aussi un facilitateur de circulation d'idées et de réalisation d'actions coordonnées. Les mouvements migratoires des Mexicain·es vers les États-Unis et des États autrefois mexicains annexés par les États-Unis vers les zones industrielles des *Borderlands* concourent à la diffusion d'idées, pratiques, grèves et incursions révolutionnaires d'un côté et de l'autre de la frontière. Si les migrations sont, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, une donnée permanente de la vie d'une grande part de la classe travailleuse, les travailleurs alternent migration et sédentarité. Les migrations se font en général en groupes qui se recomposent dans les trajets migratoires eux-mêmes, au gré des rencontres. Les relations sociales se font et s'articulent, en migrant, « *en route* »²³¹. La migration peut constituer en soi une véritable organisation sociale. Au cours des migrations, les travailleurs forment des équipes de travail, se font embaucher ensemble – une pratique de recrutement que les patrons ont intégré – négocient collectivement les conditions et démissionnent aussi généralement en groupe. Les groupes constitués sont ainsi des points d'appui et de rapport de force dans les relations avec les patrons. La solidarité commence dans la migration.

4. Les voyageur·ses / organisateur·rices / propagandistes du PLM

Les voyageur·ses/organisateur·rices du PLM jouent un rôle central dans l'organisation des travailleurs mexicains sur les *Borderlands*. Ils et elles se chargent de diffuser le journal du PLM, *Regeneración*, qui est lu sur des places publiques, dans des rassemblements ou des maisons. Ils

²³¹ Anne Devra Weber, *op. cit.*, p. 212.

et elles répartissent des journaux et des tracts clandestinement et font passer les nouvelles d'un côté et de l'autre de la frontière. Toujours en mouvement, ils et elles font le lien entre les travailleurs migrants, le PLM et l'IWW. « Ils marchent sur les rails dans des voyages transnationaux qui durent des semaines, des mois, voire des années, d'un mouvement presque perpétuel.²³² ». Les organisateurs du PLM sont aussi contraints de travailler et de partager les dures conditions d'oppression de leurs compatriotes.

Dans *El regreso del camarada Ricardo Flores Magón*, l'historien et anthropologue Claudio Lomnitz évoque également ces voyages toujours recommencés, le long des voies ferrées, d'un côté et de l'autre de la frontière, de ces migrants et organisateurs du PLM. Devra Weber inscrit la figure du voyageur/organisateur/propagandiste dans une lignée qui va « des disciples religieux, voyageurs en transit, artisans itinérants et voyageurs muletiers qui ont joué un rôle dans la coordination des révoltes indigènes, dans l'indépendance mexicaine et des organisations comme *Knights of Labor*. »²³³. Selon Lomnitz, ces chemins (de fer) sont également empruntés par des « vétérans de la guerre hispano-étatsunienne qui montaient dans les trains de marchandises », « des vagabonds en quête d'une nouvelle vie après avoir vu le vaste monde » ou les « radicaux de l'*Industrial Workers of the World* ou ceux de la *Western Federation of Miners* en recherche d'un travail après en avoir quitté un précédent où une grève venait d'éclater ou simplement pour l'aventure »²³⁴. Les organisateurs du PLM côtoient, dans leurs pérégrinations pour la survie et la révolution mexicaine, les *hobos*, ces vagabonds états-uniens dont parle Jack London dans son recueil de nouvelles autobiographiques²³⁵.

Fernando Palomares est un de ces voyageurs/propagandistes du PLM emblématique de ce militantisme bi-national. C'est un Indien Mayo, né à Sonora, qui rejoint le PLM en 1908. Il participe à la grève de Cananea en 1906 et joue un rôle central dans l'invasion par l'armée libérale, de Mexicali et Tijuana en Basse-Californie en 1911. Il a l'habitude de signer « El Indio Mayo » ou « Proletario Mayo » pour mettre ainsi en avant sa double identité d'Indien et de prolétaire. Selon Ethel Duffy Turner :

²³² « [They] walked and rode the rails on transnational journeys that lasted over weeks and months and could even extend into years of almost perpetual movement. », *Ibid.*, p. 217.

²³³ « They were the twentieth-century descendants of religious disciples, transients, tramping artisans and traveling muleteers who had played a critical role in coordinated indigenous revolts, Mexican independence, and organizations such as *Knights of Labor*. », *Ibid.*, p. 217.

²³⁴ « Muchos veteranos de la guerra Hispano-Estadounidense se montaban en los trenes de carga, vagabundos en busca de una nueva vida después de haber visto el mundo ancho y ajeno. Y lo mismo hacían los radicales del *Industrial Workers of the World* y los del *Western Federation of Miners*, en busca de mejores trabajos. », Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 222.

²³⁵ Jack London, *Les vagabonds du rail*, Paris, Éditions de la Lanterne, 2023 (1^{ère} éd. 1907).

A veces era trabajador, a veces era vagabundo. Estaba en la pizca del algodón en Texas, cerca de Austin. Iba de Dallas a Shawnee, Oklahoma, y seguía esparciendo “la pólvora” entre los trabajadores mexicanos. Andaba los rieles [...]»²³⁶.

Anne Devra Weber évoque également Josefina Amador qui, âgée de 18 ans en 1910, fait passer des armes aux révolutionnaires mexicains à la frontière sud de Californie en les cachant dans une poussette. Membre du PLM et des IWW, elle chante une version anarchiste de La Marseillaise dans des meetings où se retrouvent, à Los Angeles, des Allemands, des Italiens, des Juifs yiddishophones et des Mexicains pour soutenir le PLM ; une version de La Marseillaise qui évoque à la fois la Commune de Paris et les martyrs de Chicago.

Il y a aussi, entre beaucoup d'autres, Fernando Velarde qui rejoint le PLM à sa création, à Phoenix, où il crée la branche de langue espagnole de l'IWW et publie la première édition de son journal en espagnol *La Unión Industrial*.

Beaucoup de ces organisateurs proviennent de communautés indigènes et parlent, en plus de l'espagnol et de l'anglais, une ou plusieurs langues indigènes ce qui leur confère une position privilégiée dans l'organisation des travailleurs mexicains aux États-Unis.

²³⁶ « Il était des fois travailleur, des fois vagabond. Il faisait la récolte du coton au Texas, près d'Austin, il allait de Dallas à Shawnee, Oklahoma, et continuait à “répandre la poudre” chez les travailleurs mexicains. Il marchait sur les rails [...] », Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 222. Claudio Lomnitz cite Ethel Duffy Turner. « Esparcir la pólvora » (répandre la poudre) signifie faire de la propagande

Chapitre 4 – Le Parti libéral mexicain : une organisation binationale et internationaliste

1. La lutte contre le racisme : le système « Juan Crow »

Les formes de mise au travail aux États-Unis à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle ont beaucoup à voir avec l'esclavage, constitutive de l'histoire du pays. Les lois dites « Jim Crow » organisent la ségrégation raciale des Noirs et leur position d'infériorité parmi la classe ouvrière aux États-Unis ; les Noirs sont moins payés que les Blancs et sont cantonnés à des positions subalternes dans le monde du travail. L'anthropologue étatsunien W. E. B. Du Bois parle d'une ligne de couleur (« *color line* ») tracée entre les travailleurs blancs et noirs. Les Mexicains vont être directement confrontés aux États-Unis à ce système fondé sur la race, étant eux-mêmes considérés comme des travailleurs non-Blancs. Ils vont être confrontés aux *Mexican wages*, à des conditions de travail dangereuses, aux mauvais traitements de la part des *managers* et à différentes formes de violence raciste comme les violences de foule et les lynchages, particulièrement au Texas²³⁷. Les travailleurs mexicains font les travaux les plus durs physiquement, dans les chemins de fer, les mines et l'agriculture et sont moins payés que les autres pour les mêmes travaux. « *Mexican labor et Mexican Wage* deviennent synonymes de travaux les plus durs et de salaires les plus bas »²³⁸. Il faut ici ajouter que la ségrégation raciale organisée dans le monde du travail est accompagnée par la diffusion d'un violent discours raciste sur les Mexicains décrits comme « sauvages » ou « incompetents » combiné à des éloges paternalistes – tout aussi racistes – sur leur supposée docilité. La « ligne de couleur », raciale ou nationale, qui organise le tri et la séparation des ouvriers se complexifie avec une séparation par le genre, les Mexicaines étant reléguées à des travaux plus subalternes encore. Le système de discrimination par la race et le genre auquel se confrontent les travailleurs mexicains aux États-Unis est appelé sarcastiquement le système « *Juan Crow* ». Le racisme dont sont victimes les Mexicains s'inscrit dans une « longue histoire d'esclavage, de conquêtes, de meurtres et de déplacements des populations amérindiennes »²³⁹. Pour définir le racisme que subissent les

²³⁷ Selon Kelly Lytle Hernández, 547 Mexicains ou Mexicains Américains sont lynchés aux États-Unis entre 1848 et 1928. L'assassinat d'Antonio Rodríguez, accusé du meurtre d'une femme blanche en 1910 à Rocksprings (Texas), est suivi d'émeutes urbaines au Mexique. Ces émeutes contribuent à la perte de confiance, ou aux premiers doutes, de l'administration étatsunienne en la capacité de Porfirio Díaz de maintenir l'ordre public au Mexique.

²³⁸ « “Mexican work” and Mexican wage” became synonymous with the hardest type of work and the lowest paid wage. », Justin Akers Chacón, *Radicals in the barrio. Magonistas, Socialists, Wobblies, and Communists in the Mexican-American Working Class*, Chicago, Haymarket Books, 2018, p. 36.

²³⁹ « Mexicans faced white racial hostility shaped by the long history of U.S. slavery, conquest, and the killing and removal of Native Americans. », Anne Devra Weber, *op. cit.*, p. 201.

Mexicains au travail, Anne Devra Weber emprunte à Lisa Lowe, la formule d'un « capitalisme étatsunien intégralement entremêlé avec les “productions sociales de différence” marquées par la race, la nation, les origines géographiques et le genre »²⁴⁰. C'est à cette réalité de ségrégation et de discrimination raciales que se confrontent les militants du PLM aux États-Unis. Les Mexicains du PLM vont mener de front la lutte contre le racisme et contre l'exploitation, parfois en constituant des alliances avec d'autres groupes raciaux également victimes de discrimination raciste comme les Japonais.

Si l'internationalisme et l'antiracisme peuvent être considérés comme des marques distinctives du courant magoniste, certains textes produits par le PLM ou par Ricardo Flores Magón lui-même contredisent, ou entachent, le profil politique général. Ainsi, une des mesures défendues dans le programme du PLM publié en 1906 est la prohibition de l'immigration chinoise. Les termes employés par le PLM pour justifier cette interdiction sont directement puisés dans le répertoire des poncifs et des préjugés anti-Chinois, particulièrement répandus au Mexique à cette époque²⁴¹.

La prohibición de la inmigración china es, ante todo, una medida de protección á los trabajadores de otras nacionalidades, principalmente á los mexicanos. El chino, dispuesto por lo general á trabajar con el más bajo salario, sumiso, mezquino en aspiraciones, es un gran obstáculo para la prosperidad de otros trabajadores. Su competencia es funesta y hay que evitarla en México. En general, la inmigración china no produce á México el menor beneficio²⁴².

Le racisme vis-à-vis des Chinois est également présent dans un article de *Regeneración* sur les conditions de vie des travailleurs mexicains à Cananea, cité par Claudio Lomnitz :

El pueblo tiene que sufrir la insolencia de tres mil yankees que hay en Cananea, y la suciedad repugnante de dos mil chinos que tienen acaparado el comercio de abarrotes; unos y otros se dedican a llevar su vida parasitaria e innoble²⁴³.

²⁴⁰ « Capitalism, especially that of the United States, was also integrally entwined with the “social productions of ‘difference’... marked by race, nation, geographical origins and gender.” »

Formule empruntée par l'auteur à Lisa Lowe, *Immigrant Acts : On Asian American Cultural Politics*, Durham, Duke University Press, 1996.

²⁴¹ L'hostilité envers les Chinois était très largement partagée, notamment par Pancho Villa qui autorisait ses troupes de la *División del Norte* à les tuer.

²⁴² « L'interdiction de l'immigration chinoise est avant tout une mesure de protection des travailleurs d'autres nationalités, principalement mexicains. Les Chinois, généralement prêts à travailler pour les salaires les plus bas, dociles et peu ambitieux, constituent un obstacle majeur à la prospérité des autres travailleurs. Leur concurrence est néfaste et doit être évitée au Mexique. En général, l'immigration chinoise n'apporte aucun bénéfice au Mexique. », Ricardo Flores Magón, Juan Sarabia, Antonio Villarreal, Enrique Flores Magón, Librado Rivera, Manuel Sarabia, *Programa del Partido Liberal Mexicano y Manifiesto a la Nación*, Saint-Louis, Missouri, 1^{er} juillet 1906.

²⁴³ « Le peuple doit subir l'insolence des trois mille Yankees qui se trouvent à Cananea, ainsi que la saleté répugnante des deux mille Chinois qui ont accaparé le commerce des épiceries ; les uns et les autres mènent une vie parasitaire et ignoble. », Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 208.

Ajoutons ici que le racisme anti-chinois était également très présent aux États-Unis, porté notamment par l'*American Federation of Labor* et d'autres organisations syndicales et qu'il a conduit à l'adoption du *Chinese Exclusion Act* en 1882.

Dans le même ordre d'idées, l'historien Dan La Botz rapporte que dans une lettre à son frère Enrique, Ricardo Flores Magón s'exprime en des termes fort peu élogieux sur les travailleurs américains, et ce en dépit du soutien important que le PLM reçoit de la part d'organisations syndicales ou de gauche étatsuniennes.

Los americanos son incapaces de sentir entusiasmos ni indignaciones. Es este un verdadero pueblo de marranos. Vean ustedes a los socialistas; se rajaron cobardemente en su campaña por libertad de palabra. Si con sus miserias domésticas no se agitan los americanos, ¿podemos esperar que les importen las nuestras?²⁴⁴

Le racisme anti-chinois du PLM, jamais démenti, et le peu d'estime pour la classe ouvrière américaine peuvent légitimement jeter un certain trouble sur la sincérité de l'internationalisme fièrement proclamé par le PLM et son principal dirigeant.

2. Une accumulation d'expériences politiques et syndicales

Les expériences de la Commune de Paris, de la révolution russe de 1905 et une fréquentation assidue – et précoce selon plusieurs historiens – des ouvrages théoriques de Proudhon, Marx, Bakounine et Kropotkine forgent les conceptions de Ricardo Flores Magón sur la révolution socialiste et expliquent la rupture, en 1911, de la tendance anarchiste du PLM avec le libéralisme même dans sa version radicale. La vague de grèves insurrectionnelles des années 1906-1908 au Mexique renforce l'anticapitalisme du PLM. Mais à l'assimilation des doctrines marxistes et anarchistes venues d'Europe, il faut surtout ajouter l'imprégnation politique produite par les résistances indigènes, qui se manifestent au Mexique depuis l'époque coloniale, pour comprendre la vision politique des magonistes. Le PLM, et Ricardo Flores Magón en particulier, est fortement influencé par le socialisme primitif incarné par le communalisme traditionnel indigène. Le PLM combine marxisme, anarchisme et communalisme indigène et prône la prise directe des entreprises et des terres par les travailleurs et les paysans.

²⁴⁴« Les Américains sont incapables d'enthousiasme ou d'indignation. C'est vraiment un peuple de porcs. Regardez les socialistes : ils ont lâchement abandonné leur campagne pour la liberté d'expression. ... Si les Américains ne s'émeuvent pas pour leurs misères domestiques, pouvons-nous espérer qu'ils se soucient des nôtres ? », Dan La Botz, *Riding with the revolution: the American left in the Mexican Revolution 1900-1925*, Leiden Brill, 2024, p. 73.

Les migrants mexicains apportent avec eux aux États-Unis leurs traditions politiques et d'organisation collective, comme les *mutualistas*²⁴⁵. Ils contribuent également au développement des organisations ou syndicats déjà existants et participent à de nombreuses actions collectives même si leur présence et leur participation ne sont pas toujours mentionnées à leur juste mesure dans les récits historiques faits de ces événements. Plusieurs historiens et historiennes s'accordent à considérer que la formation d'une génération de Mexicains-Américains contribue de manière décisive au développement d'une gauche étatsunienne politique ou syndicale. Dans ce processus le PLM joue un rôle central, grâce à sa presse, à sa capacité à organiser les travailleurs mexicains dans les zones frontalières et à fournir une direction politique incarnée par la *Junta Organizadora del PLM*. Justin Akers Chacón signale que l'arrivée d'une génération de travailleurs mexicains au début du XX^e siècle coïncide avec la création de structures syndicales, d'orientation politique radicale et qui refusent l'ostracisme manifesté par le syndicalisme traditionnel (AFL) vis-à-vis des migrants, d'une part, et avec l'implantation du *Socialist Party* dans les États du sud-ouest, d'autre part.

3. Une recrudescence de grèves ouvrières

Les années 1906 et 1907 donnent lieu à de nombreuses grèves ouvrières dans différents secteurs. Plusieurs de ces grèves révèlent une très forte exacerbation des travailleurs et prennent parfois un caractère semi-insurrectionnel. Quoique le plus souvent violemment réprimées et défaites, ces grèves ébranlent le régime de Porfirio Díaz et inquiètent fortement tant le gouvernement étatsunien, principal soutien du régime, que les investisseurs capitalistes soucieux de la pérennité de leurs affaires dans un Mexique devenu instable.

Le racisme et la ségrégation entre les travailleurs mexicains et le personnel étatsunien est souvent un des moteurs de la conflictualité. Dans les chemins de fer, par exemple, le traitement inégal des travailleurs mexicains par rapport à leurs collègues étatsuniens est un facteur déclenchant des grèves qui s'y produisent : les travailleurs étatsuniens perçoivent le double de la paie des mexicains et occupent les postes les plus élevés dans la hiérarchie des chemins de fer.

²⁴⁵ Les *mutualistas* sont des associations d'aide mutuelle créées initialement pour constituer un fonds économique commun permettant de faire face aux aléas de l'existence, notamment le paiement des frais d'enterrement de personnes de la famille. Les *mutualistas* apparaissent au Mexique dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Souvent constituées par des groupes d'artisans ou de travailleurs indépendants, elles ne sont pas destinées à défendre leurs intérêts économiques, mais bien plutôt comme des sociétés fraternelles de secours mutuel. Cependant, les *mutualistas* sont souvent considérées comme des formes proto-syndicales d'organisation des travailleurs.

Les travailleurs du textile entrent également en grève en 1906 et 1907. L'historien mexicain Moisés González Navarro recense soixante-quinze grèves dans le secteur textile durant le Porfiriato.

La grève des ouvriers de l'entreprise textile de Río Blanco, dans l'État de Veracruz, a un retentissement national. Elle est impulsée par des militants du PLM comme Manuel Ávila, Arturo et Genaro Guerrero et José Neira. Ces militants diffusent des idées socialistes et révolutionnaires dans un journal intitulé *Revolución Social* qui rend compte des conditions de travail des ouvriers du textile : quinze heures de travail par jour, travail des enfants, salaires extrêmement bas et punitions distribuées arbitrairement²⁴⁶. En réponse à un début d'organisation syndicale et à l'agitation politique, les patrons du textile durcissent les conditions de travail dans l'espoir de dresser les ouvriers contre le syndicat. C'est le contraire qui se produit : 6 800 travailleurs se mettent en grève en décembre 1906, à Río Blanco. Les grévistes créent des brigades de combat. L'assassinat d'une ouvrière par un contremaître déclenche la colère des grévistes qui détruisent la *tienda de rayas*. L'armée tire sur les grévistes et tue dix-sept personnes. Les batailles de rue entre les grévistes et l'armée durent trois jours au bout desquels de 200 à 700 travailleurs sont tués. L'ampleur de la répression est à la hauteur de la menace que représente l'action ouvrière indépendante pour le régime de Díaz²⁴⁷.

La grève de Cananea, dans l'État de Sonora, a un écho énorme parce qu'elle est une puissante démonstration de la force des travailleurs face à l'État et au capital étranger. Elle ébranle le Mexique et a un retentissement aux États-Unis où elle fait naître la crainte des investisseurs. Cananea, située juste à la frontière avec l'Arizona, a une importance particulière en tant qu'exemple d'internationalisme pratique des syndicats et militants ouvriers, d'une part, et des capitalistes, des gouvernements et des forces de répression, d'autre part.

Cananea fait partie d'un grand complexe minier, la *Cananea Consolidated Copper Company* (ou les 4 C), détenu par un homme d'affaires étatsunien, William C. Greene, que le gouvernement Díaz a encouragé par une politique fiscale très avantageuse. Au début du XX^e siècle les investissements dans les mines s'élèvent déjà à 27 millions de dollars ; le cuivre est utilisé pour la fabrication des tuyauteries du réseau électrique. Contrairement à d'autres métaux, l'extraction du cuivre n'est profitable qu'en grandes quantités et les besoins en main d'œuvre sont très importants. Vingt-cinq mille travailleurs sont employés dans l'ensemble du complexe

²⁴⁶ Justin Akers Chacón, *op. cit.*, p. 61.

²⁴⁷ Moisés González Navarro, "Huelga de Río Blanco," *Historia Mexicana* 6, N^o. 4, avril-juin 1957), pp. 510-519.

minier, dont un peu plus de 10 000 à Cananea, soit 8 000 travailleurs mexicains et 2 300 anglo-américains²⁴⁸.

À Cananea, les militants du PLM sont engagés dans une activité de longue haleine d'organisation de leurs sympathisants autour du journal *Regeneración*. En 1906, les militants du PLM ont formé des groupes dans les camps miniers de Cananea et de l'autre côté de la frontière à Douglas et Clifton-Morenci (Arizona). Le 5 mai 1906, Lázaro Gutiérrez de Lara, dirigeant du PLM, est invité par les mineurs à Ronquillo, le quartier très délabré de la ville de Cananea où sont logés les travailleurs mexicains, à participer à un festival de commémoration de la bataille du 5 mai 1862²⁴⁹. Gutiérrez de Lara vit depuis plusieurs années dans cette région où, en tant qu'avocat, il défend les Yaquis contre la dépossession de leurs terres. Il prend la parole et encourage les résidents de Ronquillo à créer un club libéral. Ses propos sont accueillis très favorablement par l'assistance. Depuis le festival *5 de mayo*, les contremaîtres sentent la pression monter, aperçoivent des réunions et des conversations secrètes et des exemplaires du journal *Regeneración* circulent parmi les mineurs²⁵⁰.

À Cananea, le personnel étatsunien qui vient d'Arizona reçoit les meilleures paies et occupe les meilleurs postes de travail, généralement dans l'encadrement des Mexicains, ainsi que de meilleurs logements dans des enclaves réservées aux Blancs. La discrimination raciale dont sont victimes les travailleurs mexicains leur est imposée sur le sol mexicain. Le PLM, dans son journal, revendique que soit versé « un salaire égal à travail égal » à tous les travailleurs. Les militants du PLM gagnent ainsi de l'audience et de la sympathie auprès des travailleurs des mines. L'historien Salvador Hernández Padilla explique que « le camp minier créait les conditions optimales à la radicalisation : chômage fréquent, discrimination, surpopulation, hausse du coût de la vie »²⁵¹. En mai une délégation de dirigeants du PLM rencontre des représentants des mineurs de Cananea. Les magonistes auraient plutôt conseillé la patience, estimant que la situation n'était pas mûre pour le déclenchement d'une grève. Le 31 mai les mineurs établissent une liste de demandes et le 1^{er} juin 1906 la grève commence. Deux mille travailleurs se réunissent devant la *tienda de rayas* en brandissant des pancartes « 5 pesos », « 8

²⁴⁸ « Equal pay for equal work », Justin Akers Chacón, *op. cit.*, p. 183-184.

²⁴⁹ Le 5 mai 1862 les forces du gouvernement républicain mexicain, menées par le général Ignacio Zaragoza remporte une victoire sur le corps expéditionnaire du Second Empire français.

²⁵⁰ Kelly Lytle Hernández, *Bad Mexicans : Race, empire, and revolution in the borderlands*, New York, W.W. Norton & Company, 2022.

²⁵¹ « El magonismo prendía en aquellos campos mineros porque éstos ofrecían condiciones óptimas para un impulso radical: frecuente desempleo, discriminación, hacinamiento, [...] » Salvador Hernández Padilla, *El magonismo, una historia de una pasión libertaria : 1900 – 1922*, Mexico, Era, 1988, p. 31.

heures ». Ils demandent aussi des possibilités de promotion égales pour les Mexicains (possibilité de devenir contremaître). Les contremaîtres anglos tentent de disperser la foule avec des lances à incendie. Les mineurs lancent des pierres. Trois mineurs sont tués par balles par des gardes de la compagnie postés sur des balcons. La foule en colère repousse les gardiens et quatre d'entre eux sont tués.

En réponse à la grève, Greene envoie un message au gouverneur et au quartier général des *Arizona Rangers*. Des troupes fédérales et des *rurales* sont envoyés sur place. Les *Arizona Rangers* traversent la frontière en violation des lois internationales. Une combinaison de forces est sur place pour réprimer la grève : *Rangers*, troupes fédérales, *rurales* et des brigades de civils anglo-américains de Bisbee qui veulent en découdre avec les Mexicains. La grève aura duré à peine une journée mais l'histoire de Cananea se prolonge au cours des mois et aggrave la crise du régime de Porfirio Díaz. Les investisseurs étatsuniens ont peur, sont inquiets pour la sécurité de leurs biens et de leurs affaires, et l'omnipotence de Díaz commence à être mise en doute. Les *Rangers* ont envahi le territoire national sans que le président n'y trouve à redire.

Au début du XX^e siècle, les travailleurs mexicains deviennent la majorité de la force de travail dans l'agriculture, en Californie. La ville d'Oxnard est fondée par l'investisseur Henry Oxnard comme un centre de raffinement du sucre. L'expansion de l'agriculture est favorisée par les grandes étendues, les investissements en machines agricoles, le protectionnisme, l'extension du réseau ferré et les véhicules réfrigérés. En 1903, la *Japanese-Mexican Labor Association* (JMLA) est créée pour lutter contre la réduction des salaires que veulent imposer les patrons de l'industrie sucrière grâce au monopole de l'embauche par la *Western Agricultural Contracting Company* (WACC). La WACC réduit les salaires et remplace le paiement en argent par des bons d'achats dans certains magasins. Les travailleurs agricoles japonais et mexicains s'unissent contre ces mesures et se mettent en grève. La WACC envoie des hommes armés pour briser la grève. Un Mexicain est tué, deux Japonais et deux Mexicains sont blessés. La WACC doit reculer et la JMLA remporte une victoire importante contre les patrons de l'industrie sucrière. À la fin de la grève, la JMLA fait une demande d'adhésion à l'AFL. Celle-ci est acceptée par l'AFL de Los Angeles, mais rejetée au niveau national par Samuel Gompers qui s'oppose à ce que des Asiatiques soient membres de l'organisation syndicale. Les Mexicains de la JMLA refusent alors d'adhérer à l'AFL par solidarité avec leurs camarades japonais.

Dans les mines d'Arizona, des Mexicains dirigent trois grèves entre 1885 et 1888 et quatre des cinq plus grosses grèves de l'État entre 1896 et 1915²⁵². Vers 1910, les mineurs mexicains représentent 70% de la force de travail dans les mines d'Arizona. En 1901, les mineurs mexicains entrent en grève pour exiger des salaires égaux à ceux des salariés états-uniens. Plusieurs leaders de la grève sont licenciés. En 1903, 3 500 mineurs italiens et mexicains font une grève à Clifton et Morenci, soutenus par la très radicale *Western Federation of Miners* (WFM)²⁵³. Elle est écrasée par la troupe et les *Arizona Rangers*, mais révèle la force des mineurs, unis par-delà les frontières raciales ou nationales.

En 1894, une société d'aide mutuelle (*mutualista*) est formée en alliance avec des Italiens : la *Alianza Hispano Americana* qui a pour but de défendre les Mexicains contre la suprématie blanche et qui compte 3 000 membres en 1910. Créée à l'initiative de Mexicains de classe moyenne, soucieux de défendre la communauté mexicaine, elle devient vite une association à dominante ouvrière et adopte une posture para-syndicale.

En 1915 a lieu la plus grande grève de mineurs de l'histoire de l'Arizona et des Mexicains, souvent influencés par le PLM, se trouvent à sa direction. L'accroissement de la demande en cuivre, avec le déclenchement de la première guerre mondiale, et l'augmentation des prix du cuivre offrent des perspectives de profit très importantes. La demande de main d'œuvre s'accroît et une nouvelle vague de travailleurs mexicains arrivent du Mexique en pleine tourmente révolutionnaire. La grève éclate, à nouveau, sur la question de l'inégalité salariale entre travailleurs mexicains et anglos. Elle dure 4 mois et donne lieu à des campagnes de solidarité menées conjointement par la WFM, l'IWW et le PLM. La région frontalière est occupée par les troupes étatsuniennes et une hystérie anti-mexicaine se déchaîne. La puissance et la massivité de la grève contraignent les patrons de la mine à des négociations et à des hausses de salaires.

C'est au Texas que les Mexicains subissent les actes racistes et les violences de foule les plus fréquentes et les plus violents : 597 Mexicains sont lynchés entre 1848 et 1928.

Au Texas, les petits paysans mexicains-américains sont percutés par les transformations qui affectent les campagnes dans tous les États du Sud-Ouest des États-Unis. La modernisation capitaliste les transforme en paysans sans terre contraints de chercher du travail comme ouvriers

²⁵² Justin Akers Chacón, *op. cit.*, p. 127.

²⁵³ La *Western Federation of Miners* est une des fédérations syndicales fondatrices de l'*Industrial Workers of the World* en 1905.

agricoles dans les champs de coton. Le prolétariat mexicain qui se forme au Texas est fortement marqué par l'oppression raciale et les violences racistes. Ces violences sont notamment le fait des redoutés *Texas Rangers* constitués comme un corps auxiliaire de la police d'État en 1835 pour traquer les esclaves fugitifs et protéger les colons des Indiens, Cherokees et Comanches notamment, pendant la Conquête de l'Ouest. Beaucoup d'entre eux participent à la guerre d'annexion contre le Mexique, puis s'engagent aux côtés des Confédérés dans la guerre de Sécession²⁵⁴. Le Texas est un bastion du suprématisme blanc et du Parti Démocrate²⁵⁵.

Le *Mexican Central Railroad* relie El Paso à Mexico. Les *Borderlands* sont plus une intégration économique régionale qu'une séparation abstraite de frontières nationales. Au-delà de l'économie, la politique passe aussi les frontières, du sud au nord et inversement. Le PLM a de l'influence au Texas. La *Junta* du PLM s'établit successivement à Laredo et à San Antonio et un réseau de radicaux magonistes s'implantent dans les *barrios* déjà peuplés d'une population d'origine mexicaine. Laredo est une ville majoritairement mexicaine et les Mexicains constituent une grosse partie de la classe ouvrière transnationale en formation. Les travailleurs des chemins de fer mexicains forment leur premier syndicat en 1905, à Laredo, le *Federal Labor Union* 11953, dans l'AFL mais avec une certaine autonomie. Le FLU 11953 prend de l'importance et organise aussi des travailleurs qui ne sont pas directement liés aux chemins de fer. La direction du syndicat, influencée par les idées marxistes ou socialistes publie un journal, *El defensor del obrero* qui diffuse des idées anticapitalistes, internationalistes et pour l'égalité entre les sexes. En 1906, le FLU 11953 organise une grève qui obtient un fort soutien de la part des travailleurs mexicains des deux côtés de la frontière.

4. Les liens entre le PLM et les *Wobblies*

Le chemin de l'exil pris par la direction du PLM n'est pas différent de celui de centaines de milliers de Mexicains qui traversent la frontière pour trouver des moyens de subsistance dans les mines de cuivre, les chemins de fer, l'industrie ou comme travailleurs ruraux. Aux États-Unis les magonistes participent aux *mutualistas*, diffusent leur presse, créent un réseau actif de clubs libéraux et collaborent avec des militants de la gauche étatsunienne, politique ou syndicale pour créer un puissant réseau d'organiseurs et de sympathisants. Ils établissent des liens avec la gauche, essentiellement le Parti socialiste et l'IWW. Le PLM recrute pour ses activités

²⁵⁴ Il y a beaucoup de points communs entre le rôle et le fonctionnement des *Texas Rangers* et ceux des *rurales* mexicains.

²⁵⁵ Le Parti Démocrate est à cette époque le parti pro-esclavage par opposition au Parti Républicain qui est abolitionniste.

révolutionnaires au Mexique ces travailleurs qui se déplacent d'un côté à l'autre de la frontière. S'ils ont des activités révolutionnaires au Mexique, ils sont aussi impliqués dans les luttes sociales aux États-Unis. Le PLM organise les travailleurs mexicains des deux côtés de la frontière avec un même objectif anticapitaliste. Beaucoup de Chicanos sympathisent ou s'engagent avec les magonistes.

L'historienne Anne Devra Weber apporte une série d'éléments qui attestent de l'importance de l'activité syndicale des militants du PLM aux États-Unis et sur leur rôle dans la construction de l'organisation syndicale *Industrial Workers of the World*.²⁵⁶ La forte sous-estimation – ou la quasi absence – de la contribution des membres du PLM à la construction de l'IWW dans l'historiographie serait due, à la fois, au fait que beaucoup d'historiens auraient « restreint les IWW à un récit national US »²⁵⁷ et à la prégnance, jusque dans les milieux progressistes et sympathisants de l'IWW, de certains préjugés négatifs sur les Mexicains, considérés comme inaptes ou peu disposés à l'organisation ou à l'action syndicale. Il y a ici un paradoxe entre une organisation, IWW, qui se veut « un syndicat internationaliste ouvert à tous les travailleurs »²⁵⁸ et l'invisibilité des Mexicains ou d'autres étrangers dans son historiographie²⁵⁹. Il convient de revisiter l'histoire des IWW, en partant d'une perspective transnationale et avec des « lunettes mexicaines »²⁶⁰.

Refusés par les autres syndicats existants, notamment l'AFL, les Mexicains du PLM rejoignent massivement l'IWW qui accepte les travailleurs d'où qu'ils et elles viennent, et manifeste un antiracisme militant : l'IWW combine combat de classe et lutte contre le racisme. Les Mexicains du PLM contribuent activement à la création de branches de langue espagnole des IWW à Phoenix, dans la vallée de San Joaquín, à San Diego ou à Los Angeles. Ils représentent une fraction significative des adhérents de l'IWW dans les États du sud des États-Unis, en Arizona, au Texas, à New Mexico ou en Californie. Ils contribuent à la création de bases locales des IWW au-delà même de ces États du sud. Ils participent dans les mines d'Arizona à de nombreuses grèves, dures ou de courte durée, appelées significativement *strikitos*, dans la construction du tramway, à Los Angeles, ou sur les plantations sucrières dans la zone rurale

²⁵⁶ Anne Devra Weber, *op. cit.*

²⁵⁷ « [...] some labor historians tried to restrict the IWW to a national U.S. narrative. », *Ibid.*, p. 193.

²⁵⁸ « an international union open to all workers », *Ibid.*, p. 193.

²⁵⁹ L'internationalisme, l'antiracisme et la volonté d'organiser en son sein les travailleurs d'où qu'ils et elles viennent distinguent radicalement l'IWW de l'*American Federation of Labor*, dont tant les bases sociales que les objectifs revendicatifs sont principalement « blancs ».

²⁶⁰ Pour reprendre le titre de l'article d'Anne Devra Weber, « Wobblies of the Partido Liberal Mexicano: reenvisioning internationalist and transnational movements through mexican lenses », *Pacific Historical Review*, volume 85, number 2, 2016, pp. 188-226.

d'Oxnard (Californie), grèves au cours desquelles ils contribuent à créer la *Japanese Mexican Labor Association* (JMLA).

Les liens entre les Mexicains du PLM et l'IWW sont particulièrement étroits, notamment dans les sections de l'IWW de langue espagnole, animés le plus souvent par des membres du PLM. Les locaux ou les lieux de réunions sont parfois communs au PLM et à l'IWW et la porosité entre les deux organisations est telle que « les sections locales de l'IWW formées par des organisateurs du PLM apparaissent, *de facto*, comme des extensions du PLM »²⁶¹. Les militants du PLM jouent un rôle central dans le recrutement de travailleurs mexicains. Ils parlent espagnol, parfois même une ou plusieurs langues indigènes, et partagent avec eux une culture et une histoire de l'impérialisme, de la dépossession et du racisme. L'intersection IWW/PLM est suffisamment forte pour que les shérifs de la ville minière de Bisbee utilisent « *magonistas* » et « *Mexican IWW* » de manière interchangeable. Un informateur évoque « 1 000 personnes qui appartiennent au parti anarchiste IWW-Parti Liberal Mexicain » tandis qu'un autre écrit que les Mexicains sont organisés dans IWW par « les magonistes de l'école d'anarchistes de Ricardo Flores Magón. »²⁶².]

Les orateurs du PLM et des *Wobblies* prennent la parole conjointement dans des meetings improvisés dans les campements où résident les travailleurs (sur les lieux de travail) ou sur des places dans les quartiers ou dans d'autres espaces publics. À Los Angeles, des bals ou d'autres types d'activités sont organisés, en commun par le PLM et l'IWW, pour collecter des fonds pour obtenir la libération des membres de la *Junta* emprisonnés. À Los Angeles, un journal, *Libertad y Trabajo*, est édité en commun sous la responsabilité de Fernando Palomares (du PLM).

Les militants du PLM renforcent significativement l'IWW et l'enrichissent par des pratiques et des idées militantes puisées dans leur passé de luttes et d'organisation au Mexique même.

Mexican involvement in the PLM and the IWW should be considered as part of a long process of resistance dating back to colonial rebellions, urban food riots, protests, and conflicts. Indigenous communities had rebelled against Spanish colonialism and the liberal laws of the 1840s that intensified mestizo encroachment on indigenous lands²⁶³.

²⁶¹ « IWW local shaped by PLM organizers appeared to be de facto extensions of the PLM. », *Ibid.*, p. 207.

²⁶² « Another informant collapsed the groups entirely when he reported on a gathering of “A THOUSAND PEOPLE, all [of] who[m] belonged to the anarchist party, IWW Mexican Liberal Party”. » et « [...] another informant wrote that Mexicans were organized into the IWW by “MAGONISTAS... of the RICARDO FLORES MAGÓN school of anarchists”. », *Ibid.*, p. 208.

²⁶³ « L'implication des Mexicains au sein du PLM et de l'IWW devrait être considérée comme l'un des éléments d'un long processus de luttes qui remonte aux rébellions coloniales, aux révoltes urbaines pour la nourriture, aux différentes formes de protestations et de conflits. Les communautés indigènes s'étaient rebellées contre le

L'expérience des communautés indigènes pour la défense de leurs terres communales et celle des sociétés d'aide mutuelle (*mutualistas*) qui fonctionnent en cas de besoin en syndicats et auxquelles des dizaines de milliers de Mexicains appartiennent, des syndicats radicaux ou anarchistes au début de l'expansion industrielle du Mexique, toutes ces expériences accumulées sont mobilisées dans l'action des Mexicains du PLM au sein de l'IWW.

Contre une vision de la migration comme entrave ou comme frein à la construction d'organisations, syndicales ou politiques, stables, Devra Weber montre que la migration peut être au contraire un facteur de circulation d'idées et de pratiques. Elle emprunte, à cet égard, à l'historien Emilio Zamora la notion de « circularité des luttes », pour rendre compte de pratiques et de luttes qui s'enrichissent et rétroagissent, d'un pays à l'autre ou d'un secteur de la société à un autre.²⁶⁴ La migration favorise les échanges d'expérience et de pratiques politiques et l'identification d'intérêts communs, de part et d'autre de la frontière. Ainsi, par exemple, l'expérience mexicaine des sociétés *mutualistas* est mise à profit dans la construction de bases syndicales aux États-Unis. Les solidarités familiales, ou celles nouées dans le processus migratoire lui-même, sont mobilisés dans le travail d'organisation ou dans la création d'un rapport de forces avec les propriétaires de terres agricoles, mines ou entreprises.

Aux États-Unis même, et avant la création de l'IWW, les Mexicains créent des organisations comme *Las Gorras Blancas* ou *El Partido del Pueblo Unido* et sont actifs dans les *Knights of Labor* ou la *Western Federation of Miners*. Le militantisme des Mexicains du PLM, non seulement renforce les IWW mais, dans une large mesure, contribue à les façonner.

La « circularité des luttes » se manifeste également des États-Unis vers le Mexique, par une participation de militants des IWW à des luttes au Mexique ou à la révolution. En 1908 un groupe du PLM installé au Texas, « les cueilleurs de coton mexicains » mène une révolte armée dans le secteur de la Laguna de Durango, tandis qu'en 1910 et 1911, deux sections locales IWW partent combattre dans la révolution mexicaine²⁶⁵.

5. Une traque internationale

En se déclarant ouvertement pour le renversement de Díaz, les magonistes deviennent la cible de l'administration Roosevelt au nom des lois de neutralité. L'administration étatsunienne

colonialisme espagnol et les lois libérales des années 1840 qui avaient intensifié l'empiètement des *mestizos* sur les terres indigènes. », *Ibid.*, p. 202.

²⁶⁴ « circularity of struggle », Emilio Zamora, *The world of the Mexican worker in Texas*, Texas, 1992, Texas University Press cité par Anne Devra Weber.

²⁶⁵ « Mexican cotton pickers », Anne Devra Weber, *op. cit.*, p. 222.

autorise les agents de Díaz à se déployer sur le territoire avec une cohorte de détectives privés, et d'espions dans le but de ramener les dirigeants du PLM au Mexique. Des agents étatsuniens participent à la traque, notamment la célèbre agence de détectives privés Pinkerton, spécialisée dans la traque des militants syndicaux²⁶⁶. Les magonistes sont poursuivis et doivent régulièrement changer de villes : Saint-Louis (Missouri), Laredo, San Antonio (Texas), Canada, San Francisco, Los Angeles (Californie). La répression contre le PLM s'intensifie des deux côtés de la frontière au fur et à mesure que le PLM acquiert de l'importance, notamment en organisant des travailleurs mexicains le long de la frontière. Le gouvernement mexicain prend la mesure de la menace du travail politique qui est réalisé contre lui dans les *Borderlands*. Les consuls mexicains aux États-Unis sont en contact avec la police étatsunienne pour rechercher les magonistes.

Les militants du PLM sont pourchassés par les espions et par l'action conjointe des deux gouvernements. Des moyens matériels et humains importants sont déployés pour faire face à la menace que représente le PLM et le détruire des deux côtés de la frontière. La solidarité internationale des gouvernements est, à cet égard, sans faille. Le gouvernement des États-Unis utilise, entre autres moyens, les lois de neutralité pour réprimer les magonistes et protéger leurs intérêts économiques : depuis des moyens légaux jusqu'aux tentatives d'assassinats ou de kidnappings perpétrés par des mercenaires payés. Les militants du PLM sont plusieurs fois incarcérés. *Regeneración* est interdit et ses locaux sont plusieurs fois détruits. Kelly Lytle Hernández raconte que la première mission confiée au *Bureau of Investigation*, devenu par la suite le FBI, est la traque et la surveillance des dirigeants magonistes. Elle explique que le service postal est utilisé pour subtiliser du courrier de la *Junta* du PLM destiné à ses bases militantes aux États-Unis et au Mexique. Justin Akers Chacón explique que l'inflation du nombre de consulats aux États-Unis est la conséquence de l'intérêt croissant du régime de Díaz pour les *Mexicanos de afuera*. Les consulats sont aussi des instruments de traque des *revoltosos* aux États-Unis : informateurs, espions, agents, *Arizona* et *Texas Rangers*... La poste arrête la diffusion de *Regeneración* en 1916 quand le journal prend position contre la guerre. Des lois anti-obscénité sont détournées de leur objet pour interdire la presse du PLM. Díaz lui-même offre 20 000 dollars pour la capture des dirigeants du PLM. Tous les efforts et moyens déployés

²⁶⁶ L'agence Pinkerton a été soupçonnée d'avoir infiltré le rassemblement des ouvriers du 3 mai 1886, à Haymarket Square à Chicago, et d'avoir sciemment déclenché l'affrontement sanglant dont la responsabilité a été attribuée à 8 militants anarchistes.

par les deux gouvernements ont fortement entravé les activités politiques du PLM et ont eu des effets dissuasifs et démoralisateurs sur les bases sympathisantes de l'organisation.

Chaque fois que les magonistes sont emprisonnés, la solidarité avec leurs alliés, de part et d'autre de la frontière, se met en œuvre. Les proches du PLM cherchent à réunir de l'argent et font des discours sur les places publiques, aux États-Unis, dans le but de réunir des fonds pour payer la *fianza* qui permet de sortir de prison.

Chapitre 5 – Pratiques, conceptions et évolutions d'un courant libertaire, le magonisme

1. Le PLM, du libéralisme radical à l'anarcho-communisme

L'importance du magonisme a été minorée par les historiens et les commentateurs. Le PLM a été un catalyseur et a contribué à la formation de la première génération de radicalisme ouvrier à une échelle régionale. À ce titre, le magonisme a sa place dans l'histoire de la gauche étatsunienne. La révolution mexicaine a été le point culminant de plus d'une décennie de luttes et de convulsions sociales contre l'oligarchie terrienne et l'Église catholique. Des millions de petits paysans, de travailleurs agricoles et d'ouvriers industriels urbains se radicalisent et participent aux batailles révolutionnaires, aux grèves ou occupations, toutes ces expériences que les travailleurs migrants portent et emportent avec eux de part et d'autre de la frontière. En son sein, le PLM est un courant politique anticapitaliste et antiimpérialiste, doté d'une vision large de transformation sociale et qui évolue du libéralisme radical à l'anarcho-communisme au cours des années et des expériences accumulées.

Le magonisme est un courant radical qui a de l'influence de part et d'autre de la frontière. L'orientation politique du PLM et sa radicalité accrue sont le produit à la fois de la montée de la conflictualité sociale qui s'exprime notamment, en 1906-1907, dans les grèves insurrectionnelles de Cananea (1906) et Río Blanco (1907), du durcissement de l'opposition populaire, paysanne, ouvrière et indigène à la domination économique des États-Unis et à leur interventionnisme militaire, soit l'impérialisme dans ses différentes dimensions, et à la rencontre aux États-Unis même d'une classe ouvrière américano-mexicaine qui subit des discriminations, une surexploitation et une violence racistes et qui y résiste de multiples manières.

À partir de 1908, le PLM adopte un profil politique clairement anticapitaliste et anti-impérialiste, assez éloigné de ses positions initiales libérales-radicales et démocratiques. Rappelons ici que les frères Magón et leurs camarades s'engagent initialement dans le combat politique au sein du mouvement *anti-reeleccionista* de la jeunesse étudiante (1892), dans les clubs libéraux (1900) contre la dérive autoritariste du régime de Porfirio Díaz au nom des principes libéraux de la Constitution de Benito Juárez de 1857 et que le programme du PLM de 1906 est relativement modéré. Et, si certaines des mesures du programme de 1906, comme par exemple la défense de la propriété communale de la terre, peuvent être jugées assez radicales,

le programme de 1906 ne fait aucune référence à l'anarchisme ou au communisme. L'évolution politique des discours et de la propagande magonistes est également perceptible dans l'évolution du journal *Regeneración*, d'abord strictement centré sur une critique des dysfonctionnements de l'institution judiciaire, puis élargi à une critique de plus en plus acerbe du régime porfiriste en général, pour se transformer en un journal proclamant ouvertement des idées anarchistes et prônant la nécessité de la révolution, non seulement au Mexique, mais à l'échelle mondiale.

Le PLM, formellement créé aux États-Unis, est au départ politiquement hétérogène, depuis des libéraux modérés qui souhaitent le départ de Díaz, des radicaux des classes moyennes qui visent des changements politiques favorables à leurs intérêts et des militants ouvriers ou artisans, organisés dans des syndicats ou dirigeant des grèves importantes. Le principe unificateur initial est la réaffirmation des principes de *La Reforma* : liberté de la presse, élections libres, décentralisation, réformes du travail et abolition du *peonaje*.

Mais, plusieurs dirigeants du PLM ont lu et étudié les textes de penseurs anarchistes ou socialistes comme Marx, Kropotkine, Elisée Reclus, Proudhon ou Bakounine. Ceux et celles qui se retrouveront autour de Ricardo Flores Magón et qui resteront avec lui jusqu'au bout, sont engagés dans un travail d'élaboration théorique qui va bien au-delà du départ de Díaz, et cela depuis le tout début de leur activité politique.

James Cockcroft, lui, réfute la thèse d'une évolution idéologique au sein du PLM. Selon lui, l'orientation idéologique de Ricardo Flores Magón et de plusieurs de ses camarades était clairement définie depuis le tout début des années 1900, soit avant leur exil aux États-Unis. Lors de leur détention à la prison de Belén en 1903, le groupe de prisonniers s'accorde sur le fait qu'ils sont anarchistes mais qu'ils ne se réclameront pas de cette idéologie par prudence tactique²⁶⁷. Une revendication publique de leurs idées socialistes révolutionnaires ou anarchistes pourrait les desservir et rendre plus difficile la recherche d'un large soutien en faveur de leurs combats et contre la répression. C'est cette volonté de s'inscrire publiquement dans le prolongement du mouvement d'éclosion des Clubs libéraux à travers le pays qui les conduira, à leur sortie de prison, à nommer leur organisation politique, le *Partido Liberal Mexicano* (PLM). Toujours selon Cockcroft, c'est au cours de leur séjour en prison que le petit noyau autour de Ricardo Flores Magón décide de s'exiler aux États-Unis à leur sortie de prison,

²⁶⁷ James Cockcroft, *Intellectual precursors of the Mexican revolution 1900-1913*, Austin, University of Texas Press, 1968, p 114-115.

d'y créer une *Junta Organizadora* et de créer des cellules révolutionnaires capables de lancer des insurrections armées à l'intérieur du pays.

Ce qu'explique James Cockcroft sur la formation anarchiste initiale du noyau de militants qui se sont retrouvés dans la prison de Belén en 1903 est, à cet égard, tout à fait cohérent avec ce que dit Ricardo Flores Magón dans une lettre écrite à son frère Enrique et à Praxedis Guerrero, le 13 juin 1908.

Todo se reduce a mera cuestión de táctica. Si desde un principio nos hubiéramos llamado anarquistas, nadie, a no ser unos cuantos, nos habría escuchado. Sin llamarnos anarquistas hemos ido prendiendo en los cerebros ideas de odio contra la clase poseedora y contra la casta gubernamental. Ningún partido liberal en el mundo tiene las tendencias anticapitalistas del que está próximo a revolucionar en México, y eso se ha conseguido sin decir que somos anarquistas, y no lo habríamos logrado ni aunque nos hubiéramos titulado no ya anarquistas como somos, sino simplemente socialistas. Todo es, pues, cuestión de táctica²⁶⁸.

Les critiques de Ricardo Flores Magón aux libéraux bourgeois et à Madero deviennent de plus en plus vives à partir de 1906. Aux lendemains de la grève de Cananea, le PLM appelle les masses à « l'action directe », c'est-à-dire à la lutte armée. Après un premier appel à l'insurrection qui est un échec cuisant, les magonistes font un second appel en 1908 qui est un nouvel échec.

Ces échecs sont dus, pour une part, au travail d'infiltration réalisé par les espions chargés par le gouvernement mexicain de surveiller les magonistes, qui permet à l'armée et à la police mexicaines d'être au courant des plans des magonistes et d'arrêter les militants chargés de diriger les combats en leur tendant des pièges. Mais, plus fondamentalement, ces échecs sont dus à une surestimation de l'état d'esprit insurrectionnel de la population mexicaine et à la conviction qu'un soulèvement, ou un affrontement dans un endroit du pays, devrait spontanément, par la vertu de l'exemple, entraîner d'autres dans le reste du territoire. À cet égard, Claudio Lomnitz souligne le paradoxe qui existe, selon lui, entre le niveau élevé d'élaboration théorique des magonistes et l'extrême faiblesse de leurs capacités stratégiques et militaires.

²⁶⁸ « Tout se résume à une simple question de tactique. Si, dès le début, nous nous étions appelés anarchistes, personne, à part quelques-uns, ne nous aurait écoutés. Sans nous qualifier d'anarchistes, nous avons semé dans les esprits des idées de haine contre la classe possédante et contre la caste gouvernementale. Aucun parti libéral au monde n'a les tendances anticapitalistes de celui qui est sur le point de révolutionner le Mexique, et cela a été réalisé sans dire que nous sommes anarchistes, et nous n'y serions pas parvenus même si nous nous étions qualifiés non pas d'anarchistes comme nous le sommes, mais simplement de socialistes. Tout est donc une question de tactique. », « Carta de Ricardo Flores Magón a Práxedis G. Guerrero y Enrique Flores Magón », 13 juin 1908, depuis une prison aux États-Unis, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores, Expediente de Flores Magonismo, Tomo XXXVII, L-E-954.

Regeneración devient un organe de presse binational, avec des pages en anglais et une critique du capitalisme étatsunien et des appels aux travailleurs mexicains à rejoindre les syndicats et les partis politiques révolutionnaires aux États-Unis. Au cours de leur présence aux États-Unis, les magonistes élargissent leur perspective politique. Ils s'immergent dans la classe ouvrière mexicaine aux États-Unis à la fois comme travailleurs et comme organisateurs et se lient à la gauche étatsunienne. La classe ouvrière des *Borderlands* a, de par sa situation, une grande capacité à paralyser des secteurs décisifs pour l'économie internationale : mines, chemins de fer, textile. Les années 1906-1908 sont des années de recrudescence des luttes ouvrières et de montée de la conflictualité. La grève de Cananea (Sonora) dans les mines de cuivre et celle de Río Blanco (Veracruz), dans l'industrie textile, ont un retentissement particulier. Entre 1906 et 1907, il y a plus d'une centaine de grèves qui montrent la force et le potentiel de la classe ouvrière, urbaine et rurale. Pour le PLM, c'est dans les classes populaires que réside le potentiel révolutionnaire, c'est de là que part la révolution mexicaine. En 1914, Ricardo Flores Magón évoque le surgissement de la révolution mexicaine en ces termes :

La revolución mexicana no se incubó en los bufetes de abogados, ni en las oficinas de los banqueros, ni en los cuarteles del ejército; la revolución mexicana tuvo su cuna donde la humanidad sufre, en esos depósitos de dolor que se llaman fábricas, en esos abismos de tortura que se llaman minas, en esos ergástulos sombríos que se llaman talleres, en esos presidios que se llaman haciendas.

La revolución mexicana no salió de los palacios de los ricos ni alentó en los pechos cubiertos de seda de los señores de la burguesía, sino que brotó de los jacales y ardió en los pechos curtidos por la intemperie de los hijos del pueblo.

Fue en los campos, en las minas, en las fábricas, en los talleres, en los presidios, en todos los sombríos lugares en que la humanidad sufre, donde el hombre y la mujer, el anciano y el niño tienen que sufrir la brutalidad del amo y la injusticia del gobierno, donde alentó la Revolución Mexicana durante siglos y siglos de humillaciones, de miserias y de tiranías²⁶⁹.

Si le nombre de militants au PLM est difficile à estimer, l'audience du PLM dans les classes populaires est importante, en particulier dans les zones frontalières. Les historiens s'accordent à dire que de 20 à 30 000 exemplaires de chaque édition du journal *Regeneración* sont diffusées

²⁶⁹ « La révolution mexicaine n'a pas été incubée dans les cabinets d'avocats, ni dans les bureaux des banquiers, ni dans les casernes de l'armée ; la révolution mexicaine a eu son berceau là où l'humanité souffre, dans ces dépôts de douleur qu'on appelle des usines, dans ces abîmes de torture qu'on appelle des mines, dans ces ergastules lugubres qu'on appelle des ateliers, dans ces prisons qu'on appelle des haciendas.

La révolution mexicaine n'est pas sortie des palais des riches, elle n'a pas jailli des cœurs couverts de soie de la bourgeoisie, mais elle a jailli des cabanes et brûlé dans les poitrines battues par les intempéries des enfants du peuple.

C'est dans les champs, dans les mines, dans les usines, dans les ateliers, dans les prisons, dans tous les lieux obscurs où l'humanité souffre, où l'homme et la femme, le vieillard et l'enfant doivent subir la brutalité du maître et l'injustice du gouvernement, que la révolution mexicaine a été encouragée par des siècles et des siècles d'humiliations, de misères et de tyrannies. »

Ricardo Flores Magón, « Orientación de la Revolución Mexicana », Discours du 14 février 1914, dans *Discursos de Ricardo Flores Magón*, Mexico, Colección Banderas Negras.

en 1906²⁷⁰. Plusieurs centaines de milliers de copies du Programme du PLM de 1906 circulent au Mexique et dans le sud-ouest des États-Unis. De nombreux clubs locaux du PLM sont formés d'un côté et de l'autre de la frontière. Les organisateurs du PLM sont chargés d'aider à la création des clubs, de diffuser le journal et de pousser à la création des syndicats. Le PLM a des implantations significatives dans les zones industrielles, notamment dans les mines (Sonora) et le textile (Veracruz).

Aux lendemains de Cananea d'autres grèves éclatent dans le textile et les chemins de fer. C'est le début d'une vague qui va emporter Porfirio Díaz. Pour le PLM la grève de Cananea est la confirmation du potentiel révolutionnaire du prolétariat industriel. En dépit de la violente répression la grève est soutenue par une majorité de Mexicains. Les soutiens du régime s'émeuvent et la *pax porfiriana* est ébranlée. En 1910, il existe, selon les historiens entre 200 et 350 clubs libéraux, implantés chez les ouvriers. Selon Justin Akers Chacón, les clubs libéraux du PLM jouent un rôle essentiel dans les grèves insurrectionnelles pendant la révolution. En décembre 1911, les travailleurs du textile se mettent presque tous en grève (30 000). Les travailleurs ruraux font aussi une grève inspirés par ceux du textile.

2. La participation des femmes à la lutte révolutionnaire dans le PLM

Le PLM est un parti mixte et les femmes participent activement à la vie de l'organisation, aux luttes sociales, aux conflits du travail et aux luttes politiques. Elles ne sont pas reléguées dans une sphère « féminine » de travail mais sont des militantes reconnues à l'intérieur du PLM. Les femmes mexicaines du PLM appuient ou rejoignent l'IWW, même si elles n'y sont pas toujours reconnues comme centrales. Ricardo Flores Magón, dans son article « A la mujer » publié dans *Regeneración* explique que la libération des femmes est essentielle pour la révolution sociale. Des femmes comme María Talavera, compagne de Ricardo Flores Magón, ou Sara Estela Ramírez qui écrit des articles pour le journal depuis le Texas ou les sœurs Villarreal qui publient deux journaux – *La Mujer moderna* et *El Obrero* – ou encore Juana B. Gutiérrez de Mendoza sont reconnues comme intellectuelles ou stratèges. Le journal *Regeneración* rend compte régulièrement de femmes qui donnent de l'argent, écrivent des articles, parlent dans des

²⁷⁰ L'activité journalistique de Ricardo Flores Magón a été intense tout au long de sa vie militante. En 1899, il déclare : « le papier est pour moi une idole et je crois que dans un futur proche il sera mon arme la plus grande : le journal... Je connais à fond le travail. » cité par Claudio Lomnitz, p. 148. Outre *Regeneración*, Ricardo Flores Magón a écrit ou collaboré dans un grand nombre de publications : *El Demócrata*, *El Universal*, *El Ideal*, *El Azote*, *El Hijo del Ahuizote*, *El Nieto del Ahuizote*, *El Bisnieto del Ahuizote*.

réunions publiques, vendent les journaux ou mènent des campagnes pétitionnaires. Des femmes font de la contrebande de fusils et certaines combattent également. Les femmes sont actives dans les villes minières (et les grèves) comme Clifton ou Morenci, dans les secteurs agricoles dans le sud de la Californie et du Texas ou à Los Angeles, soit dans les principaux lieux d'implantation du PLM.

Dans *El hijo del Trabajo*, Juana la progresista (probablement Juana B. Gutiérrez de Mendoza) défend l'égalité des femmes contre la domination masculine²⁷¹. Des femmes radicales jouent un rôle prépondérant dans la lutte contre la dictature. Juana Belén Gutiérrez de Mendoza, par exemple, socialiste et éditrice de *Vesper*, participe au lancement de *Regeneración*. *Vesper* appelle en 1901 à « une révolution anticapitaliste par les travailleurs et paysans du Mexique contre le régime de Díaz. »²⁷² La combativité des féministes radicales influence Ricardo Flores Magón. Mais si le PLM se déclare en faveur de l'égalité des sexes, le cadre de référence de l'égalité reste très genré, comme en témoigne l'article de Ricardo Flores Magón « A la mujer » où le rôle dévolu aux femmes est surtout d'encourager les hommes à s'engager dans la lutte révolutionnaire, à leur donner du courage...

Compañeras [...] si el hombre es esclavo, vosotras lo sois también. La cadena no reconoce sexos; la infamia que avergüenza al hombre os infama de igual modo a vosotras.

[...] Vuestro deber es ayudar al hombre; estar con él cuando vacila, para animarlo; volar a su lado cuando sufre para endulzar su pena y reír y cantar con él cuando el triunfo sonríe. ¿Qué no entendéis de política? No es ésta una cuestión de política: es una cuestión de vida o muerte²⁷³.

De plus, la lecture de certains articles de *Regeneración* ou discours de Ricardo Flores Magón sont néanmoins fortement empreints de virilisme notamment par l'utilisation systématique de diminutifs (ito, illo) visant à ridiculiser les militaires de l'armée fédérale, ou des adversaires politiques : « el coronelillo Vega », « los federales huyendo como venados », « Los federales echaron a huir como liebres, muertos de miedo », ...

Dans le même ordre d'idées, lorsque Juana Belén Gutiérrez de Mendoza se positionne en faveur de Camilo Arriaga, elle se fait exclure du PLM et dénoncée comme lesbienne...

²⁷¹ Justin Akers Chacón, *op. cit.*, p. 174.

²⁷² « As early as 1901 the pages of *Vesper* were calling for “anticapitalist revolution by Mexico’s peasants and workers against the Díaz regime”. », *Ibid.*, p. 170.

²⁷³ « Camarades, [...] si l'homme est esclave, vous l'êtes aussi. Les chaînes ne reconnaissent pas les sexes ; l'infamie qui déshonore les hommes vous infâme de la même façon.

[...] Votre devoir est d'aider l'homme ; être auprès de lui lorsqu'il vacille, pour l'encourager, voler à son secours lorsqu'il souffre pour adoucir sa peine et rire et chanter avec lui lorsque le triomphe lui sourit. Vous ne comprenez pas la politique ? Il ne s'agit pas de politique ; c'est une question de vie ou de mort. »

Ricardo Flores Magón, « A la mujer », *Regeneración*, Los Angeles, 24 septembre 1910.

3. L'évolution du PLM et les ruptures en son sein

Le PLM traverse une série d'épreuves internes produites par l'évolution du parti vers un anticapitalisme de plus en plus radical. La première rupture au sein du groupe – avant même la fondation du PLM en 1905 – est celle produite par le départ de Camilo Arriaga, qui s'oppose à Ricardo Flores Magón et quitte le groupe en 1903²⁷⁴. C'est la rupture la plus précoce au sein du groupe. Mais c'est en 1911 que le PLM se fissure profondément, certains militants faisant le choix de s'allier avec Madero ; un choix très violemment critiqué par Ricardo Flores Magón qui explique en substance que la chute de Porfirio Díaz n'est pas la fin de la révolution, mais son commencement. L'enjeu n'est pas le remplacement d'une personne par une autre à la tête de l'État mais une transformation radicale du système économique et social. Ricardo Flores Magón, dans la plupart de ses discours ou articles, incite le peuple à prendre possession des terres agricoles et des usines au cours du processus révolutionnaire et à ne pas faire confiance aux promesses venant des chefs révolutionnaires impliquant une répartition des modes de production seulement une fois la révolution terminée, en rédigeant une nouvelle Constitution ou par décrets.

Sabedlo de una vez: derramar sangre para llevar al Poder a otro bandido que oprima al pueblo, es un crimen, y eso será lo que suceda, si tomáis las armas sin más objeto que derrotar a Díaz para poner en su lugar un nuevo gobernante.²⁷⁵

Yo no peleo por puestos públicos. He recibido insinuaciones de muchos maderistas de buena fe, pues que los hay, y bastantes, para que acepte algún cargo en el llamado gobierno "provisional", y el cargo que se me dice acepte es el de Vicepresidente de la República. Ante todo debo decir que me repugnan los Gobiernos. Estoy firmemente convencido de que no hay, ni podrá haber un Gobierno bueno.

Mi ideal es que el hombre llegue a poseer todo lo necesario para vivir sin tener que depender de ningún amo, y creo, como todos los liberales de buena fe lo creen, que ha llegado el momento de que los hombres de buena voluntad debemos dar un paso hacia la verdadera libertad, arrebatando la tierra de las garras de los ricos, inclusive Madero, para entregarla al legítimo dueño de ella: el pueblo trabajador. Conseguido esto, el pueblo será libre. Pero no lo será si eleva a Madero a la Presidencia de la República, porque ni Madero, ni ningún gobernante, se atreverán a dar un paso de esta naturaleza, y, si lo hicieran, los ricos se levantarían en armas y una nueva revolución seguiría a la presente.²⁷⁶

²⁷⁴ Camilo Arriaga avait été le principal organisateur du Congrès national des clubs libéraux à San Luis Potosi en 1901. Sa rupture avec Ricardo Flores Magón relève à la fois de la rivalité entre deux personnalités brillantes et de divergences politiques qui s'approfondirent, Arriaga prenant parti pour Madero en 1911.

²⁷⁵ « Sachez-le une fois pour toutes : verser du sang pour amener au pouvoir un autre bandit qui opprimerait le peuple est un crime, et c'est ce qui arrivera si vous prenez les armes dans le seul but de renverser Díaz et de mettre à sa place un nouveau dirigeant. », Ricardo Flores Magón, « A los proletarios », *Regeneración*, 3 septembre 1910.

²⁷⁶ « Je ne me bats pas pour des fonctions publiques. J'ai reçu des insinuations de la part de nombreux maderistes de bonne foi, car il y en a, pour que j'accepte un poste dans le gouvernement dit « provisoire », et le poste que l'on me propose est celui de vice-président de la République. Tout d'abord, je dois dire que les gouvernements me répugnent. Je suis fermement convaincu qu'il n'y a pas et qu'il ne pourra jamais y avoir de bon gouvernement. Mon idéal est que l'homme parvienne à posséder tout ce qui est nécessaire pour vivre sans avoir à dépendre d'aucun maître, et je crois, comme tous les libéraux de bonne foi, que le moment est venu où nous, hommes de bonne volonté, devons faire un pas vers la vraie liberté, en arrachant la terre aux griffes des riches, y compris celles de Madero, pour la donner à son propriétaire légitime : le peuple travailleur. Une fois cette étape franchie, le peuple sera libre. Mais il ne sera pas libre s'il élève Madero à la présidence de la République, car ni Madero, ni aucun

Alors que les plus modérés du PLM se rapprochent de Madero, Ricardo Flores Magón radicalise ses positions et fait preuve de sectarisme et d'une grande violence dans la discussion. Deux journaux de *Regeneración* sont publiés dans des lieux différents. Ceux et celles qui s'écartent de Ricardo Flores Magón sont vilipendés comme traîtres à la révolution, lorsqu'il n'y a pas utilisation d'insultes grossièrement homophobes.

La rupture porte essentiellement sur la conception de la révolution des uns et des autres. Les plus modérés au sein du PLM considèrent que le Mexique, compte tenu de sa structure sociale et du poids encore très important de la paysannerie en son sein doit passer par une étape de développement du capitalisme dans un cadre démocratique bourgeois et que le pays n'est pas mûr pour une révolution socialiste comme l'envisagent Ricardo Flores Magón et ses partisans. Ce point de vue est adossé à une conception socialiste orthodoxe soutenue par de nombreux socialistes dans le monde. Cette conception trouve également des arguments dans une certaine lecture des œuvres de Karl Marx lui-même²⁷⁷. Cette conception de la révolution conduit les socialistes du PLM à se rapprocher de Francisco I. Madero qui incarne l'étape démocratique dont le Mexique a besoin.

La conception de Ricardo Flores Magón de la révolution repose, au contraire, sur la conviction que les Mexicains, des deux côtés de la frontière, sont capables de mener à bien une transformation radicale de la société. Selon lui, « le peuple mexicain est apte au communisme » et soutenir Madero est une trahison. La rupture entre les militants qui rejoignent Madero et ceux qui restent au PLM affaiblit considérablement le parti. La funeste offensive du PLM en Basse-Californie accroît le désarroi des militants et la marginalisation du PLM.

4. L'invasion de la Basse-Californie : les limites de la stratégie insurrectionnelle du PLM

La Basse-Californie est une région stratégique pour le PLM, à 200 km au sud de son quartier général de Los Angeles. Cette région isolée est difficile à défendre pour Díaz. Il s'agit d'un territoire largement colonisé par du capital étranger - surtout étatsunien mais aussi français et

dirigeant n'osera faire un tel pas et, s'il le faisait, les riches se soulèveraient en armes et une nouvelle révolution succéderait à l'actuelle », Ricardo Flores Magón, « Yo no quiero ser tirano », *Regeneración*, Los Angeles, 25 février 1911.

²⁷⁷ La discussion sur la nature de la révolution à mener dans un pays essentiellement agraire et « arriéré » divisera également les révolutionnaires russes. Sur la conception magoniste de la « révolution en permanence », voir le livre d'Américo Nunes, *Ricardo Flores Magón – Une utopie libertaire dans les Révolutions du Mexique*, Paris, Éditions Ab. Irato, 2019.

britannique - et profondément transformée durant le Porfiriato²⁷⁸. Les investissements étrangers, la construction du train, du télégraphe et la perspective de travaux d'irrigation sur des terres propices aux travaux agricoles et à l'élevage dynamisent la région, entraînent l'apparition de centres urbains comme Mexicali, Tijuana ou Tecate et font de la Basse-Californie un territoire stratégique pour les relations commerciales Mexique-États-Unis. Dans l'esprit des magonistes, une prise de contrôle de la Basse-Californie servirait de base pour des actions ultérieures, alors que la révolution commence au Mexique et que leur quartier général est à l'extérieur du pays.

Contrairement aux actions militaires à vocation insurrectionnelle de 1906 et 1908 qui sont des échecs cuisants des magonistes, l'invasion de la Basse Californie et en particulier de Mexicali et Tijuana est une victoire militaire, au sens où le PLM parvient à prendre possession de ces deux localités pendant plusieurs mois. Le 29 janvier 1911, le PLM prend possession de Mexicali, presque sans combat et, en mars, de deux petites localités, Tecate et El Álamo. Tijuana est prise le 10 mai.

Le PLM et Ricardo Flores Magón appellent les révolutionnaires du monde entier à recruter des soldats pour leur armée. Les appels à rejoindre ou à aider les rebelles du PLM sont imprimés dans la presse de l'IWW, *The Industrial Worker* et dans *Mother Earth*, le journal édité par Emma Goldman et Alexander Berkman. Dans l'invasion de la Basse-Californie, le PLM bénéficie de l'appui de militants de l'IWW, internationalistes convaincus, mais aussi d'aventuriers sans orientation idéologique précise. Très rapidement, la diversité d'origines et de motivations des combattants se manifeste, ainsi que l'absence de perspectives politiques. Des désaccords et des rivalités apparaissent sur qui est mieux à même de commander les opérations. Ces divisions se font, en partie, sur des bases nationales, Étatsuniens contre Mexicains, ce qui est bien sûr tout à fait désastreux dans une action censée incarner l'internationalisme et la lutte solidaire des peuples par-delà les frontières.

Parallèlement des rumeurs sont diffusées par voie de presse – notamment la presse de Randolph Hearst – d'un possible rattachement de la Basse-Californie aux États-Unis et les libéraux sont affublés du qualificatif de *filibustero* qui désigne les aventuriers qui tentent de séparer une partie du territoire national pour la rattacher aux États-Unis. Il s'agit d'une très grossière opération de manipulation de la part du régime, les magonistes n'ayant jamais eu l'intention de rattacher la Basse-Californie aux États-Unis, mais plusieurs facteurs se sont combinés pour fournir une

²⁷⁸ Susana Soeiro Seoane, « “Mi patria es el mundo entero”: la utopía transnacional de Ricardo Flores Magón en Baja California (1911) », dans Juan Pro et Pedro José Mariblanca Corrales (coord.) *Lugares de utopía: tiempos, espacios y estrías*, Madrid, Polifemo, 2019, pp. 341-363.

certaine crédibilité à cette mystification. Le principal a été la décision prise par les magonistes d'envahir la Basse-Californie depuis la Californie étatsunienne où le PLM disposait d'un nombre important de membres, tant Mexicains qu'Étatsuniens. L'invasion de la Basse-Californie depuis les États-Unis s'est révélée une grave erreur politique qui a été utilisée dans la campagne contre les prétendus *filibusteros*. Le deuxième élément a été la présence de nombreux non-Mexicains – essentiellement étatsuniens – dans les forces libérales. De plus, dans leur volonté de recrutement, les magonistes avaient promis de l'argent à ceux qui s'engageraient avec eux, ce qui a contribué à un certain éclectisme des forces libérales, une difficulté à distinguer les aventuriers des révolutionnaires sincères et également à jeter le trouble sur le sens de l'action et la motivation des combattants. Enfin, il faut signaler le rôle joué par Richard Ferris (ou Dick Ferris) un businessman/aventurier qui a proclamé, dans des déclarations à la presse, compter sur le soutien de financiers étatsuniens pour la création d'une République indépendante de Basse-Californie, alimentant ainsi les rumeurs sur une éventuelle séparation de la Basse-Californie.

Parallèlement à l'offensive magoniste, les forces maderistes prennent possession de Ciudad Juárez ce qui entraîne la démission de Porfirio Díaz le 25 mai. La chute du dictateur entraîne le ralliement à Madero de beaucoup de libéraux qui considèrent que la révolution a vaincu. Les armées fédérales parviennent à reprendre progressivement différentes localités, en avril et mai, prises par les forces magonistes. Le 6 juin, le gouvernement mexicain obtient l'autorisation de Washington de faire passer 1 500 soldats en territoire étatsunien pour reconquérir la Basse-Californie, en particulier Tijuana. Le 22 juin, le colonel Celso Vega, à la tête de 600 hommes, reprend Tijuana aux magonistes. L'offensive en Basse-Californie est finie et plusieurs dirigeants du PLM sont à nouveau emprisonnés.

François Xavier Guerra explique les échecs successifs des insurrections lancées par le PLM par les limites de la stratégie conspirationnelle du PLM et de « la foi dans le complot insurrectionnel »²⁷⁹.

Malgré les échecs des soulèvements de 1906 et la répression de la grève de Rio Blanco, qui montrent bien les limites de l'action des minorités, la stratégie du complot insurrectionnel n'est pas abandonnée pour autant. La foi libérale dans l'insurrection du « peuple contre le tyran » ainsi que la foi anarcho-communiste dans le soulèvement des opprimés à la suite de l'action exemplaire d'une minorité, soutiennent le noyau directeur dans la poursuite de ses plans, malgré toutes les difficultés²⁸⁰.

²⁷⁹ François-Xavier Guerra, *op. cit.*, p. 59.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 59.

La « propagande par les actes » est adossée à une campagne de propagande faite par le journal *Regeneración*. Les articles du journal ou les discours de Ricardo Flores Magón sur l'action en train de se dérouler en Basse-Californie sont extrêmement révélateurs de son indéclinable optimisme, fondé sur une surestimation permanente des rapports de forces et des effectifs des libéraux et sur un volontarisme qui confine parfois à une forme de négation du réel. Ainsi, Ricardo Flores Magón écrit un article dans *Regeneración*, daté du 24 juin 1911, intitulé : *La derrota de Tijuana es un triunfo*²⁸¹. D'une manière générale, les articles de *Regeneración* sur la Basse-Californie, souvent écrits par Magón lui-même, ne disent rien des sérieuses difficultés rencontrées par les combattants sur place, de leurs divisions et désorientation. De janvier à juin 1911, seule la *bandera roja ondea* sur les villes de Mexicali, Tecate, El Álamo et Tijuana, à toutes les pages du journal.

Dan La Botz estime que les échecs successifs des tentatives insurrectionnelles menées par le PLM – celles de 1906 et 1908 et le « fiasco » de l'invasion de la Basse-Californie – trouvent leur origine dans des conceptions, héritées de Bakounine, sur la révolution et le rôle assigné, par ce théoricien, à une élite d'avant-garde chargée de diriger la révolution par le haut, dans le plus grand secret. Selon La Botz, « la théorie révolutionnaire de Bakounine était autoritaire et élitiste »²⁸². La révolution anarchiste aurait besoin d'un « organe secret » chargé de garantir « l'unité de pensée et l'action révolutionnaire, au milieu de l'anarchie populaire. »²⁸³. Selon La Botz, le mode d'organisation des magonistes, avec une *Junta Organizadora* autodésignée qui donne, d'en haut et de loin, des directives à des cellules organisées pour les mettre en œuvre est nettement d'inspiration bakouniniste. Dans le même ordre de choses, La Botz signale, à raison, que le PLM n'a jamais tenu de congrès ou d'assemblées et que les désaccords au sein de la *Junta* se sont toujours réglés par des expulsions et des excommunications.

Ce que cherchait le PLM avec l'invasion de la Basse-Californie demeure peu clair : constituer une base à partir de laquelle d'autres opérations militaires auraient pu être menées ? faire de la Basse-Californie un laboratoire ou une expérimentation d'une société anarchiste telle que l'imaginaient les magonistes ? Force est de constater, en tout cas, que le déclin et la

²⁸¹ Luis F. Olvera Maldonado, *La revolución social en el Norte de México y las comunas anarquistas del partido liberal Mexicano (1911-1915)*, Mexico, Editorial Libertad y Trabajo, 2021.

²⁸² « Bakunin's revolutionary theory was elitist and authoritarian. »

Dan La Botz, « Book Review Essay: Mexico, Transnational and World Revolution », dans *New Politics* [en ligne], 12 mars 2023.

²⁸³ « *secret organ* » et « in the midst of popular anarchy, [...] *unity of thought and revolutionary action should find an organ* », *Ibid.*

marginalisation du PLM coïncident avec l'invasion de la Basse-Californie et la chute de Porfirio Díaz.

5. Un rétrécissement du cadre d'alliance aux États-Unis

La rupture interne avec des membres de la direction du PLM comme Lázaro Gutiérrez de Lara, Juan Sarabia, Antonio Villarreal, Antonio Díaz Soto y Gama ou d'autres coïncide avec un rétrécissement de l'arc des forces qui soutiennent le PLM dans la gauche étatsunienne.

Alors que les liens sont maintenus avec l'IWW et avec des personnalités anarchistes comme Emma Goldman, Mother Jones, Voltairine de Cleyre ou William C. Owen qui s'occupe de la page en anglais de *Regeneración* et fait partie du PLM, les rapports politiques avec des secteurs plus modérés du Parti socialiste américain, Eugène Debs ou John Kenneth Turner deviennent plus compliqués. Ces militants et ces organisations reprochent à Ricardo Flores Magón ce qu'ils considèrent être du sectarisme vis-à-vis de Madero et ne partagent pas son hostilité au nouveau pouvoir.

Le Parti socialiste américain, fondé en 1901, réunit plusieurs courants socialistes : il est possible d'y distinguer un secteur plus modéré, plus proche de l'AFL, et une fraction plus radicale, plus proche de l'IWW. Ces courants du Parti socialiste s'opposent, notamment, sur l'attitude à tenir vis-à-vis des discriminations et du racisme subis par les travailleurs mexicains, sur les lois migratoires interdisant l'entrée des Chinois et des Japonais et sur la politique impérialiste du gouvernement des États-Unis vis-à-vis du Mexique. En 1905, la gauche du Parti socialiste participe activement à la création de l'IWW comme syndicat ayant vocation à organiser tous les travailleurs sans distinction de genre de race ou d'origine. La gauche du Parti socialiste est favorable à l'organisation des travailleurs mexicains dans les syndicats et se place résolument du côté des travailleurs migrants. En revanche, l'aile droite du Parti socialiste refuse de combattre les discriminations et soutient l'AFL dans sa politique d'organisation des travailleurs qualifiés, des travailleurs blancs. Les ambiguïtés du Parti socialiste sur le racisme et les discriminations nuisent aux relations entre le PLM et les socialistes étatsuniens. Il faudrait encore ajouter les préjugés paternalistes ou carrément racistes, très prégnants aux États-Unis y compris dans la gauche américaine, vis-à-vis des Mexicains et des populations amérindiennes en particulier²⁸⁴.

²⁸⁴ Selon Philippe Mortimer, son traducteur, le grand écrivain voyageur et militant socialiste révolutionnaire Jack London aurait, en dépit de son soutien à la révolution mexicaine, proféré des propos paternalistes sur l'incapacité

En avril 1911 la direction du Parti socialiste américain proclame son opposition à la menace d'une intervention militaire aux États-Unis qu'il désigne comme la poursuite de l'invasion économique par les entreprises capitalistes étatsuniennes et appelle à des manifestations pour s'y opposer. Mais il existe des divergences sur l'analyse de la révolution mexicaine entre la droite et le centre du parti, d'une part, et la gauche, d'autre part. Les premiers voient le Mexique comme un pays essentiellement féodal, avec une petite paysannerie très massive, soumise au *peonaje* et à l'esclavage et un niveau d'industrialisation encore très faible.

Entre 1904 et 1911, les dirigeants du PLM parviennent à établir des liens avec l'AFL et son dirigeant, Samuel Gompers, prend position pour la libération de Ricardo Flores Magón et de ses camarades lorsqu'ils sont en prison à Los Angeles. À partir de 1911, le soutien se fait conditionnel. L'AFL s'oppose à l'immigration mexicaine de peur que cela introduise une baisse générale des salaires pour les travailleurs blancs. Woodrow Wilson offre un poste à Samuel Gompers dans une commission sur les relations industrielles. Celui-ci accepte et il prend position contre le radicalisme dans la révolution mexicaine.

Le dirigeant socialiste Eugene Debs, représentant du centre du parti et qui a longtemps soutenu les magonistes, rompt avec eux sur leur conception de la révolution.

First of all, the masses of Mexican workers and producers, like those of other countries, are ignorant, superstitious, unorganized and all but helpless in their slavish subjugation. In their present demoralized state economic emancipation is simply out of the question. They must first be reached and aroused, educated and organized, and until this work is accomplished to at least some extent all hope of successful revolution is doomed to disappointment. The battle cry of the Mexican Liberal party is, "Land and Liberty," and its leaders declare that "the taking away of the land from the hands of the rich must be accomplished during the present insurrection." If the land can be taken from the rich in this insurrection so can also the mills, factories, mines, railroads, and the machinery of production, and the question is, what would the masses in their present ignorant and unorganized state do with them after having obtained them? It would simply add calamity to their calamities, granting that this impossible feat were capable of achievement²⁸⁵.

des Mexicains à se gouverner par eux-mêmes et ouvertement racistes sur les communautés indigènes ou les « mestizos ».

²⁸⁵ « Tout d'abord, les masses de travailleurs et de producteurs mexicains, comme celles d'autres pays, sont ignorantes, superstitieuses, désorganisées et pratiquement impuissantes dans leur asservissement servile. Dans leur état actuel de démoralisation, l'émancipation économique est tout simplement hors de question. Il faut d'abord les atteindre et les mobiliser, les éduquer et les organiser, et tant que ce travail n'aura pas été accompli dans une certaine mesure, tout espoir de révolution réussie est voué à l'échec. Le cri de ralliement du Parti libéral mexicain est "Terre et Liberté", et ses dirigeants déclarent que "la confiscation des terres des riches doit être accomplie pendant l'insurrection actuelle". Si les terres peuvent être confisquées aux riches lors de cette insurrection, il en va de même pour les moulins, les usines, les mines, les chemins de fer et les machines de production. La question est de savoir ce que les masses, dans leur état actuel d'ignorance et de désorganisation, feraient de ces biens après les avoir obtenus. Cela ne ferait qu'ajouter une calamité à leurs calamités, à supposer que cet exploit impossible puisse être réalisé. », Eugene V. Debs, « The crisis in Mexico », *International Socialist Review*, Chicago, juillet 1911.

Il soutient, avec dédain, l'idée que les « masses mexicaines » sont incapables de réussir une révolution, en vertu de considérations paternalistes voire racistes. C'est, entre autres, pour répondre à Eugène Debs que Ricardo Flores Magón publie, deux mois plus tard, l'article « México es apto para el comunismo ».

Les militants anarchistes William C. Owen et Voltairine de Cleyre n'ont quant à eux jamais cessé de soutenir Ricardo Flores Magón. William C. Owen publie – à Londres – un article dans le journal *The Freedom* en hommage à Ricardo Flores Magón, à sa mort en décembre 1922. Contributrice de *Regeneración*, Voltairine de Cleyre a également fait une tournée de discours sur le thème « Le Mexique est apte au communisme ». Elle meurt en 1912 et est enterrée au *Haymarket Martyrs' Monument*.

CONCLUSION

Les membres du PLM ont été engagés dans des luttes ouvrières, dans les mines ou les chemins de fer, au Sonora, en Arizona ou au Texas. Ils se sont battus aux côtés des ouvriers, mineurs ou salariés agricoles, contre les discriminations salariales – le *Mexican wage* – en Californie ou dans d'autres États des *Borderlands*. Ils se sont engagés dans des organisations syndicales radicales aux États-Unis et y ont apporté leurs propres expériences de luttes et d'organisation. Ils ont joué un rôle particulièrement important dans différentes grèves aux États-Unis et au Mexique, en particulier la grève des mineurs de Cananea (Sonora) ou des travailleurs du textile à Río Blanco (Veracruz), souvent en collaboration étroite avec des militants des *Industrial Workers of the World*. À l'appel de la *Junta*, les militants du PLM se sont lancés dans des opérations militaires insurrectionnelles, notamment en 1906, 1908 et 1910.

Le livre de John Kenneth Turner a joué un rôle important dans la création d'un courant de soutien aux révolutionnaires mexicains, aux États-Unis. Le groupe de Ricardo Flores Magón y est pour beaucoup. En faisant écho à des thèmes brûlants pour l'opinion publique étatsunienne, *Barbarous Mexico* a apporté une légitimité à la révolution mexicaine, y compris dans les secteurs les plus modérés de la gauche étatsunienne, et permis de façonner un large réseau de solidarité avec les révolutionnaires mexicains et les exilés. La victoire de Francisco I. Madero en 1911 rebat cependant les cartes, les socialistes considérant majoritairement la révolution comme terminée et les magonistes perdant ainsi une partie de leurs alliés.

Le PLM a défendu les peuples indigènes du nord du Mexique, Yaquis et Mayos, en butte aux dépossessions de terres, aux guerres menées contre eux par l'armée et le gouvernement mexicains et aux déportations vers le Yucatán. À rebours de l'idéologie moderniste et productiviste des intellectuels du Porfiriato – les « scientifiques » – qui considéraient les peuples indigènes comme des obstacles au progrès, les magonistes ont élaboré une utopie sociale largement inspirée du mode de vie, de production et d'organisation sociales en vigueur dans les communautés indigènes. L'idéologie positiviste des « scientifiques » était partagée par un grand nombre des partisans de Francisco I. Madero ou de Venustiano Carranza, soit des secteurs de la bourgeoisie mexicaine, et les persécutions subies par les Yaquis et les Mayos se sont poursuivies bien au-delà de la chute de Díaz.

Les activités du PLM ont été adossées à une intense production journalistique. Ricardo Flores Magón et ses camarades ont participé à de nombreux journaux d'opposition au Porfiriato. Mais

c'est autour du journal *Regeneración* que s'est principalement organisé le PLM, que se sont diffusées ses idées et que des membres ont été recrutés, notamment lors de lectures collectives réalisées sur des places publiques. Un espace a toujours été laissé dans le journal aux questions internationales et une des pages de *Regeneración* était écrite en anglais. La presse du PLM était pleine de déclarations lyriques et enflammées sur la solidarité internationale et la révolution mondiale, singulièrement dans les dernières années, c'est-à-dire précisément lorsque l'audience et les capacités des magonistes de peser sur la situation concrète étaient devenues de plus en plus faibles.

L'historien et anthropologue Claudio Lomnitz qui a écrit une véritable biographie collective du cercle dirigeant magoniste, la fameuse *Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano*, explique que, contrairement aux autres forces ou courants de la révolution mexicaine, les dirigeants magonistes ont vécu leurs années de combat dans une très grande précarité économique. Lomnitz rapporte que certains dirigeants du PLM « ne mangeaient qu'une ou deux fois par jour »²⁸⁶. Dans une lettre, citée par Lomnitz, Antonio de P. Araujo écrit à ses camarades de la *Junta* : « Votre situation est critique mais la mienne est désastreuse. Aujourd'hui je n'ai ni déjeuné ni dîné. Je n'ai même pas cinq centimes, ni aucun espoir.²⁸⁷ »

Les membres de la *Junta* racontent dans différents courriers, cités par Lomnitz, qu'ils se nourrissaient de « pain et viandes froides pour économiser » ou qu'ils étaient contraints de mettre en gage au Mont-de-piété leurs rares objets de valeur (montres ou autres). La vie des révolutionnaires du PLM en exil était une vie qui s'apparentait beaucoup à l'ascétisme²⁸⁸. La recherche d'argent, pour se nourrir, éditer le journal et acheter des munitions semble avoir été une obsession quotidienne. Les dirigeants révolutionnaires devaient vendre leur force de travail, comme les autres migrants mexicains, exercer des métiers pénibles et mal payés. Les membres de la *Junta* étaient « des esclaves » le jour pour pouvoir être « des révolutionnaires » la nuit²⁸⁹.

²⁸⁶ Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 287.

²⁸⁷ « La situación de ustedes es crítica pero la mía es desastrosa. Hoy ni comí, ni cené. No tengo cinco centavos, ni esperanzas. », *Ibid.*, p. 287.

²⁸⁸ Ces conditions de vie, faites d'exil et de pauvreté, distinguent radicalement le PLM des autres forces de la révolution mexicaine. En effet, les armées de Carranza, Obregón, Zapata ou Villa, s'enrichissaient – ou se servaient – au fur et à mesure de l'avancée de leurs troupes. Ils occupaient des terres, prenaient du bétail et percevaient de l'argent, forts de leurs victoires militaires et de leur légitimité révolutionnaire. Notons ici qu'en argot mexicain « carrancear » signifie voler... Dans le même ordre d'idées, Lomnitz signale qu'il y a un fort contraste entre la valorisation de la relation de couple fidèle au sein de la direction magoniste et les relations amoureuses ou sexuelles de dirigeants révolutionnaires comme Pancho Villa ou Emiliano Zapata.

²⁸⁹ Lomnitz explique que les anarchistes mexicains utilisaient le mot « yugo » (joug) pour se référer à leur travail salarié, strictement alimentaire... Dans une lettre à un ami, Enrique Flores Magón évoque sa mauvaise santé qu'il attribue au fait d'avoir mené deux vies, deux luttes : « una doble lucha por la causa y la torta de pan, trabajos excesivos – de día para el amo, de noche para los esclavos », Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 40.

À la très grande précarité financière s'ajoutaient l'inquiétude et le soupçon qui habitaient les membres du cercle dirigeant qui se savaient à la merci de mouchards, d'espions, de détectives ou de policiers qui rôdaient autour d'eux²⁹⁰. La direction magoniste a été particulièrement traquée par les polices étatsunienne et mexicaine, aidées en cela par des officines de détectives privées et par les services consulaires du Mexique. L'histoire des magonistes a été une véritable épopée jalonnée d'exils, fuites, filatures, arrestations, emprisonnements et clandestinité.

Tous les éléments sur lesquels nous sommes revenus entourent le groupe magoniste d'un halo de pureté révolutionnaire et de dévouement à la "cause" tout à fait réducteur. Selon l'historien – et militant – Dan La Botz, beaucoup de chercheurs et chercheuses qui ont travaillé sur le PLM se sont laissés « contagier » par l'optimisme inébranlable et le lyrisme de Ricardo Flores Magón au risque d'escamoter les faiblesses, contradictions et parts d'ombre du personnage et du courant politique qu'il a dirigé. La fréquentation de *l'Archivo General de la Nación*, à Mexico, la lecture d'articles de *Regeneración*, de plusieurs des très nombreux discours de Ricardo Flores Magón nous inclinent à penser que les critiques, très sévères, faites par La Botz au PLM sonnent souvent justes.

Les contradictions entre un internationalisme, ou un universalisme, mille fois proclamé et l'existence d'un racisme anti-chinois, entre des déclarations générales sur l'égalité des sexes, ou la libération des femmes, et la dénonciation grossière du lesbianisme supposé de militantes politiques qui s'opposent, ou s'écartent, des positions de la direction magoniste ont été relevées dans les pages de notre mémoire. Il faudrait, de manière plus générale, souligner l'écart entre le projet d'émancipation et de libération porté par le PLM, d'une part, et son mode de fonctionnement qui laissait fort peu de place à la libre discussion et aux débats, d'autre part. Si les conditions politiques – forte répression, espionnage, persécutions, guerre révolutionnaire – n'étaient certes pas favorables à un fonctionnement transparent ou démocratique, force est de constater que le PLM était dirigé par une *Junta* autodésignée au sein de laquelle les désaccords se réglaient systématiquement par des injures et des expulsions du parti. Ainsi, lors de la première crise à l'intérieur du PLM, au moment de sa fondation en 1904, au cours de laquelle

²⁹⁰ Dans une nouvelle intitulée *Le Mexicain*, Jack London décrit l'atmosphère de soupçon dans lequel vivaient les membres de la *Junta* et leur besoin permanent d'argent. La nouvelle raconte l'histoire d'un jeune homme silencieux et énigmatique qui se présente dans les locaux de la *Junta*, à Los Angeles, pour offrir ses services à la révolution. Il n'inspire guère confiance aux révolutionnaires – il y a beaucoup d'espions de Díaz en Californie – qui lui confient toutefois le ménage du local. La révolution approche, mais les révolutionnaires manquent d'argent pour les fusils et les cartouches. C'est sur un ring de boxe que le jeune homme compte trouver l'argent qui manque à la révolution. Il affronte un adversaire, blanc et raciste, devant une salle acquise à son adversaire et face à un arbitre complètement au service des bookmakers... Il est animé par un désir de vengeance : ses parents ont été assassinés lors de la répression de la grève de Río Blanco.

Camilo Arriaga s'est opposé à certaines idées défendues par Ricardo Flores Magón, le premier a été renvoyé à l'ennemi et à la trahison au nom d'une redoutable rhétorique : « Voici la ligne de démarcation nette et tranchée : traître contre patriote.²⁹¹ »

Il est également paradoxal qu'un courant politique qui se voulait adversaire résolu du « personnalisme » – un refus qui exprimait la volonté du PLM de donner plus d'importance aux idéologies ou aux politiques qu'aux personnes – et qui refusait, à toute force, l'appellation de « magonista » ait été, en réalité, dirigé de manière autoritaire par Ricardo Flores Magón²⁹².

Au-delà du fonctionnement interne, Dan La Botz considère que la stratégie globale du PLM s'est révélée défailante, en particulier, la foi inébranlable en la « propagande par les faits », une conception inspirée par Bakounine selon laquelle une petite organisation élitare et secrète pourrait déclencher un mouvement de masse, par la simple vertu de l'exemple. « Les anarchistes croyaient que leurs actes – assassinats de dirigeants politiques, attaques armées contre les centres du pouvoir, soulèvements de grande ou de petite ampleur – convaincraient les masses de les suivre “instinctivement”.²⁹³ »

Ce qui est à l'origine d'un mouvement révolutionnaire, dans la conception bakouninienne, ce ne serait pas – ou pas principalement – la mobilisation du peuple ou des masses, mais l'action déterminée d'une minorité éclairée et agissant de manière secrète. Selon La Botz, le PLM a échoué dans ses tentatives en raison d'une conception avant-gardiste, ou « insurrectionnaliste », de la révolution ; un échec qui a viré au fiasco lors de l'invasion de la Basse-Californie.

Enfin, si le choix de l'exil fait par Ricardo Flores Magón et ses camarades en 1904, à leur sortie de prison, était largement compréhensible et a permis des développements politiques intéressants pour le PLM, notamment dans l'organisation politique des migrants dans les *Borderlands* et aussi dans les liens tissés et les combats menés avec des secteurs de la gauche politique et syndicale étatsunienne, il est plus surprenant qu'ils n'aient pas décidé de rejoindre le Mexique, à partir de 1910 ou 1911, à la chute de Porfirio Diaz, à un moment où les soubresauts révolutionnaires s'approfondissaient à l'intérieur du Mexique.

²⁹¹ « He aquí la línea divisoria y tajante: traidor contra patriota. », Ricardo Flores Magón cité par Claudio Lomnitz, *op. cit.*, p. 291.

²⁹² « No soy magonista, soy anarquista. Un anarquista no tiene ídolos », Ricardo Flores Magón, *Obras de teatro*, Antorcha, Mexico, 1982, p. 81.

²⁹³ « Anarchists believed that their deeds – assassinations of political leaders, armed assaults on centres of power, uprisings large or small – would convince the masses to follow “instinctively”. », Dan La Botz, *op. cit.*, p. 51.

Il n'en reste pas moins que le mouvement magoniste a été une expérience historique et politique enthousiasmante et une aventure humaine captivante sur laquelle nous avons eu beaucoup d'intérêt à travailler. Au risque de verser, à notre tour, dans l'héroïsation ou l'exotisation, il nous faut reconnaître, par exemple, que la figure des voyageurs/organiseurs/propagandistes du PLM, toujours sur le départ, entre champs et mines, travaux agricoles, construction des chemins de fer ou activités industrielles, d'un côté et de l'autre du Río Grande, le plus souvent voyageurs sans ticket, tout à la fois Mexicains – ou hispanophones rattrapés par la frontière en 1846-48 – et Indiens, Yaquis ou Mayos, souvent polyglottes, en recherche permanente d'un travail mais toujours prêts à fomenter une grève, une protestation collective contre les discriminations salariales racistes, ou à passer, sous le manteau, le dernier exemplaire de *Regeneración* ou des armes cachées sous une poussette, cette figure, donc, de l'agitateur/agitatrice itinérant.e a une indéniable force romanesque ou cinématographique.

Le PLM a été un groupe sur la frontière, à la croisée des chemins, et l'histoire des magonistes a été une histoire de migrations d'hommes et de femmes, mais aussi d'idées qui ont traversé les continents et les frontières. L'un des premiers anarchistes mexicains, Plotino Rhodakanaty est un Grec, installé au Mexique en 1861. Aux États-Unis les dirigeants du PLM nouent des contacts avec des militants étatsuniens qui sont souvent des immigrants : Emma Goldman et son compagnon Alexander Berkman sont des Juifs russes, William C. Owen, le plus proche collaborateur du PLM et rédacteur de la page en anglais de *Regeneración*, est un britannique né en Inde, Voltairine de Cleyre, qui a donné des conférences aux États-Unis sur le thème « Le Mexique est apte au communisme », est la fille d'un ouvrier français. Le PLM tisse également des liens avec des anarchistes italiens et espagnols. Les idées ont circulé ainsi que les pratiques et les expériences de luttes et le PLM a été un agent actif de cette « circularité » des luttes et des idées.

Mais un des apports principaux du PLM a sans doute été sa capacité à voir et à trouver dans le mode de vie communal et traditionnel des peuples indigènes des éléments et des caractéristiques propres à formuler une perspective de futur pour le Mexique. C'est peut-être vis-à-vis des peuples indigènes que s'est exprimée le plus distinctement la dimension internationaliste du combat des magonistes.

BIBLIOGRAPHIE

- **Ouvrages de synthèse sur le Porfiriat ou la révolution mexicaine**

- GILLY Adolfo, *La révolution mexicaine 1910-1920, Une révolution interrompue, une guerre paysanne pour la terre et le pouvoir*, Paris, Editions Syllepse, 2020 (1^{ère} éd 1971), 412 p.
- GUERRA François-Xavier, *Le Mexique, de l'Ancien Régime à la Révolution*, 2 vol., Paris, l'Harmattan, 1985, 444 p. et 542 p.
- HERZOG Jesús Silva, *Breve historia de la revolución mexicana*, trad. Raquel Thiercelin, Paris, Maspero, 1977, 298 p.
- KATZ Friedrich, *De Díaz a Madero, Orígenes y estallido de la revolución mexicana*, México, Ediciones Era, 2004, 118 p.
- KNIGHT Alan, *The Mexican Revolution*, 2 vol., New York, Cambridge University Press, 1986, 620 p. et 679 p.
- NUNES Américo, *Les Révolutions du Mexique*, Paris, Ab Irato, 2009 (1^{ère} éd 1975), 238 p.
- PALIERAKI Eugénia, « Chapitre 6 : Le Mexique en flammes. Une révolution sociale, patriotique et globale », pp. 187 – 219, dans THIBAUD Clément et PALIERAKI Eugénia, *L'Amérique latine embrasée – Deux siècles de révolutions et de contre-révolutions*, Paris, Armand Colin, 2023, 384 p.
- TORRES PARÉS Javier et VILLEGAS MORENO Gloria (coord.), *Diccionario de la Revolución Mexicana*, Mexico, UNAM, 2010, 919 p.

- **Livres et revues d'introduction à la biographie de Ricardo Flores Magón et au magonisme**

- BARRERA BASSOLS Jacinto, « El anarquista Ricardo Flores Magón », pp. 38 – 57, dans Num 152 de la revue *Relatos e historia*, NORIEGA DE AUTREY María Nieves (dir.), Mexico, Editorial Raíces, 2021, 96 p.
- BARTRA Armando, *MAGÓN – Un anarquista en la Revolución Mexicana*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 2022, 64 p.
- GARCIADIEGO Javier, « Flores Magón – Crítico de la Revolución », pp. 34 – 49, dans Num 173 de la revue *Relatos e historia*, NORIEGA DE AUTREY María Nieves (dir.), Mexico, Editorial Raíces, 2023, 96 p.

- POOLE David, FERRUA Pietro, ALBEROLA Octavio, CORTÉS Omar, BECKER Heiner, *Ricardo Flores Magón*, Num 9/10 de la revue *Itinéraire, Une vie, une pensée*, ROY Didier (dir.), Chelles, Imp. du Sommet, 1992, 97 p.
- RAMÍREZ JAHUEY Miguel Ángel, *Ricardo Flores Magón – La rebeldía es la vida, la sumisión es la muerte*, Mexico, Secretaría de Cultura INEHRM, 2022, 64 p.

• Bibliographie spécialisée

- ABAD DE SANTILLÁN Diego, *Ricardo Flores Magón, el apóstol de la Revolución Mexicana*, Mexico, éd. Antorcha, 1988 (1^{ère} éd 1925), 144 p.
- CAMPBELL Zachary, « El Apocalipsis de Santa Teresa: *Tomóchic! Redención!* como pensamiento del destierro », *Connotas. Revista de crítica y teoría literarias*, N°30, janvier-juin 2025
- CHACÓN Justin Akers, *Radicals in the barrio. Magonistas, Socialists, Wobblies, and Communists in the Mexican-American Working Class*, Chicago, Haymarket Books, 2018, 342 p.
- CHAVEZ GAMEZ Javier, « Yaquis y Magonistas: una alianza indígena y popular en la Revolución Mexicana », dans *Revista Pacarina del Sur*, N°3, avril-juin 2010
- COCKCROFT James, *Intellectual precursors of the Mexican revolution 1900-1913*, Austin, University of Texas Press, 1968
- CORREIA David, « “Retribution Will Be Their Reward”: New Mexico’s Las Gorras Blancas and the Fight for the Las Vegas Land Grant Commons », dans *Radical History Review*, New York, MARHO, 2010, pp. 49 – 72
- ESPARZA VALDIVIA Ricardo Cuauhtémoc, *El fenómeno magonista en México y Estados Unidos, 1905 – 1908*, Zacatecas, Centro de Investigaciones Históricas de Zacatecas, 2000, 196 p.
- GILL Mario, « Teresa Urrea, La Santa de Cabora », dans *Historia Mexicana*, vol. 6, N°4, El Colegio de México, 1957
- GÓMEZ QUIÑONES Juan, *Sembradores : Ricardo Flores Magón y el Partido Liberal Mexicano, A Eulogy and Critique*, Publications Chicano Studies Center, UCLA, 1973
- GONZÁLEZ NAVARRO Moisés, « Huelga de Río Blanco », dans *Historia Mexicana* 6, no. 4, April–June 1957, pp. 510 – 519

- HART John Mason, *Anarchism and the Mexican working class : 1860 – 1931*, Austin, University of Texas Press, 1978, 249 p.
- HEATHERTON Christina, *Arise ! Global radicalism in the era of the mexican revolution*, University of California Press, 2022, 305 p.
- HERNÁNDEZ Kelly Lytle, *Bad Mexicans : Race, empire, and revolution in the Borderlands*, New York, W.W. Norton & Company, 2022, 372 p.
- HERNÁNDEZ PADILLA Salvador, *El magonismo, una historia de una pasión libertaria : 1900 – 1922*, Mexico, Era, 1988, 255 p.
- LOMNITZ Claudio, *El regreso del camarada Ricardo Flores Magón*, Mexico, Ediciones Era, 2016 (1^{ère} éd 2014), 718 p.
- MALDONADO ALVARADO Benjamín Juan Carlos Beas, Manuel Ballesteros, Benjamín Maldonado, *Magonismo y movimiento indígena en México*, México, Ce-Acatl, 1997
- MALDONADO ALVARADO Benjamín, *Magonismo y vida comunal mesoamericana*, Oaxaca, UESA, 2012.
- NUNES Américo, *Ricardo Flores Magón, une utopie libertaire dans les Révolutions du Mexique*, Paris, Editions Ab irato, 2019, 272 p.
- OLVERA MALDONADO Luis, *La revolución social en el Norte de México y las comunas anarquistas del partido liberal Mexicano (1911-1915)*, Mexico, Editorial Libertad y Trabajo, 2021
- OSORIO Rubén, *Tomóchic en llamas*, Mexico, Consejo nacional para las culturas y las artes, 1995, préface de Friedrich Katz.
- SEOANE Susana Soeiro, « “Mi patria es el mundo entero”: la utopía transnacional de Ricardo Flores Magón en Baja California (1911) », dans Juan Pro et Pedro José Mariblanca Corrales (coord.) *Lugares de utopía: tiempos, espacios y estrías*, Madrid, Polifemo, 2019, pp. 341-363
- TORRES PARÉS Javier, *La revolución sin frontera, El Partido Liberal Mexicano y las relaciones entre el movimiento de México y el de Estados Unidos. 1900-1923*, Mexico, UNAM Ediciones Hispánicas, 1990 (1^{ère} éd 1985), 259 p.
- TORUA CIENFUEGOS Alfonso, *Frontera en llamas: los Yaquis y la Revolución Mexicana*, Hermosillo, Editorial Uni-Son, 2005
- TURNER Ethel Duffy, *Ricardo Flores Magón y el Partido Liberal Mexicano*, Morelia, Editorial Erandi, 1960, 439 p.

- WEBER Anne Devra, “Wobblies of the Partido Liberal Mexicano: reenvisioning internationalist and transnational movements through mexican lenses”, *Pacific Historical Review*, volume 85, number 2, 2016, pp. 188-226

- **Bibliographie complémentaire**

- BANTIGNY Ludivine, PALIERAKI Eugénia (et al.), *Une histoire globale des révolutions*, Paris, La Découverte, 2023, 1197 p.
- BECKER Heiner, WEXLER Alice, WALTER Nicolas, DE JONG Rudolph, BERTILLON J.-P., *Emma Goldman*, Num 8 de la revue *Itinéraire*, *Une vie, une pensée*, ROY Didier (dir.), Chelles, Imp. du Sommet, 1991, 77 p.
- CONVERTI Nicolò, GORI Pietro, KROPOTKIN Piotr, *Textos*, dans l’anthologie *Anarquismo básico*, Mexico, Colección Banderas Negras, 2022
- GOLDMAN Emma, *Textos feministas*, dans *La mujer más peligrosa del mundo*, anthologie présentée par Alix Shulman et Bruna Bianchi, Colección Banderas Negras, 2020
- GOUY-GILBERT Cécile, *Une résistance indienne : les Yaquis du Sonora*, Fédérop, Lyon, 1983, 221 p.
- HERNÁNDEZ Kelly Lytle, *Migra ! : a history of the U.S. border patrol*, Berkeley, University of California Press, 2010, 311 p.
- HU-DEHART Evelyn, « Adaptación y resistencia en el Yaquimi: los yaquis durante la colonia », dans *Historia de los pueblos indígenas de México*, CIESAS, Mexico, 1995, p. 18.
- LÖWY Michaël, , « L’indigénisme marxiste de José Carlos Mariátegui », pp. 12 – 22, *Cairn* [en ligne] Num 56, 2014
- LÖWY Michaël, « Le concept d’affinité élective chez Max Weber », *Archives de sciences sociales des religions* [en ligne], N°127, juillet-septembre 2004
- MARIÁTEGUI José Carlos, *Ni calque ni copie, Le marxisme hétérodoxe de J.C. Mariátegui*, Anthologie présentée par Michaël Löwy, Editions Delga, 2020
- MOCTEZUMA ZAMARRÓN José Luis et AGUILAR ZELÉNY Alejandro (coord.), *Los pueblos indígenas del Noroeste – Atlas etnográfico*, INAH, Mexico, 2013, 437 p.

- NEWELL Gillian, « Teresa Urrea: ¿Una precursora chicana? – Retos de memoria social, historia e identidad de los chicanos de los Estados Unidos », dans *Frontera Norte*, vol. 14, N°28, juillet-décembre 2002, pp. 103-128.
- PEREZ-TISSERANT Emmanuelle, « Une histoire de la frontière États-Unis/Mexique », *Zorro* [en ligne], 2017
- SPICER Edward, *Los yaquis: historia de una cultura*, UNAM, Mexico, 1994, 491p.
- STREEBY Shelley, *Radical Sensations, World movements, Violence and Visual Culture*, Durham, Duke University Press, 2002, 384 p.
- TAIBO II Paco Ignacio, *Yaquis – Historia de una guerra popular y de un genocidio en México*, Editorial Planeta Mexicana, Mexico, 2013, 275 p.
- THOMPSON E. P., *The Making of the English Working Class*, Londres, V. Gollancz, 1964 (1^{ère} éd 1963), 848 p.

• Historiographie

- BARRÓN Luis, *Historias de la Revolución mexicana*, México, Herramientas para la historia, 2004, 212 p.
- GUERRA François-Xavier, « El renacer de la historia política: razones y propuestas » dans GALLEGO José Andrés (Dir.), *New History. Nouvelle Histoire: Hacia una nueva historia*, Madrid, Editorial Actas, 1993, pp. 3 – 23
- GUTELMAN Michel, « De Ávila Camacho a Ruiz Cortines (1940-1958). Se refuerza el capitalismo en la agricultura » dans *Capitalismo y reforma agraria en México*, México, Era., 1971, pp. 112 – 124
- LOAEZA Soledad, *A la sombra de la superpotencia. Tres presidentes mexicanos en la Guerra Fría, 1945-1958*, México, Colegio de México, 2022
- MEYER Jean, « Alan Knight, *The Mexican Revolution*, vol. 1 : *Porfirians, Liberals and Peasants* ; vol. 2 : *Counter Revolution and Reconstruction* », dans *Annales, Économies, sociétés et civilisations*, 44^e année, N. 3, 1989, pp. 644 – 647
- THIERCELIN-MEJIAS Raquel, « Histoire de la révolution mexicaine », *La clé des langues* [en ligne], Lyon, ENS/DGESCO, 2010

• Littérature

- CENNEVITZ Martin, *Haymarket, récit des origines du premier mai*, Paris, Lux, 2023, 216 p.

- GUZMÁN Martín Luis, *El Águila y la Serpiente*,
- LONDON Jack, *Le Mexicain*, Paris, Editions Libertalia, 2017 (1^{ère} éd 1911), 75 p.
- LONDON Jack, *Les vagabonds du rail*, Paris, Éditions de la Lanterne, 2023 (1^{ère} éd 1907), 309 p.
- REED John, *Le Mexique insurgé*, trad. François Maspero, Paris, Éditions du Seuil, 1996 (1^{ère} éd 1914), 313 p.
- TAIBO II Paco Ignacio, *Ombre de l'ombre*, Paris, Editions Rivages/noir, 1992 (1^{ère} éd 1986), 240 p.
- TRAVEN Bruno, *La révolte des pendus*, Paris, Calmann-Lévy, 1955 (1^{ère} éd 1936), 296 p.

CORPUS DE SOURCES

Livre

- John Kenneth Turner, *Barbarous Mexico, An Indictment of a Cruel and Corrupt System*, Cassell and Company LTD, London, New York, Toronto and Melbourne

Articles

- Lauro Aguirre et Manuel Chapa, « Plan Restaurador de la Constitución Reformista », 5 de febrero 1896, exp. L-E-730-I, Archivo “Genaro Estrada” de la Secretaría de Relaciones Exteriores.
- Teresa Urrea, « Mis ideas sobre las revoluciones », *El Independiente*, 21 de agosto de 1896, Fondo Manuel González Ramírez, vol. 8, Folio 271-277, Archivo General de la Nación.
- Ricardo Flores Magon, « La guerra es un negocio », *Regeneración*, Saint-Louis, 1905
- « ¡Pobres indios! », *El Colmillo Público*, N°123, Mexico, 14 janvier 1906 et “La Guerra del Yaqui”, *El Colmillo Público*, N°128, Mexico, 18 février 1906, Hemeroteca Nacional de México, UNAM.
- Ricardo Flores Magón, Juan Sarabia, Antonio Villarreal, Enrique Flores Magón, Librado Rivera, Manuel Sarabia, *Programa del Partido Liberal Mexicano y Manifiesto a la Nación*, Saint-Louis, Missouri, 1^{er} juillet 1906.
- Ricardo Flores Magón, « A la mujer », *Regeneración*, Los Angeles, 24 septembre 1910
- Ricardo Flores Magón, « Yo no quiero ser tirano », *Regeneración*, Los Angeles, 25 février 1911
- « A los proletarios », *Regeneración*, Los Angeles, 3 septembre 1910
- Eugene V. Debs, « The crisis in Mexico », *International Socialist Review*, Chicago, juillet 1911
- « Manifiesto – La Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano al Pueblo de México », *Regeneración*, N°58, Los Angeles, 23 septembre 1911
- Celsio Marquina, « La libertad del pensamiento », *Regeneración*, Num 232, Los Angeles, 1^{er} avril 1916.

- William C. Owen, « Lucy Parsons to take tour », *Regeneración*, N°234, Los Angeles, Cal., 15 avril 1916.
- Ricardo Flores Magón, « MANIFIESTO : La Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano, a los miembros del partido, a los anarquistas de todo el mundo y a los trabajadores », *Regeneración*, núm 262, samedi 16 mars 1918.

Lettres

- « Carta de la Junta Organizadora del Partido Liberal Mexicano (Ricardo Flores Magón presidente, Antonio I. Villarreal secretario) al Ciudadano Delegado Especial Javier Buitimea », St. Louis Missouri, 9 juin 1907, Fondo Manuel González Ramírez, tome 45, p. 204, Archivo General de la Nación.
- « Informe de Práxedes Guerrero para la Junta Organizadora del PLM », 15 janvier 1908, Los Angeles, Californie, Fondo Manuel González Ramírez, Archivo General de la Nación, tome 47, p. 205
- « Carta de Fernando Palomares, Buena Vista. Son. Río Yaqui. al Presidente del Partido Liberal Mexicano, Sr. Don Ricardo Flores Magón, Los Angeles, Cal. », 29 juin 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47, p. 354, Archivo General de la Nación
- « Carta de Luis E. Torres a Ramón Corral », Hermosillo, 12 août 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47, p. 273, Archivo General de la Nación.
- « Carta de Fernando Palomares, Batamotal, Sonora, al presidente del Partido Liberal Mexicano – Señor Don Ricardo Flores Magón – Los Ángeles, California », 24 juin 1908, Archivo Histórico “Genaro Estrada” de la Secretaría de Relaciones Exteriores, Expediente de Flores Magonismo, Tome XX, L-E-937
- « Carta al Presidente General Porfirio Díaz, Palacio Nacional », 24 juillet 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47 p. 33, Archivo General de la Nación
- « Carta de Liborio Vázquez, Comisario de Agua Prieta, a Luis E. Torres, Secretario de Estado », Agua Prieta, 18 août 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47, p. 318, Archivo General de la Nación
- « Carta del Comisario de Nacozari José B. Terán al Secretario de Estado, Hermosillo », 14 août 1908, Fondo Manuel González Ramírez, tome 47 p. 281, Archivo General de la Nación.

- « Carta de Ricardo Flores Magón a Práxedes G. Guerrero y Enrique Flores Magón », 13 juin 1908, depuis une prison aux États-Unis, Archivo de la Secretaría de Relaciones Exteriores, Expediente de Flores Magonismo, Tomo XXXVII, L-E-954
-
-